Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/voyagedelatroade03lechiala

VOYAGE
DE
LA TROADE.

VOYAGE

DE

LA TROADE,

Fait dans les années 1785 et 1786;

PAR J. B. LECHEVALIER,

Membre de la Société des sciences et arts de Paris; du Lycée de Caen, des Académies d'Edimbourg, de Gottingue, de Cassel et de Madrid.

TROISIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée.

Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi.
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par les dieux;
Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,
Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
LAFONTAINE.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

DENTU, Imprim.-Libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN X. — 1802.

E
.1
L49
3

VOYAGE
DE
LA TROADE.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Justification d'Homère, des poëtes et des historiens de l'antiquité, qui nous ont transmis l'histoire du siége et de la prise de Troye.

PAR J. B. S. MORRITT.

LORSQUE l'opinion des siècles passés a consacré une vérité quelconque; lorsque le monde entier la regarde comme généralement notoire et re-

1766665
DSW

vêtue d'autorités irrécusables, il arrive malheureusement que les siècles suivans l'admettent sur parole, s'en rapportant, avec quelque raison, à ceux qui, plus voisins de la source, ont pu mieux juger de l'authenticité ou de la fausseté de cette tradition. Un assentiment aussi général peut bien la propager, mais en même tems il sert à la miner sourdement, parce que la vérité se reposant sans défiance sur le nombre de ses adhérens, se tient moins en garde contre ceux qui viennent inopinément l'attaquer. M. Bryant nous offre, en cette occasion, une preuve bien frappante de la justesse de cette observation. L'histoire de la guerre de Troye, immortalisée par le plus grand poëte de l'antiquité, fut reçue des premiers Grecs comme le récit d'un fait authentique. Ce trait d'histoire nous a bien été transmis, mais il avait acquis à Homère une telle célébrité, que, laissant aux historiens de tous les

siècles le fond du sujet, les poëtes s'emparèrent du reste, et l'embellirent des brillantes fictions que leur imagination sut enfanter. Fort d'un acquiescement aussi général, pour ne pas dire universel, nous osons ici soutenir une opinion qui a triomphé d'une aussi longue succession de siècles. M. Bryant n'est pas, j'en conviens, le premier qui l'ait combattue.

Sed omnes illacrymabiles
Urguentur ignotique longâ
Nocte.

Leurs écrits ont fait peu d'impression sur les peuples; ils ont prouvé que les faits sur lesquels reposait le respect que nous avons pour ces traditions, n'étaient pas de nature à être alors révoqués en doute. On les attaque aujourd'hui avec plus de succès, et plusieurs personnes appuyant les détracteurs de l'antiquité, s'imaginent que c'est avec juste raison qu'on a cessé de

la respecter. Essayons donc de soutenir ses droits ; et peut-être en recherchant de bonne foi les titres, serons-nous assez heureux pour en retrouver les restes suffisamment conservés, dans les fastes trop négligés du tems et de la raison. Mais comme aucune autorité, aucun raisonnement ne peuvent être admis en preuves, tant qu'on leur oppose des assertions qui en sapent les bases, nous allons auparavant examiner les argumens dont on s'est servi pour les combattre. Il faut donc réfuter les accusations que l'on intente aujourd'hui trop généralement à l'antiquité, pour parvenir ensuite à lui rendre son ancien lustre. Dans cette défense, je suis loin de prétendre ici au mérite de la méthode : je prendrai les objections de M. Bryant dans l'ordre où il les a classées ; je le suivrai pas à pas, et je lui répondrai avec autant de *précision* qu'il me sera possible, renvoyant ceux qui en voudraient savoir

davantage, à la lecture de son étonnant ouvrage.

En entrant en matière, M. Bryant (1) commence par rendre un juste hommage aux écrits et au génie d'Homère : il reconnaît franchement que, sous plusieurs rapports, ce poëte mérite une place parmi les historiens aussi bien que parmi les poëtes : il avoue que le caractère particulier de l'Iliade est d'être rarement ou fabuleuse ou romanesque ; et néanmoins, immédiatement après ces aveux, il déclare qu'il révoque en doute l'histoire entière, et même jusqu'à l'existence de cette ville fameuse, qui fut l'objet de la guerre, et qui, suivant lui, n'exista jamais en Phrygie.

Quoique la chose lui paroisse par-

---

(1) *M. Bryant*, sur la guerre de Troye, ch. 1, concernant l'excellence d'Homère et sa précision.

faitement innocente, il exprime cependant quelques craintes de se faire des ennemis, en attaquant une opinion aussi générale. Je ne suis nullement l'ennemi de M. Bryant pour cette raison ; mais je ne puis m'empêcher d'observer que, malgré cette apparence de candeur, il ne me paraît pas avoir embrassé l'alternative avec indifférence. Le lecteur jugera si cet écrivain a toujours raisonné de bonne foi : et si l'on trouve que la manière dont il explique les passages des auteurs est contredite par le sens ; si ses traductions sont essentiellement différentes du texte ; si même ses copies sont infidelles, on ne pourra s'empêcher de sourire à la ferveur, au zèle et à la partialité avec lesquels il s'est empressé de défendre un système dont il puise la source en Egypte, tout en paraissant ne chercher qu'une vérité littéraire.

Le défaut de précision dans la chronologie des premiers siècles, est la

première objection que M. Bryant (1) fait à la véracité d'Homère. En conséquence, après avoir encore répété les articles auxquels il ne croit pas, il ajoute qu'il adhère fermement au sentiment de Varron, auquel il fait dire, qu'avant les olympiades, les Grecs n'avaient aucune histoire certaine. Cependant, Censorinus, dans lequel il a pris ce passage, s'exprime de la manière suivante : « *M. Varro primam olym-* « *piadem terminum ponit inter* μυθικον « *tempus et historicum.* » Nous convenons de bonne foi que ce n'est qu'à la première olympiade que nous pouvons assigner l'époque de quelque exactitude chronologique dans l'histoire. Néanmoins des événemens remarquables peuvent certainement avoir eu lieu auparavant ; et Homère peut nous les avoir transmis, sans cependant qu'il

(1) Il n'y a point de certitude historique avant les olympiades. *Bryant*, p. 9.

soit possible de déterminer, d'après lui, aucune date de l'histoire, avec autant de précision que d'après Thucydide. Homère était poëte, et, sans être entré dans aucun détail chronologique, il peut être historien. Mais le scepticisme, qui révoque en doute toute l'histoire antérieure aux olympiades, pour croire à toute l'histoire grecque postérieure à cette époque, me paraît avoir tiré une ligne de démarcation entre l'histoire et la fable, avec une précision difficile à défendre. Homère et Hésiode vivaient avant les olympiades : si leurs ouvrages étaient détruits, il s'ensuivrait donc que nous pourrions nier l'existence de ces deux poëtes. Cette réflexion peut s'appliquer à Orphée, à Linus, à Musée et à Thamyris. Car, suivant ce système, les ouvrages apochryphes qu'on aurait publiés sous leur nom, pourraient avoir été fabriqués sur de fausses traditions, et ne prouveraient pas qu'ils aient réellement

existé. Mais où nous conduira donc un pareil système ; et où devons-nous nous arrêter ? Au surplus, si je réussis à prouver que le fait chanté par Homère ne contient ni anachronisme, ni contradiction ; si je démontre au contraire qu'il est soutenu par l'accord des témoignages décisifs de la tradition et de l'histoire, le lecteur refusera peut-être à se livrer au scepticisme qu'on veut lui faire partager. On nous cite encore un passage de Justin-Martyr, pour confirmer le témoignage de Varron (1). Je suis fâché d'être obligé

(1) Bryant, p. 9. « Αλλως τε ωδε τυτο υμας αγνοειν « προσηκει οτε ωδεν Ελλησι προ των ολυμπιαδων « ακριβες ισορηται. ωδε εστι τι συγγραμμα παλαιον « Ελληνων ἡ βαρβαρων σημαινον πραξιν.

« De plus vous devriez bien savoir que les « Grecs n'avaient point d'histoire sur laquelle « ils pussent compter avant les olympiades ; ils « n'ont sur l'antiquité aucun témoignage écrit, « relatif à eux-mêmes ou aux autres nations ».

Cette comparaison entre l'antiquité des écri-

de dire que la version et l'application qu'on en fait sont également fautives. Justin affirme bien la priorité de Moïse; mais il ne dit pas que les Grecs « *n'avaient aucune histoire digne de leur confiance.* » Il dit qu'ils n'en avaient

---

vains sacrés et les anciennes fables des Grecs, est devenue aujourd'hui un sujet fréquent de controverse parmi les écrivains de la chrétienté: mais lorsqu'ils assurent que l'époque de Troye est de beaucoup postérieure aux faits mentionnés par le législateur des Juifs, il ne faut pas entendre qu'ils doutaient de l'existence de cette ville, à la destruction de laquelle ils assignent une époque positive. Théophile, évêque d'Antioche, infère de Manethon, que Moïse et les Hébreux étaient de 900 ou mille ans antérieurs aux Troyens ou plutôt à la guerre de Troye : Προγενεςερον ειναι Τον Μωσην ϗ τȣς συν αυτω εννεακοσιȣς η χιλιȣς προ ⁊ȣ ιλιακȣ πολεμȣ..... Théophil. Antiochen. ad Autolicum, l. III, p. 253.... Il déclare encore, que non-seulement Moïse, mais encore les autres prophètes ont précédé tous les écrivains profanes, ainsi que Belus, Cronus, et la guerre de Troye. Car, suivant l'histoire de Thallus, on trouve que Belus n'a vécu que trois

aucune « *aussi exactement détaillée* » que celle qui fait le sujet du pentateuque, en comparaison duquel « *ils n'avaient aucun écrit de l'antiquité.* » Mais la guerre de Troye était postérieure au pentateuque, et Homère était postérieur à la guerre de Troye.

---

cent vingt-deux ans avant le siége de Troye, et nous avons déjà trouvé qu'il considérait l'époque de Moïse comme antérieure de neuf cent trente ans à cet événement, *ibidem*, p. 382. Lactance cite ce dernier passage de Théophile, et tournant en dérision les divinités transitoires du paganisme, afin de démontrer combien la naissance de Saturne était d'une date récente, quoiqu'il fût le père des autres, il fonde une chronologie sur une suite de plusieurs générations, et il ajoute : « *Ab excidio autem urbis Trojanæ colliguntur anni* 1470. » Il fixe à cet événement l'époque où l'histoire a commencé à prendre une forme plus régulière ; car alors on ne compta plus les années par généalogies. *Lactance*, l. I, ch. XXIII. Dans un autre endroit, en parlant de Moïse, il dit : *Trojanum bellum nongentis fere annis antecessit.*—*Ib.* l. IV, ch. V.

Pâris, prince asiatique (1), se rend dans une cour de la Grèce; il l'insulte, en enlevant la reine, les trésors et les esclaves du roi; rien n'est difficile à croire dans un fait aussi simplement raconté. Cependant, M. Bryant, réunissant toutes les histoires merveilleuses rapportées par les auteurs grecs, ne voit, de tout côté, qu'un assemblage impénétrable de fictions (2).

---

(1) Observations sur le sujet de la guerre, *Bryant*, p. 10.

(2) Origène, dans sa réponse à Celsus, en réplique à la demande que celui-ci lui faisait d'un témoignage sur un point que lui Origène lui contestait, fait précéder son raisonnement d'une observation qui revient tellement à mon objet, que je ne puis m'empêcher de le transcrire. « Quelque vrai que soit un récit, dit-il, il est en général difficile, pour ne pas dire impossible, d'en établir la vérité sans donner lieu à la controverse. Supposons, par exemple, que l'histoire de la guerre d'Ilium fut contestée, et que pour cela ses détracteurs voulussent s'appuyer sur la

La naissance extraordinaire d'Hélène, les songes d'Hécube, l'éducation de Pâris (1), le différend des trois déesses, sont, selon lui, des absurdités si fortes, qu'elles ne permettent pas d'ajouter foi à la moindre partie de toute cette his-

---

quantité de choses impossibles qui se trouvent liées à cet événement, que pourrions nous faire en ce cas, pressés par une fiction d'un côté, et de l'autre par l'opinion universellement établie, que la guerre d'Ilium entre les Grecs et les Troyens a vraiment eu lieu » *Παρα πασι δοξη περι τε αληθως γεγονεναι τον εν Ιλιω πολεμον Ελληνων και Τρωων.* Origène tire de ces circonstances impossibles, une conclusion bien différente de celle de M. Bryant : il regardait la guerre d'Ilium comme un fait indubitable, quoiqu'on pût aisément lui faire quelque objection apparente. *Origen. contra Celsum*, l. 1, p. 32. édit. Spenceri. Cantab. 1658, in-4°.

(1) Pâris était d'une justice si exemplaire, qu'il fut choisi pour juge entre les trois déesses ; M. Bryant nous donne cette opinion sur la foi de Natalis Comès, il se livre ensuite à discuter sur l'absurdité de cette assertion : mais Natalis

toire. Lorsque depuis, Alexandre prétendit à une origine divine, cette chimére fut reconnue par les flatteurs de sa cour, et la civilisation de son siècle put à peine empêcher le miracle de s'accréditer. Sa mère, Olympias, eût du tems de Leda obtenu des honneurs semblables; qu'en inférera-t-on? Dira-t-on qu'Alexandre était un être fabuleux ? Nous croyons cependant implicitement à son existence. J'ajouterai que la plupart de ces histoires n'ont pour fondement que les rêveries des poëtes, ou des contes vulgaires qui

---

Comès est si moderne, que cela seul répond à tout ce que l'on pourrait dire à cet égard, et suffit pour décharger Homère d'une accusation pareille, car il n'a rien de l'absurdité de ses successeurs. Mais les anciens auteurs ne paraissent pas d'accord sur cette opinion de la justice de Pâris; car avant qu'il prononçât son jugement, les parties lui firent chacune leurs offres, ce qui prouve qu'il était au moins susceptible de corruption.

n'ont aucun rapport avec Homère. Quelques-uns pouvaient avoir le mérite local de quelques allusions, que depuis long-tems on a cessé de comprendre. Les traditions d'un peuple dans ses premiers âges, sont toujours fabuleuses et souvent allégoriques. Ces fictions, introduites dans un poëme, en pourraient beaucoup rehausser le mérite ; et cependant le poëme continuerait toujours à reposer sur un fait historique. Sans chercher à pallier ou à excuser ces histoires collatérales, j'affirmerai que je ne vois pas ce qu'on pourrait en inférer pour réfuter des faits qui n'ont rien de commun avec leurs absurdités ; je dirai même qu'on peut en retirer de fortes raisons en faveur de l'opinion contraire, puisqu'elles servent à prouver qu'il existait des traditions relatives à la guerre de Troye avant Homère, qui, par conséquent, n'en est que l'historien et non l'inventeur.

Considérons présentement la conduite de la guerre (1) et l'armement antérieur qui suivit l'enlèvement d'Hélène. Ménélas, que cet outrage offensait principalement, s'unit à son frère, prince puissant qui régnait sur de vastes états. La Grèce fourmillait alors de soldats avanturiers; et tandis que l'agriculture y était négligée et le commerce inconnu, des troupes de soldats conduits par des capitaines entreprenans, étaient toujours prêts à s'assembler, dès qu'on levait l'étendard de la guerre. Appelés par les deux plus puissans chefs de la Grèce, ils formèrent à Aulis une grande confédération.

Cette assemblée doit être moins considérée comme une réunion de députés des états de la Grèce, que comme un rassemblement de soldats. On y vit les

(1) Sur la conduite de la guerre, et l'armement antérieur. *Bryant*, p. 12.

Béotiens, les Locriens, les Magnésiens, les Étoliens et les Thesprotiens de Dodone. Les peuples de Samos, de Rhodes et de Crète fournirent aussi leur contingent en hommes et en vaisseaux. On voit par-là, que plusieurs guerriers se réunirent à cette ligue, sans avoir d'injure personnelle à venger, ni de liaisons étroites avec Ménélas ou Agamemnon (1). C'est là que M. Bryant

(1) Mytfort, dans son Histoire de Grèce, nous rapporte une histoire si analogue à celle de Troye, que je ne puis me refuser au plaisir de la transcrire ici. Si elle a eu lieu, c'est au moins une preuve qu'il était possible qu'une force considérable prît les armes en pareille occasion. Et c'est contre cette possibilité que M. Bryant dirige ses premières attaques. « Des actions, comme celles de Pâris, n'étaient pas rares en Irlande, dans le douzième siècle. Dermot, roi de Leinster, forma le dessein d'enlever Dervorghal, beauté célèbre, et femme de O'ruark, roi de Leitrim; et soit par adresse ou par force, il y réussit. O'ruark ressentit cet affront, comme on peut bien le croire. Il forma

trouve une difficulté insurmontable. Mais nous, quelle raison avons-nous de supposer que toute cette armée ne fut conduite que par le motif chevale-

---

une confédération avec les capitaines voisins, et parvint à y faire entrer le roi Connaught, le prince le plus puissant de l'Irlande, qui se mit à leur tête. On s'empara de Leinster, et on recouvra la princesse. La guerre continua ensuite pendant plusieurs années avec des succès divers. Dermot fut chassé de son royaume. Ce roi fugitif intéressa dans la suite Henri II dans sa querelle; et le résultat de cette animosité particulière fut la conquête de l'Irlande par l'Angleterre.» (*Voy.* l'Histoire de la Grèce, de Mytford, vol. 1, ch. 1, sect. 4.) «Comment se fait il que le roi de Con-« naught et celui d'Angleterre, Henri II, aient pris « tant d'intérêt à la querelle d'une femme qui ne « devait intéresser que son mari?» (*Bryant*, p. 17.) « La perte d'une femme (Dervorghal ou Hélène) « était un de ces malheurs particuliers qui ne « concernait que O'ruark ou Ménélas». Il faut donc convenir que ce qui est arrivé en Irlande, peut très-bien être arrivé en Grèce. Je saisis cette occasion pour déclarer que j'avais écrit la

resque (1) de recouvrer l'infidelle épouse de Ménélas (2)? Achille déclare qu'en venant se joindre à la confédération, il a cédé à la considération personnelle qu'il a pour Agamemnon et Ménélas. Le même motif peut en avoir décidé d'autres. Quelques-uns ont pu céder au désir d'acquérir de la renommée; car dans ces tems de vio-

---

plus grande partie de cet ouvrage avant de lire ce passage de Mytford; et cependant, en ouvrant son ingénieuse apologie d'Homère qui précède l'histoire que je viens de citer, j'ai été infiniment flatté d'y retrouver beaucoup de mes remarques anticipées, et de voir que cet écrivain leur avait tellement rendu justice, que je n'ai pas fait à M. Bryant une seule réponse dans cette partie de son ouvrage, qui ne soit sanctionnée par son témoignage. *Voyez* toute la section. (Mytford, sect. IV, ch. I.)

(1) Ménélas désavoue lui-même ce motif dans Euripide, et donne pour raison de sa vengeance, l'insulte qu'il a reçue. *Voy.* Les Troyennes.

(2) *Homere.* Il. I, v. 150. — *Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 13.

lence et de rapine, le héros qui embrassait la cause de la justice était regardé comme un dieu. Il était presque révéré comme tel par la reconnaissance et l'enthousiasme des nations qu'il vengeait ou qu'il protégeait. Le ressentiment qu'inspirait l'infraction de l'hospitalité violée, devait avoir d'autant plus de force et d'énergie, que la malédiction attachée à un pareil crime, devait, suivant leurs opinions religieuses, en assurer, pour ainsi dire, le succès. Mais la plus grande partie se laissa sans doute entraîner dans la ligue, par l'espoir de ravager l'Asie septentrionale. Les petits chefs, qui (comme l'observe très-bien M. Bryant) étaient toujours engagés dans des guerres de pirates, durent nécessairement se réunir, lorsqu'on leur présenta la perspective d'un grand butin, et qu'ils virent assembler des forces capables d'en assurer la conquête. Aujourd'hui

même encore, la Grèce fourmille de bandes d'avanturiers audacieux, toujours prêts à prendre part aux guerres des gouverneurs turcs. On les emploie souvent au milieu de l'Asie : ils se donnent au plus offrant, ou à celui qui leur fait espérer plus de pillage. Nous voyons encore que l'agriculture y est négligée comme elle le fut jadis. La piraterie y est exercée comme elle l'était alors. Il y a peu de communication entre les provinces. Enfin, ce pays offre les mêmes caractères qu'autrefois ; il ne lui manque que la liberté et l'honneur. Cette ressemblance est sans réplique ; et nous la reconnaissons d'autant plus facilement, que M. Bryant avoue lui-même que Thucydide, quoiqu'en garde contre toutes les suggestions qui peuvent déprimer les mœurs des siècles héroïques, ne les a cependant jamais considérées comme des objections à la véracité d'Homère.

Cependant, le même chapitre renferme une autre objection de M. Bryant. La voici : « Il paraît bien « étrange, dit-il, que tant de villes « et d'états se soient réunis pour « ravoir Hélène, quand elle prit vo- « lontairement la fuite ; tandis que pas « un seul hameau ne prit sa défense, « quand Thésée l'enleva de force, « quoique cet acte fût un outrage à la « Déesse au service de laquelle elle était « consacrée. » Cet enlèvement d'Hélène est rapporté de bien des manières ; et Plutarque nous en fait connaître quelques-unes. Mais, sans m'attacher au fond de l'histoire, je ne vois pas qu'il soit du tout étrange que l'armement fait contre Troye n'ait point eu lieu contre Thésée. Nous trouvons, il est vrai, dans le récit de M. Bryant, que Castor et Pollux *seuls* le poursuivirent pour la délivrer, et qu'ils le poursuivirent *immédiatement ;* puisque d'après leur âge, il conclut

qu'Hélène était déjà femme. Mais tout cela est fort inexact (1). Les frères le poursuivirent, mais non pas avant d'avoir levé des forces considérables. Ils assiégèrent Athènes pendant l'absence de Thésée, alors en Epire ; et après avoir défait les forces athéniennes près d'Aphydné, ils prirent cette forteresse, dans laquelle ils retrouvèrent leur sœur. On remarque aussi ces détails dans Plutarque, avec beaucoup d'autres circonstances qui prouvent combien ces traditions étaient généralement reçues. Mais puisque Castor et Pollux rassemblent en effet des forces suffisantes pour reprendre leur sœur et venger leur insulte, il n'y avait certainement aucune raison pour faire un armement plus considérable : et, d'un autre côté, la maison de Tyndare n'était pas assez considérée, soit par ses richesses, soit

(1) Où prirent-ils donc ces forces, si pas un hameau ne voulait ou ne pouvait en fournir ?

par ses alliances, pour armer en sa faveur ces nombreux auxiliaires qui se rassemblèrent dans la suite sous les drapeaux bien plus favorables des fils d'Atrée. Ainsi, lorsque M. Bryant conclut que depuis le commencement jusqu'à la fin, cette histoire n'est qu'une fable, c'est au lecteur à juger si les raisons qu'il a données, peuvent justifier une pareille conclusion.

(1) Venons maintenant à son second chapitre. M. Bryant le commence par un aveu qui sera d'un grand poids auprès des personnes qui voudront se ranger à l'opinion générale de la Grèce. « Thucydide, dit-il, malgré sa saga-« cité et son amour pour la vérité, ne « pouvait s'empêcher de parler de la « guerre de Troye : cet événement « intéressait trop la gloire et la reli-« gion de son pays. » Thucydide ne craint pas de s'arrêter à cette époque

(1) Improbabilité encore plus grande de cette histoire. *M. Bryant, sur la guerre de Troye*, p. 16.

célèbre, ni de nous entretenir des principaux faits d'une guerre aussi fameuse ; il en parle comme d'un événement connu, et lui imprime ainsi le caractère le plus authentique. En effet, se serait-il permis de donner une tradition populaire pour une vérité indubitable, dans le moment où rien ne l'engageait à soutenir une telle assertion, dans un siècle où de toutes parts pouvaient s'élever des contradicteurs ? Si cet écrivain eût été soupçonné d'exagération, son histoire fût devenue indifférente aux grands hommes qui illustrèrent le siècle d'Athènes. Loin delà ! Démosthène l'étudiait sans cesse, et ceux qui ont écrit sa vie n'ont pas craint de publier que les œuvres de Thucydide ayant péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Athènes, on les retrouva dans la mémoire de l'orateur ennemi de Philippe, qui eut soin de les dicter et de les faire récrire.

Déjà la confiance que mérite per-

sonnellement cet historien, paraît assez bien établie. Son suffrage pour la réalité de la guerre de Troye, ne peut donc être que bien précieux : et quand on réfléchit aux occasions sans nombre qu'il a eues d'examiner la vérité, à la multitude de témoignages contemporains que le tems a fait disparaître avec lui, ou que la barbarie des siècles suivans à détruits, on ne peut refuser d'ajouter foi à l'opinion réfléchie d'un écrivain aussi judicieux et d'un siècle aussi éclairé. Mais, sans nous reposer entièrement sur son autorité, examinons les objections que M. Bryant puise dans le récit de cet historien. Il nous dit qu'avant cet événement, les Grecs n'avaient jamais rien fait de concert ; qu'ils menaient une vie incertaine et vagabonde. Il nous représente les Pélasges comme un peuple errant dans leur pays, où le peu de sûreté dont ils jouissaient ne leur permettait que de faibles communications

entr'eux, et leur interdisait toute espèce de commerce. L'agriculture et le négoce étaient également négligés, parce qu'ils ignoraient en quelles mains pourraient tomber leurs moissons ou leurs trésors. Comment se fait-il donc, dit M. Bryant, que dans une crise pareille, ils aient pu s'unir pour reprendre une femme fugitive ? et comment cent mille hommes ont-ils pu se rassembler dans des états, qui depuis ne purent en envoyer que dix mille à Marathon, et à peine sept mille aux Thermopyles ? Arrêtons-nous un moment pour faire remarquer le peu d'analogie qu'il y a entre ces deux événemens et l'expédition des Grecs contre Troye. L'armée de Marathon n'était composée que d'Athéniens, si l'on excepte mille Platéens, les seuls alliés qu'ils eussent dans le combat. Léonidas et ses troupes furent envoyés pour défendre un étroit défilé, et pour y tenir ferme jusqu'à ce qu'on pût as-

sembler une plus grande armée pour s'opposer à l'ennemi. Dans ces deux cas, les forces des Grecs ne consistaient que dans quelques héros levés à la hâte, pour prévenir une surprise, jusqu'à ce que leurs compatriotes eussent le tems de se préparer à une résistance plus efficace. Il paraît qu'à la bataille de Platée, leur armée était beaucoup plus forte. Elle était composée, suivant M. Bryant, de soixante et douze mille cinq cents hommes, sans compter les Ilotes; mais comme ils étaient Grecs aussi bien que les autres, nous pouvons les comprendre dans notre calcul, et nous trouverons que l'armée entière (1) se montait à cent

(1) *Liste des forces qui combattirent à Platée, suivant Hérodote.*

Laconiens et Spartiates	10,000	Chalcidiens	400
Tégéatiens	1,500	Ambraciens	500
Corinthiens	5,000	Leucadiens et Anactoriens	800
Potidéens	300	Paléens.	200
Arcadiens, Orchoméniens	600	Æginates	500
Sicyoniens	3,000	De Mégare	3,000

dix mille hommes (ενδεκα μυριαδες). Il faut aussi ne pas oublier que les Grecs armaient alors par mer et par terre à-la-fois, et que le jour même où la bataille de Platée eut lieu, ils opposaient aux Perses des forces considérables à la bataille de Mycale.

idauriens	800	De Platée	600
rézéniens	1,000	D'Athènes.	8,000
epréates	200	Thespiens non armés . .	1,800
e Mycène et de Tirynthe	400	Grecs armés à la légère .	34,500
liasiens.	1,000	Ilotes armés à la légère . .	35,000
'Hermione.	300		
rétriens et Styriens . .	600		
	24,700		24,700
		TOTAL . .	110,000
		ενδεκα μυριαδες.	
		Déduction des Ilotes. . . .	35,000
		Reste	75,000
		Déduction des Thespiens non armés	18,000
		Reste	73,200

Ainsi le compte de M. Bryant qui ne se porte qu'à 72,500, est pas exact, même sur ses propres principes. *Hérodote*, . IX, p. 597.

Il faut aussi observer que les forces de la Grèce, dans ces occasions, furent levées dans une étendue de pays bien moindre (1) que celle qui fournit les troupes employées à l'armement contre Troye, et dans un tems encore ou plusieurs états de la Grèce étaient séparés de l'alliance par leurs intérêts politiques, ou affaiblis par leurs divisions intestines. Il paraît étrange à M. Bryant qu'on puisse regarder comme un effort extraordinaire, de la part de la Grèce, d'avoir fourni une armée comme celle qui combattit à Platée, dans un tems où ce pays abondait en argent et en hommes, tandis que l'on trouve tout simple qu'elle ait pu fournir et entretenir un armement aussi considérable

---

(1) *Liste des districts qui fournirent des troupes au siége de Troye.*

La Béotie, Phocis, Locris, Eubée, Athènes, Salamine, Argolide, Mycène, Sycione et Co-

sous les ordres d'Agamemnon, dans les siècles grossiers dont parle Thucydide. Mais cet étonnement doit cesser, quand on réfléchira que les siècles de barbarie ont fourni des armées d'une telle force, que dans les temps plus civilisés, elles ont été regardées comme fabuleuses. En faut-il des exemples ? Nous allons en citer. Pausanias nous dit que quand les Celtes envahirent la Grèce sous Brennus, le nombre des barbares ne montait pas à moins de 152,000 hommes de pied et 61,200 chevaux ; en tout, 213,200 hommes effectifs. Les Cimbres et les Teutons que Marius vainquit, lui opposèrent sur le champ de bataille 300 mille hommes effectifs, suivant Plutarque, armée qu'à peine on pourrait

---

rinthe, Achaïe, Laconie, Messenie, Arcadie, Elis, îles des côtes de l'ouest, Acarnanie et Etolie, Crête, Rhodes, les îles du sud de la mer Égée et la Thessalie.

lever aujourd'hui dans toute l'Allemagne, malgré les avantages que lui donnent ses richesses et sa civilisation. Les Gaulois, sous la république, saccagèrent et brûlèrent la ville de Rome ; les Huns, les Goths et les Vandales réunirent depuis des armées si considérables, que la grandeur en paraît fabuleuse à ceux qui les comparent à la population actuelle du nord de l'Europe. Cette même grossièreté, cette même barbarie sur lesquelles M. Bryant appuie ses objections, sont précisément ce qui en prouve la futilité. On lève bien plus facilement des armées dans des pays non civilisés et barbares, où l'industrie des habitans n'est point tournée vers le commerce ; où l'agriculture ne les attache point à leur pays natal ; et où par conséquent la population ne consiste qu'en avanturiers vagabonds, toujours prêts à s'assembler, soit par amour pour la gloire,

soit par un sentiment encore plus fort, le désir du butin. Il faut aussi admettre que la tradition peut avoir été exagérée; et nous devons naturellement supposer que le poëte grec, jaloux de donner tout le lustre possible à la gloire de son pays, se sera de préférence attaché à la tradition la plus favorable à cette vue; c'est-à-dire, qu'il aura cité celle qui porte les forces grecques au nombre le plus considérable. Je pense que si le lecteur examine toutes ces raisons avec impartialité, il aura peine à partager l'opinion de M. Bryant, et ne conclura pas avec lui que l'expédition de Troye était impossible.

L'objection suivante, que M. Bryant fait à l'histoire d'Homère, porte sur la marine des Grecs. « Il est incroyable, « dit-il, que des états qui fournissent « si peu de vaisseaux à Salamine et à « Artemisium, eussent été capables « d'en armer autant pour l'expédition « de Troye. » A cela, nous observerons

premièrement, que l'analogie entre ces deux batailles et l'armement fait contre Troye, n'est pas assez exacte pour que M. Bryant puisse en rien conclure de relatif aux forces comparatives des états de la Grèce, à deux époques aussi différentes. Les héros d'Homère furent transportés en Phrygie sur des vaisseaux tels qu'on les avait alors, et qui servaient indifféremment pour le commerce, pour la piraterie ou pour la guerre ; on peut très-bien supposer qu'il s'en trouvait une grande quantité dans les ports nombreux de la Grèce et dans ses îles. Mais les vaisseaux qui combattirent les forces navales de Perse, étaient des trirêmes, des pentécontores armés, et construits exprès pour la guerre. Ce n'étaient point des vaisseaux de transport frétés par des particuliers, comme ceux qui furent employés dans l'expédition de Troye. Ces vaisseaux-là formaient la marine de l'état des différentes puissances qui les fournirent; et si nous en exceptons l'At-

tique, les autres états n'avaient encore que des forces navales peu considérables. Il est donc possible que les ports du Péloponèse aient, dans le premier cas, possédé quatre cent trente vaisseaux propres à faire des transports, et cependant n'aient pu armer que quatre vingt-neuf vaisseaux de guerre (1), qui

(1) *Liste des forces navales de la Grèce, qui combattirent à Salamine et à Artemisium.*

Vaisseaux envoyés à Artemisium.

	Trirèmes.		
le Lacédémone	10	Etats du Péloponèse.	
le Corinthe . .	40		
le Sicyone . .	12		
l'Epidaure . .	8		
le Trézène . .	5		
En tout	75		
Chalcidiens . .	20		
l'Athènes. . .	127		
le Mégare . . .	20		
l'Ægine . . .	12		
l'Erétrie . . .	7		
le Styrée. . .	2		
le Cios	2	Pentécontores	2
les Locriens.. .		. . . .	7
Total des forces grecques . . .	265	Trirèmes.	
		Pentécontores	9

Vaisseaux envoyés à Salamine.

	Trirèmes.		
Lacédémone .	16	Etats du Péloponèse.	
Sicyone . . .	15		
Epidaure . .	10		
Trézène. . . .	5		
Corinthe . . .	40		
Hermione . .	3		
En tout	89		
Athènes . . .	180		
Mégare . . .	20		
Ambracie . .	7		
Leucade . . .	3		
Ægine. . . .	30		
Chalcis . . .	20		
Erétrie . . .	7	Pentécontores.	
Mélos Syphnos et Seryphos.		. . . .	4
Cios.	2	. . . .	2
Naxos	4		
Styrée	2		
Cynthos . . .	1	. . . .	1
Crotone . . .	1		
Forces totales grecques—trir.	368	Pentécontores	7

firent partie des forces navales de la Grèce aux batailles de Salamine et d'Artemisium. Ce qui rend la chose encore plus probable, c'est l'état précaire où se trouvait alors le commerce, et par conséquent les forces maritimes qui en résultent. En effet Athènes, le seul état qui eût porté toute son attention vers sa marine, équipa jusqu'à cent quarante-sept vaisseaux pour combattre à Artemisium. Sur ce nombre, vingt étaient manœuvrés par les Chalcidiens; et dans la suite, cette même ville fournit à la bataille de Salamine un contingent de cent quatre-vingts galères à trois rangs de rames, sans en compter vingt autres qu'elle prêta aux Chalcidiens. Athènes seule équipa donc plus de vaisseaux que le double de la force entière du Peloponèse : ce fait prouve que les forces navales ou maritimes des anciens n'étaient pas en rapport de la population respective de leur pays. Dans le tems d'Homère, ou

plutôt dans celui d'Agamemnon (1), Mycène et Argos dominaient sur des pays florissans ; mais lors de la guerre de Perse, la prépondérance que Sparte et Athènes avaient acquise, les avait déjà bien fait décheoir. Le grand législateur de Sparte n'avait point encore interdit le commerce aux Lacédémoniens ; et il est probable qu'alors leurs relations maritimes étaient supérieures à ce qu'elles furent dans les siècles qui suivirent celui de Licurgue. On voit donc qu'il y a de la partialité, de la mauvaise foi à vouloir comparer les forces du Peloponèse à deux époques aussi essentiellement différentes. D'ail-

(1) M. Bryant récuse le témoignage des anciens écrivains sur Mycène. Je discuterai ces objections à leur tour ; mais je prie le lecteur d'observer que les détails que je donne ici sont tirés de Strabon, de Pausanias et de Diodore de Sicile.

leurs, nous n'avons ici parlé que du Péloponèse ; et si nous voulons ajouter à la liste de ses forces navales l'état général de celles de la Grèce entière, nous trouverons que la flotte des Grecs à Artemisium était composée de deux cent soixante et cinq trirêmes, et que celle qui combattit à Salamine, se montait à trois cent soixante et huit vaisseaux de même grandeur. Ces armemens sont plus qu'égaux en forces maritimes, au rassemblement des transports sur lesquels s'embarqua l'armée d'Agamemnon ; et quant à ce qui concerne le nombre d'hommes employés à cette expédition, je crois y avoir précédemment répondu.

Dans le paragraphe qui finit ce chapitre, M. Bryant, abandonnant le tableau de ces forces comparatives, présente une autre objection contre la possibilité de l'expédition des Grecs. « C'é-« tait long-tems, dit-il, avant que les « Grecs osassent traverser la mer Egée. »

Il cite Libanius (1), pour prouver que jamais ils ne s'avancèrent au-delà de Délos. Quel que puisse avoir été dans la suite, l'état de la Grèce, nous avons les plus fortes raisons de croire cette assertion fausse relativement au tems où Homère écrivait; et dans le fait, comment supposer que cette nation fut si étrangère aux affaires maritimes, elle qui, bien long-tems avant l'expédition de Troye, avait abordé dans la Grèce et dans l'Asie sur les flottes tyriennes et égyptiennes? Les premières liaisons qui existèrent entre l'Egypte et la Grèce, et auxquelles M. Bryant reporte toute la tradition sur l'histoire de l'Iliade, et même sur la famille d'Homère, prouvent suffisamment que

(1) Libanius était précepteur de Julien : ainsi son autorité sur l'état de l'ancienne Grèce mérite bien peu d'attention, si elle en mérite même aucune; sur-tout lorsqu'elle est contredite par les anciens historiens.

la navigation d'Egypte, en passant par l'île de Crète, était alors bien connue. Or, cette navigation sur une mer étendue et orageuse, était soumise à beaucoup plus de dangers que celle du canal qui séparait Troye et la Grèce, passage qu'on pouvait traverser facilement de côte en côte, ou d'île en île, leur éloignement l'une de l'autre n'étant pas au-delà d'une journée de chemin. Antérieurement à l'Iliade, ne parle-t-on pas aussi d'une expédition à Colchos? Mais, sans avoir recours à des faits douteux, qu'il me soit permis de demander à M. Bryant, si le fait de la navigation des Grecs à cette époque, n'est pas assez prouvé par l'histoire de ces tems. Diodore de Sicile nous rend le compte suivant des cyclades (1) et des puissances maritimes qui les possédèrent dans les premiers siècles.

(1) Μεγαλας δυναμεις ειχον πεζικας τε και ναυτικας θαλατοκρατει, etc. Diod. de Sic. liv. v, p. 339. ed. Vesseling. fol Amst. 1746.

« Minos, fils de Jupiter et d'Europe,
« régnant en Crète, et possédant de
« grandes forces navales et militaires,
« tint l'empire des mers et fonda plu-
« sieurs colonies hors de Crète ; il
« civilisa la plupart des îles cyclades,
« et les distribua au sort parmi les
« colons qu'il y envoya ; il contraignit
« aussi une grande partie de la côte
« d'Asie de se soumettre à son auto-
« rité : ce fut de là que plusieurs ports
« d'Asie et de Crète prirent le nom de
« *Minoæ*, qu'ils ont retenu pendant
« plusieurs siècles. Alors, il partagea
« l'autorité royale avec son frère
« Rhadamanthe, à cause de la trop
« grande étendue de ses états ; mais
« jaloux de l'influence qu'il acqué-
« rait, il le contraignit, dans la suite,
« à fuir en Crète, et à se retirer à l'ex-
« trémité de ses possessions coloniales.
« Là, il engagea Erythrus à bâtir la
« ville d'Erythrée, sur les côtes de
« l'Ionie, et donna la souveraineté de

« Chio à OEnopion, fils d'Ariadne.
« Tout cela, dit Diodore, eut lieu
« avant la guerre de Troye. Mais après
« cet événement, les Cariens (autre
« puissance maritime) firent la con-
« quête de Crète, exterminèrent une
« partie des habitans et subjuguèrent
« l'autre; jusqu'à ce qu'enfin les Grecs,
« devenus puissans, supplantèrent,
« à leur tour, les Cariens, et rentrè-
« rent dans la possession de leurs
« îles. » Ces dernières conquêtes des Grecs sur les Cariens, eurent lieu très-peu de tems après la guerre de Troye, lors de l'émigration d'Ionie, dont on peut trouver des détails dans le quatorzième livre de Strabon, et de plus circonstanciés encore dans le dix-septième de Pausanias. Ces deux écrivains donnent toutes les particularités relatives à l'établissement de ces colonies. Thucydide, écrivain plein de sagacité, cet ami de la vérité (ce sont là les expres-

sions dont M. Bryant se sert à son égard); Thucydide, dis-je, parle des pirates Cariens et Phéniciens, ainsi que de l'empire que Minos exerça sur les mers (1). « Car, dit-il, dans « ces tems-là, les insulaires Cariens « et Phéniciens exerçaient constam- « ment la piraterie. Mais lorsque « Minos eut équipé une flotte, les mers « devinrent plus libres : il chassa plu- « sieurs des pirates, et fonda des co- « lonies dans leurs villes. » Les Grecs qui jusqu'alors avaient principalement habité l'intérieur des terres, commencèrent, dit Thucydide, à se rapprocher du bord de la mer : ils y bâtirent des villes pour y faire leur commerce. Les états de la Grèce prirent alors une forme plus régulière. « Ainsi, continue « l'écrivain que nous citons, étant de- « venus puissans, ils firent dans la

(1) *Thucydide*, l. I, ch. VIII.

« suite la guerre aux Troyens. » Homère lui-même donne des détails très circonstanciés sur les Phéniciens ; et Hésiode, dans ses ouvrages sur les tems où il vivait, fait mention du grand commerce que l'on faisait alors par mer. Une pareille masse d'autorités sera, je pense, suffisante pour contre-balancer la citation du trop moderne Libanius, dont M. Bryant voudrait s'appuyer.

Non content de cette citation, M. Bryant va chercher de nouvelles forces dans le témoignage d'Hérodote. Cet historien dit que, dans une guerre contre la Perse, une flotte de l'Argolide et de Sparte refusa de cingler au-delà de Délos (1). Nous observerons que M. Bryant a sans doute eu ses raisons pour passer sous silence une partie de cette citation. Nous allons

(1) *Hérodote*, l. VIII, ch. CXXXII, p. 682. *M. Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 22.

la rétablir et la donner dans son entier au lecteur. Hérodote s'exprime ainsi : « Tout, au-delà, leur paraissait rempli « de dangers ; et comme ils connais- « saient peu ces parages, qui leur « semblaient recéler une foule d'en- « nemis, etc..... » Ce passage prouve que leur refus provenait de la crainte de rencontrer une flotte supérieure. Il faut observer aussi que, peu de tems après la guerre de Troye, la Grèce éprouva une cruelle révolution : les trônes du Péloponèse furent renversés de fond en comble ; Mycène, Argos et Lacédémone subirent plusieurs changemens ; Athènes fut long-tems déchirée par des dissentions civiles ; les Ioniens, les Eoliens et les Doriens furent chassés de leur pays. Les lumières et la politesse de la Grèce, dont Homère fut tout-à-la-fois la preuve et le témoin, rétrogradèrent et dégénérèrent en barbarie jusqu'au siècle de Pisistrate, pendant lequel

on vit renaître les arts et les sciences, immédiatement auparavant la guerre contre la Perse. Ajoutons à cela que Lycurgue avait interdit la navigation aux Spartiates, qui commandaient alors la flotte grecque. Quelqu'ignorans qu'ils fussent devenus, conséquemment à cette défense, qui les rendit étrangers à la marine, on ne peut pas supposer que du tems d'Agamemnon cette ignorance existât, lorsque la mer était couverte de colons Phéniciens et Egyptiens, qui devaient nécessairement emporter avec eux toutes les connaissances maritimes de leur mère patrie.

La conduite des Grecs à leur débarquement, fournit une autre objection à M. Bryant. Mais malgré l'absurdité qu'il aperçoit dans l'histoire d'Homère, j'avoue que dans toutes leurs actions, avant, pendant et après leur débarquement dans la Troade, je ne vois rien qui ne soit très-probable et

strictement conforme à la tactique du tems dont parle le poëte. Aussitôt que les Grecs parurent devant Troye, on se présenta pour s'opposer à leur attaque : ils éprouvèrent quelque perte, mais cependant ils effectuèrent leur descente et repoussèrent les ennemis jusques dans la ville. Nous ne savons que peu de chose sur ce qui suivit ce premier avantage (1), puisque les écrits d'Homère ne renferment les détails que de quelques mois de la dixième année. Nous savons seulement que

(1) J'aurai si souvent occasion de faire la même réponse dans la suite aux objections de M. Bryant, que je dois prévenir d'avance le public que mon but est de prouver seulement la vérité en général de l'histoire d'Homère, non pas qu'il rapporte en détail toutes les circonstances qui eurent lieu pendant la guerre. Enfin je veux faire voir qu'à tout prendre, l'Iliade est vraie, et qu'elle n'est pas, comme M. Bryant voudrait nous le faire entendre, une gazette troyenne.

l'armée grecque allait ravager les côtes de la Thrace, de l'Asie et des îles voisines, dans les momens où les opérations du siége étaient suspendues. Quelques-uns de ses chefs, et sur-tout Achille, parcoururent en vainqueurs les environs de Troye. Le pillage que procuraient les courses, presque toujours heureuses, servait à entretenir l'abondance dans le camp, et l'esprit militaire parmi les soldats : c'était l'appât des dépouilles ennemies qui retenait sous les drapeaux d'Agamemnon les différens peuples indépendans dont son armée était composée. Cette conduite d'Agamemnon était celle d'un général habile ; et il eût été très-impolitique d'en user autrement. L'investissement d'une place aussi bien fortifiée aurait ennuyé, fatigué, dégoûté des hommes qui s'embarrassaient fort peu que la guerre fût ou non terminée, pourvu qu'en la continuant ils y trouvassent personnelle-

ment leur profit. Le silence d'Homère, à cet égard, ne prouve point du tout que pendant un aussi long tems, il ne se soit fait aucune attaque sur la ville. Quelquefois les vaisseaux ravageaient les côtes voisines ; une autre fois, on faisait une incursion dans le pays. Le butin était apporté à Agamemnon, qui le partageait entre les chefs. Ces attaques affaiblissaient les puissances de la Phrygie, et leur objet était peut-être, en sus, de réduire la ville par famine. Il est possible qu'il se soit passé bien des choses dont la connaissance ne nous soit pas parvenue. Mais il ne sera pas facile de trouver dans Homère des preuves que l'armée grecque ait agi avec l'absurdité que M. Bryant lui prête, puisque Homère n'en parle point, ou du moins n'en dit que peu de chose pendant tout ce tems.

M. Bryant s'étonne « que l'armée « grecque, d'une force aussi considé- « rable, conduite par des héros d'une

« aussi grande renommée, ait passé « neuf ans sans succès devant une « ville que Patrocle eût pu prendre « dans quelques heures, et qu'A- « chille aurait un jour enlevé d'assaut, « sans l'opposition d'Apollon qui la « secourut. » On sera difficilement de cet avis, si l'on réfléchit à la force réelle de Troye, et aux difficultés que présentait dans ces tems de barbarie, l'assaut d'une ville fortifiée. Les machines de guerre propres à ces attaques n'étaient point encore inventées, et tout le monde comprendra sans peine que les Troyens, inférieurs en nombre aux Grecs, pouvaient bien n'être pas capables de se présenter devant eux en rase campagne, et pouvaient cependant très-bien se défendre derrière leurs murailles (1). Quant aux héros grecs, il

(1) Dans un siècle bien postérieur nous voyons les Romains arrêtés dix ans devant Veïes, dont les forces ne pouvaient leur être opposées en rase campagne.

est inutile de s'étendre beaucoup sur leur prétendue supériorité : ce serait faire injure à la sagacité du lecteur. Homère décèle, d'un bout à l'autre de son livre, la partialité nationale qui guida sa plume. Ses hyperboles exagérées, sur la force plus qu'humaine d'Achille et de Patrocle, sont certainement de grandes beautés poétiques; mais à-coup-sur aussi l'auteur a voulu flatter l'orgueil et les préjugés de son pays. En effet, il nous apprend lui-même que, quelque étonnans prodiges qu'aient pu enfanter le courage et la valeur des Grecs, leurs efforts furent toujours trompés; et Troye succomba enfin par un stratagême que le hasard couronna. Mais en voilà suffisamment sur cet article : nous avons quelque chose de plus curieux à dire dans le paragraphe suivant.

Suivant M. Bryant, « il n'y a point « d'exemple qu'une armée grecque ait « continué un siége pendant l'hiver,

« avant la guerre du Péloponèse ; et « même à cette époque, les Lacédémoniens se contentèrent de faire des « courses dans l'Attique, et n'investirent jamais Athènes. » Il est très-vrai que dans ces siècles barbares, c'était avec la plus grande difficulté qu'on parvenait à retenir des armées sous les drapeaux, pendant un siége ennuyeux ; mais nous avons déjà fait voir que, dans cette circonstance, la guerre ne se bornait pas au siége de Troye : elle avait aussi pour objet d'attaquer toute la Phrygie. Il est probable qu'à leur débarquement, les Grecs s'attendaient à surprendre et enlever la place par un coup de main. Ils ne réussirent pas ; l'hiver arriva ; où pouvaient-ils aller ? Les Thraces étaient leurs ennemis : ils ne pouvaient traverser de nouveau la mer Egée ; il fallut donc nécessairement camper. La difficulté de se procurer des subsistances, dans cette situation, rend raison des ra-

vages qu'ils exercèrent sur les villes des côtes voisines qu'ils pillèrent; et en accordant que jamais avant la guerre du Péloponèse, on n'eût songé à faire une campagne d'hiver, je demande comment on pourrait expliquer l'imagination prophétique d'Homère. Peut-on, en effet, supposer qu'un poëte, qui décrit avec tant d'exactitude et de précision les usages et les coutumes de son siècle, voulût sacrifier aussi ouvertement toutes les probabilités à une fiction? Et comme Homère était lui-même antérieur à l'époque de la guerre du Péloponèse, il s'ensuit que l'assertion de M. Bryant, pour vouloir trop prouver, ne prouve rien du tout.

Nous trouvons bien qu'il éclata de grands mécontentemens dans l'armée, mais c'est une conséquence immanquable d'un aussi long siége; et il paraît qu'on ne réussit à l'empêcher de se disperser, qu'en piquant d'émulation

les soldats (1), en leur mettant sans cesse devant les yeux la honte d'une défaite, la perspective d'un immense butin, et l'espoir de la prompte reddition de la ville. A ces motifs, il faut encore joindre le désir bien naturel de ne pas abandonner un objet qui leur avait coûté jusqu'alors tant de peines : telle serait la conduite de tous les hommes en pareilles circonstances, et tel est le récit que nous fait Homère.

M. Bryant élève ensuite une autre difficulté ; il assure que « les vaisseaux des Grecs, après avoir resté « dix ans à l'ancre, devaient être

(1) Dans le second livre d'Homère, on nous représente les Grecs comme étant sur le point d'abandonner le siége ; on ne les retint que par ces motifs que leur représentaient leurs chefs. *Voy.* les Harangues d'Ulysse, d'Agamemnon, de Nestor, etc... Iliade, II et suiv.

« tout-à-fait hors de service (1). » Agamemnon, qui parle du dépérissement de leurs agrès, avoue aussi qu'il a perdu bien des hommes pendant le siége. On ne parle point de renforts : s'ensuit-il qu'il n'en ait pas reçu ? Ne perdons pas de vue que l'Iliade ne renferme qu'une période de quelques mois ; ainsi, le silence d'Homère, à cet égard, ne prouve littéralement rien. Pour ce qui regarde le reste du tems que le siége a, dit-on, duré (2),

(1) Cette objection porte toute entière sur le dépérissement des vaisseaux grecs ; M. Bryant soutient qu'alors ils étaient hors de service, qu'ils ne pouvaient pas être réparés, et que les Grecs ne pouvaient pas s'en servir pour leur retour. Agamemnon, au contraire, assure seulement qu'ils avaient souffert, et que leur bois et leur agrès avaient dépéri, mais il les emploie ensuite pour son retour. M. Bryant peut-il prouver à Agamemnon qu'il a tort, et qu'il ne les a pas réparés, pour les mettre en état d'entreprendre le voyage de Grèce ?

(2) *Homere.* Il. l. IX, v. 325.

nous savons que les vaisseaux grecs étaient constamment employés sur toute la longueur de la côte. Tout ce pays, et sur-tout le pied du mont Ida (1), abonde en tout ce qui peut être propre à réparer une flotte. Doit-on supposer que ces vaisseaux ne furent jamais radoubés, parce qu'on n'en parle pas dans le récit des opérations des derniers mois de la dixième année, tems où l'armée devait être plus particulièrement engagée dans les travaux d'un siége qui tirait à sa fin. A l'époque dont parle Agamemnon, les agrès de ses vaisseaux pouvaient avoir besoin d'être réparés, et nous supposons qu'ils le furent avant de mettre à la voile. M. Bryant nous fait, à la fin de ce chapitre, une citation (2) de

(1) Les vaisseaux d'Enée étaient construits des bois du Mont Ida. *Virgile*. Énéid. l. III, v. 6. l. XI, v. 80.

(2) On trouverait à peine un pareil détail d'agrès et d'apparaux dans le papier de Lloyd,

laquelle il conclut que Ménélas dut monter les mêmes vaisseaux, huit ans encore après la prise de Troye. Homère dit : εν νηυσι, dans des vaisseaux. Mais qu'ils aient été réparés ou reconstruits, c'est sur quoi il garde le silence le plus profond. Il y a d'ailleurs en Angleterre quantité de bateaux qui ont fait un plus long service que les vaisseaux des Grecs. C'est

---

quoique ce soit un journal nautique. Est-ce qu'un poëme épique est une gazette en vers?

Odys. l. IV. Η γαρ πολλα παθων και πολα επαληθεις
Ηγαγομην εν νηυσι κ' ογδοατω ετει ηλθον.

Je ne puis voir dans tout ce passage un seul mot qui prouve quels étaient les vaisseaux que possédait Ménélas, ou comment ils avaient été construits, ou combien de fois ils avaient été réparés; tout ce qu'il dit, c'est qu'il apporta en Grèce ses richesses sur des vaisseaux, et à moins d'un voyage par terre bien extraordinaire, je ne vois pas comment il aurait pu les y apporter autrement.

encore du silence d'Homère qu'on veut conclure que l'armée n'a pas été recrutée. Cependant, nous lisons que Pyrrhus y amena dans la suite de puissans renforts. Et en admettant cette objection dans toute sa force, elle ne prouvera rien autre chose, sinon qu'avant la dixième année, l'armée était très-affaiblie. Cette conclusion s'accorde parfaitement avec l'histoire, puisqu'il est dit que les Grecs étaient si fort découragés, qu'ils furent souvent sur le point de lever le siége, et que Troye ne fut enfin vaincue que par un heureux stratagême. Examinons actuellement une autre objection (1) : elle est encore tirée du silence d'Homère. Nous ne voyons pas, il est vrai, qu'il soit fait mention d'une correspondance régulière avec la Grèce :

(1) Sur le peu de correspondance de la Grèce et de l'armée, *Bryant*, p. 27.

il faut l'attribuer aux circonstances des tems ; mais parce qu'Homère n'en a point parlé, il ne faut pas en conclure qu'il n'y avait aucune communication. Différens accidens pouvaient quelquefois les priver long-tems de nouvelles de la Grèce ; et c'est pour cela qu'Achille (1) exprime son inquiétude au sujet de ses amis absens, dont il ignore le sort. Pénélope était séparée d'Ulysse par un plus grand intervalle encore, et le retour de ce roi dura dix ans : son voyage est bien connu. Mais les mers orageuses qui baignent les côtes du midi du Péloponèse, mers qui furent long-tems regardées comme dangereuses, même lorsque la navigation fut perfectionnée ; la conduite des

(1) Il paraît qu'Achille avait des nouvelles de Grèce, du moins si l'on en juge d'après son discours, cité par M. Bryant, p. 28, Ζωειν μαν ετι φασι Μενοιτιον, etc. « On dit que Menetius vit », etc. *Hom.* Il. c. 16, v. 14.

femmes grecques pendant l'absence de leurs époux ; et les dissentions domestiques qui agitèrent les cours des rois, long-tems avant la dixième année de leur absence, expliquent suffisamment le peu d'activité de leurs correspondances.

On oppose encore à la guerre de Troye l'âge d'Hélène (1) à cette époque ; et l'on se fonde sur une chronologie appuyée par Scaliger, Pétau et Clément d'Alexandrie (2). Cepen-

---

(1) Conclusions tirées de l'âge d'Hélène. *Bryant*, p. 29.

(2) Les historiens les plus graves et les plus judicieux, ainsi que les autres écrivains de l'antiquité, ont, il est vrai, essayé, mais en vain, d'établir la chronologie de la prise de Troye. Quoique l'incertitude de ces premiers siècles soit suffisante pour rendre compte des difficultés que présente cette entreprise, cependant cette raison serait un motif bien extraordinaire pour refuser toute croyance à cet événement, dont l'existence est tellement reconnue, que les hommes les plus

dant, dit M. Bryant, je n'ai pas la plus légère confiance dans cette chro-

---

sa ges ont essayé d'en déterminer l'époque. Outre les écrivains dont nous faisons souvent mention dans le cours de cet ouvrage, nous trouvons que des gens de lettres ont fréquemment rapporté leurs dates à cet événement. Eratosthène de Cyrène fut invité par Ptolémée Evergète à se rendre d'Athènes en Egypte, il y compléta en grec une liste assez imparfaite des rois égyptiens. *Et sui Thebanorum regum laterculi terminum ad Trojæ* ἁλωσιν *posuit*, p. 3, v. 249. Messenius Dicearque était disciple d'Aristote : *Ille egyptiaca tempora tractavit Dicearchus; etiam in animo habuit ad excidium Ilii calculum ponere.* Les marbres d'Arondel, dont M. J. Marsham a défendu l'authenticité, nous donnent la date du tems ἀφ' ὃ Τροια ἡλω. Le chronographe de Thrasylle, conservé par Clément d'Alexandrie, admet la prise de Troye, et la regarde comme une époque. Les anciens écrivains, ainsi que Clément d'Alexandrie, s'accordent sur la vérité de ce trait d'histoire. *Clementina stromata*, liv. 1, p. 335... *Sir John Marsham*, pag. 295.

nologie : et en effet, dans son premier chapitre, c'est aux olympiades qu'il place les premières époques de toute l'histoire grecque ; opinion qu'on ne peut regarder comme conforme à l'exacte chronologie, quoiqu'il soit aisé de supposer le contraire. Par conséquent, toutes les inductions qu'on pourrait tirer d'une pareille source, ne sont pas admissibles, et l'objection devient nulle. On nous a transmis sur les siècles héroïques bien des détails contradictoires, que les chronologistes ont inutilement essayé d'accorder. Mais rien n'approche de la régularité d'Homère, dont les récits toujours liés, toujours conséquens, renferment à peine un des détails dont nous parlons ici. Cette difficulté ne porte aucune atteinte à l'existence de Troye, qui reste démontrée autant qu'elle peut l'être par l'autorité d'un aussi grand poëte.

(1) Homère ne parle nulle part de l'histoire de la ligue que formèrent les amans d'Hélène (2); et je crois qu'aucun auteur bien ancien n'en a parlé plus que lui : c'est une de ces fables entées par les siècles suivans, sur l'histoire d'un événement remarquable ; et si elle prouve quelque chose, c'est en faveur d'Homère, puisqu'elle constate qu'il existait sur ce sujet des

---

(1) M. Bryant prétend qu'Homère a connu l'histoire invraisemblable des amans d'Hélène. Il cite le vers suivant de l'Iliade :

Πῃ δὴ συνθέσιαι τε καὶ ὅρκια βήσεται ἡμῖν.

A quoi aboutiront nos engagemens et nos sermens ? *Hom.* Il. l. II, v. 339.

Les scholiastes ont interprété ce vers comme faisant allusion à cet événement : mais je pense qu'il fait plus naturellement allusion à la ligue générale formée à Aulis, et non à aucune autre confédération antérieure.

(2) *Bryant*, p. 32, sur les amans et les prétendans à la main d'Hélène.

traditions (1) qu'il a dédaigné de nous transmettre. Par conséquent, le premier fondement de cette histoire n'a pas pris naissance dans son imagination. Le reste de l'argument qui porte sur le calcul chronologique de l'âge des amans d'Hélène, est, par cette raison, erroné, puisque j'ai déjà fait voir combien nous connaissions peu la chronologie de ces premiers âges.

(2) L'objection suivante de M. Bryant se fonde sur la situation des Arcadiens, dans l'intérieur du pays. Homère nous dit bien qu'Agamemnon leur fournit des vaisseaux; mais comme il ne nous fait pas connaître ceux qui leur enseignèrent à ramer, à gouverner et à manœuvrer leurs voiles, M. Bryant conclut que personne ne le leur enseigna; et partant d'une conclusion

(1) *Voy.* pour quelques-unes de ces traditions, Pausanias, l. III, p. 262.

(2) *Bryant*, p. 34, sur les alliés d'Arcadie.

aussi juste, il trouve difficile d'expliquer comment ils vinrent à Troye. Il convient, cependant, qu'ils eurent dix ans pour s'y préparer. En même tems, il cite un vers de l'Iliade, pour prouver qu'ils ne pouvaient embarquer de surnuméraires, parce qu'ils remplissaient eux-mêmes leurs vaisseaux (1). J'ai déjà prévenu le lecteur de se tenir en garde contre les citations de M. Bryant. Je vais lui rendre le service de traduire ce vers : « Dans cha- « que vaisseau on embarqua plusieurs « Arcadiens au fait de la guerre. » Cette citation ne peut prouver si les Arcadiens avaient ou non d'autres matelots sur leurs vaisseaux. Cependant, un lecteur qui ne ferait pas grande attention, voyant un vers grec si hardiment mis en avant, croirait

(1) . . . . Πολεες δ'εν νηι εκαστη
Αρκαδες ανδρες εσαινον επισταμενοι πολεμοιο . . . . .
Hom. Il. liv. II, v. 610.

l'assertion de M. Bryant prouvée. Fallait-il donc une grande habileté dans la marine, pour manœuvrer d'aussi petits vaisseaux, dont les gréemens étaient si peu compliqués, et qui se conduisaient principalement à la rame? Et si les Arcadiens avaient si peu d'expérience avant cette époque, on peut supposer que les autres vaisseaux de l'armée leur avaient prêté quelques matelots. Cela paraîtra moins étonnant, si l'on réfléchit à la quantité de soldats que l'on embarque aujourd'hui sur nos vaisseaux, outre leurs équipages.

(1) Homère, bien certain que de son tems, il n'existait ni fossé ni rempart dans la plaine de Troye, explique comment cet ouvrage des Grecs fut détruit, et l'attribue aux dieux Jupiter, Neptune et Apollon. Jupiter, dit-il, fit

(1) *Bryant*, p. 35, sur le fossé et le retranchement.

pleuvoir sans cesse, tandis que Neptune et Apollon détournèrent le cours de toutes les rivières du mont Ida, et dirigèrent vers ces remparts leurs eaux, gonflées peut-être par celles de l'Hellespont et par les pluies abondantes que fit tomber Jupiter. Elles causèrent l'inondation qui détruisit tout le camp. M. Bryant pense que si jamais des remparts et des fossés pareils avaient existé, le tems n'aurait pu les effacer. Il en conclut que ce n'est qu'un artifice du poëte pour accorder son histoire avec l'état où était la plaine, lorsqu'il la dépeignit. On voit en Angleterre des fortifications et des remparts construits de manière à braver pendant plusieurs siècles les efforts du tems. J'avoue qu'il y a de ces ouvrages qui étonnent par leur antiquité, et qui subsisteront encore pendant nombre de siècles. Mais la question est de savoir s'ils ne peuvent jamais être détruits; car si je cite un

seul exemple d'un camp dont les anciens auteurs fassent mention, et qui, depuis ce tems, ait complètement disparu, M. Bryant nous démontrera, s'il le peut, la raison pour laquelle celui des Grecs n'aurait pas subi le même sort.

Quoi qu'il en soit, examinons la nature du camp des Grecs. Il était défendu par un mur et un fossé, entre lesquels il devait nécessairement y avoir un assez grand espace, puisque les Troyens, après avoir franchi le fossé, livrèrent un combat opiniâtre entre ce mur et les vaisseaux des Grecs (1). Nous allons aussi trouver des indices suffisans pour en déterminer à-peu-près les proportions. Lorsque les Troyens arrivèrent au bord du fossé, ils s'arrêtèrent, dit le poëte; « car il « n'était pas facile de le franchir, et « il était fort difficile de le traverser,

(1) *Homère.* Iliade, l. XII, v. 53 et suiv.

« parce que les bords en étaient très-
« escarpés et la partie supérieure en
« était défendue par des palissades. »(1)
Mais nous trouvons qu'Hector néanmoins le franchit ; et dans la suite, Patrocle en fit autant. Il est donc clair que le fossé, le rempart et les palissades étaient situés de manière qu'un vigoureux sauteur pouvait les franchir. Ils étaient donc bien moins considérables que les ouvrages saxons, dont les débris ont duré si long-tems en Angleterre. Le même livre va nous servir encore à trouver l'élévation du mur. Il y est dit que Sarpedon s'en approcha, « et saisissant un créneau
« de ses bras vigoureux, il le fit tom-
« ber, et cette chute occasionna une
« brèche dans la muraille. » La hauteur de cette muraille n'était donc que de peu de chose au-dessus de celle d'un homme ; et sa solidité n'était certaine-

(1) Il. XVI. v. 368. 380.

ment pas capable d'opposer une longue résistance à la main destructive du tems. Et dans le fait, nous ne pouvons regarder ces ouvrages comme bien considérables, puisque les Grecs les construisirent dans un seul jour, pendant l'absence d'Achille. J'ajouterai que durant l'hiver, l'embouchure du Scamandre est si marécageuse, que cela seul eût suffi pour détruire des ouvrages bien plus considérables. La manière dont cette destruction s'opéra mérite quelques réflexions. Les divinités d'Homère détournèrent contre ces remparts les eaux de plusieurs rivières qui coulent dans des directions différentes. Toutes ces rivières se jettent cependant dans la Propontide ou dans l'Hellespont, au-dessus du promontoire de Rhétée; et peut-être Homère a-t-il voulu dire qu'elles se réunirent au Scamandre pour former une inondation à son embouchure. Dans tous les cas, cette question ne peut

tendre qu'à définir la puissance des dieux d'Homère, et c'est une tâche pour laquelle je reconnais mon incapacité. Mais en supposant que l'histoire de ces remparts ne fût insérée ici que pour varier la monotonie des descriptions épiques des batailles de l'Iliade, et que ce fait fût aussi faux que M. Bryant veut le prouver (ce que je ne vois aucune raison de lui accorder si libéralement, autant que j'en puis juger), le fait historique de l'armement de la Grèce contre Troye, celui de la prise de cette ville, en un mot, le fond du sujet de ce poëme, n'en seraient pas moins avérés.

M. Bryant examine ensuite la situation de Troye et la description qu'Homère nous en donne. Comme j'en discuterai plus particulièrement la topographie dans la seconde partie de cet ouvrage, le lecteur y trouvera la réponse à ses objections sur ce sujet, ainsi qu'aux autres articles où il traite

de l'état actuel et antérieur de tout le pays. J'examinerai ce qu'il a dit dans un autre livre où il attaque l'ouvrage de M. Lechevalier, et dans lequel toutes ces idées sont plus amplement détaillées. Quant à présent, je me bornerai à repousser les accusations que l'on intente à l'Iliade, accusations que l'on puise même dans la nature du trait d'histoire qui en fait le sujet. Jusques-là, je suspendrai toutes mes répliques topographiques, et ne les soumettrai au lecteur que lorsque je l'aurai préparé à en sentir la justesse.

M. Bryant, après avoir cru nous prouver complètement que toute l'histoire de la guerre de Troye est absolument une fiction, au moins comme elle nous a été transmise par Homère et par les autres auteurs grecs, se dispose à remplir les promesses qu'il fait dans sa préface (1); c'est-à-dire, qu'il

(1) *Bryant*, p. 6, préface de la dissertation sur la guerre de Troye.

bâtit un système à lui : mais comme je n'ai point vu que ses efforts pour renverser celui d'Homère, aient été couronnés du succès, il ne doit pas espérer que je reconnaisse la solidité de son moderne édifice, tandis que l'autre est encore intact et inébranlable. Néanmoins, comme les fondemens du sien paraissent déjà fort ébranlés, leurs ruines pourront servir à réparer les dommages que le tems a faits à son vénérable original.

Avant d'annoncer ouvertement la grande hypothèse (1) qui fait le sujet de son livre (savoir, que l'histoire de Troye était originaire d'Egypte) M. Bryant applanit les difficultés, et prépare le lecteur à recevoir cette opinion, par une conjecture sur la vie et les écrits d'Homère. En conséquence, il suppose que ce poëte était

(1) Conjectures sur les deux poëmes l'Iliade et l'Odyssée, et sur leur auteur. *Bryant*, p. 53.

d'une famille grecque qui avait longtems résidé en Egypte, et qui était, en quelque façon, alliée aux Egyptiens. Par une seconde émigration, cette famille revint en Grèce et s'y établit, apportant avec elle plusieurs traditions et plusieurs rites du pays d'où elle venait. Suivant lui, ces traditions furent la base de l'Iliade, ouvrage dans lequel le poëte a seulement substitué des noms dérivés grecs à des noms égyptiens. Il était, au surplus, *grand voyageur, curieux, sensible, morne et superstitieux* (1). Plusieurs des histoires qu'il rapporte ont une ressemblance immédiate avec les coutumes d'Egypte. M. Bryant finit son chapitre par en donner plusieurs exemples.

Quelques passages prouvent certainement qu'Homère connaissait bien

(1) *Bryant*, p. 54.

l'Egypte ; mais on peut supposer que ces passages étaient fondés sur des coutumes et des traditions qui en étaient venues avant le tems où il vivait, et qui s'étaient déjà naturalisées en Grèce. Ses longs voyages pouvaient l'avoir conduit en Egypte ; il est possible qu'il y ait puisé la connaissance des mystères sacrés de ce peuple superstitieux, et qu'il en ait orné son ouvrage. Cependant, la vérité est que si l'on excepte son génie, dont ses deux poëmes immortels portent l'empreinte, tout ce que nous savons de lui se borne à des conjectures (1) au-delà desquelles tout ce que M. Bryant dit dans ce chapitre, au

(1) Ceux qui voudront se convaincre de combien de manières diverses et contradictoires on nous a parlé de la biographie d'Homère, les retrouveront toutes réunies dans l'ingénieux essai sur la vie et les écrits de ce poëte, attachée à la traduction de l'Iliade, par Pope.

sujet de la vie de ce grand homme, ne peut être d'aucun poids ; et malgré son érudition bien connue, son autorité sur ce sujet n'est pas plus décisive que celle de l'homme le plus ignorant. Mais quand nous accorderions que la famille d'Homère fût d'extraction égyptienne, qu'en conclure ? N'est-il pas évident que les Grecs, originaires aussi en grande partie d'Egypte, s'attachaient à imiter strictement un peuple devenu leur modèle, dont ils avaient emprunté un grand nombre des articles de leur propre religion, et dont ils avaient retenu bien des coutumes, que l'oubli fit disparaître dans la suite. Parmi ces coutumes, il est probable que l'on doit compter l'aversion pour le poisson, la déïfication des neuf Muses, et peut-être le nom de pasteurs du peuple (1). Il n'est pas moins vraisem-

(1) « Le seigneur est mon pasteur. Prête l'oreille, pasteur d'Israël ! » Voilà les termes de

blable, que plusieurs de ces coutumes eussent passé en Grèce, lors de l'établissement des premières colonies égyptiennes; et peut-être Homère en a-t-il parlé sans faire attention à leur origine. Au surplus, dans quelques points de vue que nous envisagions ces histoires, nous n'y apercevrons que des ornemens dont le poëte a voulu parer son Iliade (1); et il nous paraîtrait plus aisé de supposer qu'elles sont venues

---

l'écriture sainte. La figure et le sens qu'ils renferment sont assez palpables pour s'être présentés naturellement à David et à Homère, sans recourir aux rois pasteurs d'Egypte... *Voyez* aussi Ezechiel, XXXIV. 23, et plusieurs autres passages de même nature.

(1) Je ne vois point du tout la nécessité de cette supposition, mais je la fais, pour offrir dans le plus grand avantage l'argument dont on se sert, et pour faire voir qu'il ne s'ensuit aucune conséquence, même en accordant le reste du syllogisme.

d'Egypte pour embellir un poëme grec, que de croire qu'elles fassent le seul fonds d'un ouvrage aussi compliqué.

(1) Plusieurs auteurs cités par Tatien et par Clément d'Alexandrie, croient qu'Homère était Egyptien. Ptolémée Ephestion, auteur cité par Photius, nous dit qu'une femme de Memphis, nommée *Phantasia*, composa avant Homère une Odyssée et un récit de la guerre de Troye. Il ajoute que ces livres furent déposés à Memphis, et qu'un scribe, nommé *Phanites*, en accorda une copie à Homère, d'après laquelle il composa ses poëmes. Les anciennes notions que nous avons sur cet auteur sont si incertaines et si contradictoires, qu'on ne peut faire aucune réponse satisfaisante à ceux qui veulent admettre les opinions obscures citées par Tatien et Clément d'Alexan-

(1) Toujours *Bryant*, p. 57, pour des détails sur les relations d'Homère avec l'Egypte.

drie. Je prie le lecteur qui désirerait des détails plus étendus sur ces contes invraisemblables, de me permettre de le renvoyer à la lecture d'un essai fort ingénieux, cité par M. Bryant, et qui sert de préface à la traduction d'Homère, par Pope. L'histoire de Ptolémée, ainsi que plusieurs autres de même nature, y sont traitées avec mépris, et l'auteur fait à cet égard une réflexion qui peut s'adapter ici. « C'est, « dit-il, une idée aussi étrange que « contradictoire, dans un homme qui « va déterrer les noms d'ouvrages obs- « curs, de vouloir nous persuader que « c'est dans leur source qu'on a puisé « le plus beau poëme de l'antiquité. « Un mendiant peut s'accommoder « des guenilles que le monde rejette, « mais il n'est pas possible de croire « qu'un monarque voulût s'en revê- « tir. » Voilà cependant les couleurs dont M. Bryant veut parer Homère. Mais puisque Ptolémée a si bien connu,

dit-on, toutes les circonstances de ce plagiat, nous devons, sans réserve, nous en rapporter à son autorité, ou la rejeter entièrement comme une erreur. Suivant lui, les écrits de la prêtresse de Memphis se composaient d'une odyssée et d'un récit de la guerre d'Ilion. Quel étonnant pouvoir étymologique peut avoir transporté dans la langue égyptienne des noms grecs, tels que Ilion et Odysseys ! Nous sommes forcés de conclure que si l'égyptienne Phantasia a écrit, ce ne peut être que sur une histoire grecque. L'impartialité de cette conclusion suffit seule pour ôter toute confiance au récit de Ptolémée.

Il n'y a point de dictionnaire qui ne nous apprenne que Phantasia φαντασια est un mot grec dérivé de φαίνω. Mais M. Bryant, sondant toute la profondeur de la science étymologique, trouve que le mot *hant* ou *hont* signifie un prêtre : en y ajoutant la particule

il en fait φαντ. Il suppose que de ce nom générique de prêtresse, les Grecs ont fait le nom individuel de Phantasia, ou probablement Phant-Isis : et c'est sur la foi d'une pareille étymologie qu'il établit son système. Si le lecteur est assez enthousiaste des étymologies pour apercevoir un rapport immédiat entre Phantasia et Phant-Isis, tout raisonnement ultérieur devient inutile ; je ne puis que lui rappeler qu'il n'y a point sur la terre de langue qui n'en fournisse de pareilles, également propres à appuyer toutes les absurdités que l'esprit humain peut inventer (1).

On a fait ensuite mention d'une Daphné de Thèbes, auteur dont parle Diodore de Sicile ; et l'on nous dit qu'elle fournit à Homère une grande partie de son histoire. « Par Thèbes,

(1) *Voy.* Swift sur l'antiquité de la langue anglaise. « *Si parva liçeat comparare magnis* ».

« dit-on, on n'entendait pas la Thèbes « en Béotie, mais celle d'Egypte, la « Thèbes aux cent portes Θῆβαι Αἰγυπτιαι « ἑκατόμπυλοι (1). » Le passage même de Diodore de Sicile, sur lequel on s'appuie, dément entièrement cette assertion. Le voici : « Les Epigones (2), après « avoir pillé la ville de Thèbes, consacrèrent la fille de Tirésias (Daphné) « au culte des autels, et la firent prêtresse à Delphes. Le génie de cette « fille était extraordinaire, et elle travaillait avec un merveilleux succès « à mettre en vers les oracles que l'on « devait prononcer. Elle fournit à « Homère bien des vers dont il orna

(1) Je ne vois point la raison pour laquelle on donne ici ce court passage grec, à moins qu'on ne veuille insinuer qu'il faisait partie du texte de Diodore; au moins telle est l'impression qu'il doit produire sur un lecteur peu sur ses gardes.

(2) *Diodore de Sicile*, l. IV, p. 269.

« ses ouvrages. » Il est probable qu'Homère fit usage, dans son poëme, de quelques beaux passages, et d'expressions poétiques qu'il y avait recueillies; mais il n'est pas aussi facile de croire que les oracles versifiés de la Pythonisse fussent des originaux dont l'Iliade et l'Odyssée ne seraient que les copies : ils ne seraient pas même ceux de la bataille des grenouilles et des rats. Mais, dans tous les cas, quel rapport y a-t-il entre Daphné et l'Egypte ? On trouve bien, il est vrai, une Thèbes en ce pays ; mais par quel étonnant effort étymologique parviendrait-on à transporter Tirésias, les Epigones et Delphes, et à les établir tout-d'un-coup sur les bords du Nil ? Nous pouvons donc, avec quelque raison, douter de l'apparente indifférence et de la bonne foi dont M. Bryant se pare à ce sujet, parce qu'il ne pouvait ignorer ni le texte, ni le sens du passage dont il a voulu s'appuyer. Au

lieu de proclamer sa neutralité, il devait au contraire s'avouer pour le champion ingénieux et résolu d'une hypothèse favorite, et se reconnaître hardiment dans les paroles du poëte.

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

L'autorité qu'on réclame ensuite est une épitaphe de l'antologie grecque. Elle nous assure qu'Homère était natif de Thèbes, en Egypte; mais les traditions que nous avons sur sa naissance sont contredites par tant d'histoires différentes, qu'elles ne peuvent prouver autre chose, sinon l'ignorance complète des anciens à son égard. « Strabon, dit M. Bryant, et Démétrius « de Scepsis *cherchèrent tous les deux* « les vestiges de la ville de Troye en « Phrygie, et ne purent les trouver. » Il est vrai que Strabon (1) raconte ce

(1) Si le lecteur désire connaître les raisons qui me font supposer que Strabon n'alla jamais

qu'il a entendu dire à Démétrius de Scepsis; mais il y a de bonnes raisons pour croire que ce géographe n'alla jamais dans la Troade.

Quoi qu'il en soit, et malgré le mauvais succès de ses prétendues recherches, Strabon était si persuadé de la véracité d'Homère, qu'il cite par-tout son autorité, au point qu'une grande partie de son livre n'est guère qu'un commentaire de ce poëte. « Cependant, dit M. Bryant, il trouva « une Troye en Egypte (1), à quelques

---

dans la Troade il les trouvera détaillées dans la seconde partie de cet ouvrage.

(1) Le nom de Troye trouvé en Egypte, n'est pas plus une preuve de sa non-existence en Phrygie, que les noms de Thèbes et de Babylone d'Egypte ne prouvent la non-existence des capitales de la Béotie et de l'Assyrie. Mais d'ailleurs Ilium, Ida, Dardania, Gargara, n'ont malheureusement pour M. Bryant, aucune ville analogue sur les bords du Nil.

« milles au dessous de Memphis ; et il « nous donne une description très- « exacte de sa situation. » Nous examinerons bientôt la justesse de la conclusion que M. Bryant s'efforce de tirer de cette circonstance. Je désirerais en même tems fixer l'attention du lecteur sur la manière dont il a embelli cette intéressante découverte. Il cite le passage de Strabon (1); et dans la traduction qu'il nous en donne, il débute par appeler Troye une ville, tandis que l'original en fait un village κωμη (2). Dans la page suivante, c'est une cité en Arabie; il le prouve par un passage d'Etienne. On observera qu'il ne donne point de traduction de cette dernière citation ; mais dans le fait, elle ne peut avoir une signification semblable. Etienne dit : « Il y a aussi une Troye

(1) *Strabon*, l. XVII, p. 1162. Cependant Strabon n'a trouvé ni Ilium, ni Ida en Egypte.

(2) *Bryant*, p. 60.

« en Egypte (1) ; » et certainement une pareille phrase ne prouve ni la grandeur, ni la situation de cette ville. Dans la page suivante, il glisse légèrement sur un passage de Diodore à ce sujet, et amplifie la puissance de cette ville imaginaire, dont il fait la clef de l'Egypte vers l'orient. Il finit par assurer qu'elle n'est autre chose que la forteresse de Babylone ; quoique Strabon *commette*, dit-il, *l'erreur* d'en parler comme de deux villes différentes, contradiction apparente de Strabon, qu'il ne combat par aucune autorité contraire, ou par aucun raisonnement vraisemblable (2).

Il faut observer qu'ici M. Bryant a pour but de prouver que la Troye égyptienne était trop considérable pour avoir été fondée, comme le dit

---

(1) Εστι καὶ της Αιγυπτε Τροια. *Bryant*, pag. 61 et 62.

(2) *Bryant*, p. 62 et 63.

Strabon, par des captifs troyens transportés là par Ménélas. « Car, dit-il, « qui pourra croire que des captifs « troyens aient bâti une ville en « Arabie, ou qu'ils y aient fondé une « colonie? » Mais si cette Troye n'était qu'un village, et si nous fournissons d'autres exemples de villes fondées par des captifs, l'objection ne sera-t-elle pas résolue ? Retournons donc encore une fois à Diodore (1), et nous trouverons les détails suivans sur la Babylone d'Egypte, dans la phrase qui précède celle que M. Bryant a citée. « Quelques-uns des captifs égyp- « tiens pris dans Babylone, ne pou- « vant (2) supporter l'oppression et la

(1) *Diodore de Sicile*, l. 1, p. 52.

(2) On trouvera une Babylone en Egypte ; la Babylone d'Asie est aujourd'hui tout aussi effacée de la surface de la terre, que la Troye de Phrygie. Faut-il en conclure qu'elle était aussi imaginaire. M. Bryant est forcé de le penser s'il veut être conséquent.

« fatigue des travaux publics auxquels « ils étaient condamnés, se révoltè- « rent contre le gouvernement. Ils « s'emparèrent d'un château fortifié « près de la rivière; ils y firent la « guerre aux Egyptiens, et ravagèrent « le pays adjacent. Mais enfin, ils « obtinrent une amnistie, et formè- « rent une colonie à laquelle ils don- « nèrent le nom de Babylone, en « mémoire de leur pays natal. » C'est, dit-on, à une cause semblable que cette ville de Troye, bâtie sur les bords du Nil, dut et son origine et son nom. « Car Ménélas, revenant « d'Ilium avec beaucoup d'esclaves, « fut contraint d'aborder en Egypte. « Les Troyens s'y révoltèrent contre « lui, saisirent un certain poste, et « combattirent dans ce lieu, jusqu'à « ce qu'ayant assuré leur liberté, ils « y fondèrent une ville à laquelle ils « donnèrent le nom de leur pays. » On voit donc, par ce passage curieux,

que Diodore confirme en tout le témoignage de Strabon ; que Babylone n'était, sous aucun rapport, la même ville que Troye, et qu'elle est elle-même la preuve d'une ville considérable fondée dans les mêmes circonstances. Mais y en a-t-il jamais eu d'autres bâties par des fugitifs? Carthage, la grande Grèce, l'Ionie, l'Eolie et la Dorie sont-elles aussi également fabuleuses? Certainement, ceux qui ne sont pas assez attachés à un systême au point de se refuser à des faits positifs, doivent convenir que l'histoire de Strabon est au moins plus vraisemblable que celle de M. Bryant, puisque d'autres écrivains respectables l'ont appuyée de leur témoignage. Tout se borne donc à dire, qu'au tems de Strabon, il y avait en Egypte un village nommé Troye, que Diodore suppose avoir été plus considérable dans des tems antérieurs, et que ces deux géographes s'accordent à nous apprendre qu'il fut bâti par des

captifs troyens, conduits par Ménélas dans cette partie de l'Egypte. L'existence de ce village fournit à M. Bryant une autre conjecture très-singulière à l'appui de son hypothèse.

(1) M. Bryant s'imagine (2) que cette ville fut l'origine des guerres sanglantes, et l'objet de nombreuses contestations. J'ai déjà répondu, en partie, à celles de ces conjectures qui portent sur l'antiquité et la force de cette citadelle égyptienne; mais Memnon, prince Ethiopien, arrive au secours de Troye assiégée, circonstance assez extraordinaire, en choisissant la Phrygie pour le théâtre de la guerre, et très-probable si on le place en Egypte. M. Bryant observe que la partie supérieure de

(1) *Bryant*, p. 62, sur la guerre de Troye en Egypte, et sur Memnon l'Ethiopien.

(2) *Bryant*, p. 62. M. Bryant *imagine*, c'est son expression. Quelle faible base que l'imagination, pour un édifice si gigantesque, et si hardi!

l'Egypte se nommait plus particulièrement Ethiopie : il y a cependant plusieurs autres peuples appelés Ethiopiens. Diodore lui-même en distingue quatre. Il donne sur leur existence des détails très-circonstanciés. Homère les décrit comme des peuples qui habitaient à l'orient et à l'occident, les deux extrémités opposées du monde ; et Diodore va nous mettre à même de déterminer duquel de ces deux pays vint Memnon, ce qu'on suppose qu'il était, et quelles étaient ses liaisons avec les Troyens. « Tithon, frère de « Priam, s'avança vers l'orient à la « tête d'une armée ; il traversa l'Asie « jusqu'à l'Ethiopie. Voilà d'où vient « l'histoire de Memnon, son fils et « celui de l'Aurore. Ce Memnon fut tué « dans la suite par Achille, pendant le « siége de Troye, où il servait comme « auxiliaire (1). » On remarquera que

(1) *Diodore*, l. IV, p. 319.

ce Memnon, fils de l'Aurore, vint des provinces de l'orient, circonstance qui s'adapte mieux à l'idée de l'Aurore, que la conjecture qui le fait venir des sables du midi de l'Egypte. Ses relations avec la ville phrygienne, sont suffisamment expliquées, puisqu'il était fils de Tithon, et peut-être d'une mère éthiopienne. Mais il serait plus difficile à M. Bryant de faire quadrer cette histoire avec la supposition que la guerre de Troye se soit faite en Égypte, parce que ce pays est au moins tout aussi éloigné que la Phrygie de la résidence orientale de Memnon et de Tithon ; et il est plus aisé de penser que le premier vint du Levant au secours de Troye et de Priam, dont il était le neveu, que de le reporter, lui, ainsi que tous les autres héros de la Grèce et de l'Asie, dans le pays éloigné où M. Bryant suppose que cette histoire a pris naissance. Si nous ne pouvons supposer que Memnon voyagea d'E-

thyopie en Phrygie, pourquoi croirions-nous que tous les autres peuples auxiliaires de Troye ont passé d'Asie en Egypte ? Mais si M. Bryant nie le fait, s'il ne veut voir la source de toute cette histoire que dans l'imagination d'Homère, il avouera que celle de Memnon est également fabuleuse ; et dans ce cas, le reste de l'histoire peut être admis, même d'après ses idées. Mais le passage relatif à Tithon, et que j'ai extrait de Diodore, prouve que ce fait historique n'est pas constaté par l'autorité seule d'Homère, et le justifie de toute accusation d'inconséquence, pour nous avoir transmis une tradition qui probablement était accréditée dans ces premiers âges.

Dans le chapitre suivant (1), M. Bryant débute par récapituler quel-

(1) Ancienne tradition sur la guerre de Troye. *Bryant*, p. 64.

ques-uns des raisonnemens que nous avons déjà examinés ; il répète surtout qu'avant l'Iliade et l'Odyssée, il existait des traditions et des écrits sur la guerre de Troye. Il observe que les historiens diffèrent extrêmement entr'eux sur l'époque de la naissance d'Homère ; et il conclut de là, que ce poëte n'est pas d'une antiquité aussi reculée que celle qu'on lui attribue. Les écrivains qui ont déterminé l'époque supposée de Troye, le font ensuite paraître à différens intervalles, suivant leur caprice ou leurs connaissances imparfaites : ainsi les uns fixent à quatre-vingts ans, les autres à cinq cents, le tems qui s'est écoulé entre lui et la prise de cette ville. Ils varient donc tous beaucoup sur le tems où parut Homère ; et ils ne sont pas plus d'accord sur le lieu de sa naissance. J'observerai cependant que cette incertitude extrême sur le siècle d'Homère, s'op-

pose à ce que l'on puisse prouver que d'autres écrivains aient vraiment traité le même sujet avant lui ; puisqu'on ignore exactement quand il existait. Il est heureux que ses poëmes nous soient parvenus, et qu'ils deviennent pour nous des témoignages de la réalité de son existence passée ; car autrement l'incohérence des histoires qu'on a débitées sur lui, aurait probablement porté M. Bryant à vouloir nous persuader, par une similitude de raisonnemens, que le poëte et sa ville de Troye étaient également une fiction de l'antiquité.

Cependant M. Bryant persiste dans son opinion, et prétend que, quelle que soit l'époque où Homère ait vécu, d'autres personnes ont écrit avant lui sur le même sujet. Il cite encore Daphné de Thèbes nommée la *Sibylle*, et Phantasia de Memphis ; mais Daphné était de Thèbes en Béotie, et n'a point du tout écrit sur cette matière.

Diodore, le seul auteur qui nous la fasse connaître, et dont M. Bryant réclame le témoignage, nous informe qu'elle mettait en vers les oracles de Delphes, et qu'elle y déployait un génie étonnant. Il ajoute qu'Homère y puisa beaucoup de vers (1) qu'il inséra depuis dans ses ouvrages. Un poëte peut prendre des mots, même des vers, sans cependant écrire sur le même sujet que l'auteur dont il se rend le plagiaire ; et nous ne pouvons admettre la supposition que les oracles versifiés de la Pythonisse d'Apollon, aient été les fondemens sur lesquels Homère a élevé son édifice épique : ainsi cette Daphné n'était ni Egyptienne, ni poëte épique. Phantasia de Memphis paraît, autant qu'on en

(1) Ce qu'on nous dit ici sur Daphné et Phantasia n'est qu'une répétition de ce qu'on a déjà dit. A la même question, je n'ai que la même réponse à opposer.

peut juger par son nom, avoir peu de prétention à une extraction égyptienne. Elle écrivit une Iliade et une Odyssée, et certainement ni Ulysse, ni Ilium ne peuvent appartenir à l'Egypte. Les autres auteurs qui ont écrit avant Homère sur la guerre de Troye, sont : Sisiphus de Cos, Syagrius, et une femme nommée Hélène. Le premier est un auteur dont Tzetzès et Johan Malala font mention ; le second nous est nommé par Elien (1) ; et nous connaissons la femme par les écrits de

(1) En parlant de ce Syagrius, Elien dit : Ος λεγεται τον τρωικον πολεμον πρωτος ασαι ; et M. Bryant écrit : Ος πρωτος τον τρωικον ηρε πολεμον : ce qui rend Elien responsable d'une assertion que l'auteur lui-même n'avance que comme une tradition générale. Le lecteur peut avoir déja observé quelques échantillons de cette manière de citer, assez ordinaire à M. Bryant, qui, je suis fâché de le remarquer, n'est pas du tout loyale.

Ptolémée Ephestion, cité par Photius. Mais l'existence même de ces écrivains est très-douteuse : nous ne savons ni le tems où ils vivaient, ni le lieu de la Grèce où ils écrivaient ; comment pouvons-nous donc déterminer leur priorité sur Homère ? Elien (1), Ptolémée et Photius, doivent-ils par leur témoignage seul, et sans autre autorité, décider une question qui nous reporte jusqu'à une haute antiquité ? Mais quand nous passerions condamnation sur cet article, à quoi cela pourrait-il servir à M. Bryant ? Un de ces auteurs a-t-il parlé de la guerre de Troye en Egypte ? ou quelques-uns de ces critiques, de ces gram-

(1) Si nous reconnaissons l'existence de ces auteurs, Homère va s'appuyer sur de grandes autorités ; car ils étaient plus anciens que lui, et l'intervalle entre les événemens de Troye et l'Iliade, est par eux rempli de mémoires authentiques.

mairiens qui nous ont transmis leurs noms et leurs productions, nous ont-ils dit, dans leurs écrits obscurs, qu'en effet ces auteurs en eussent parlé? Non, s'ils ont écrit, leurs ouvrages confirment ceux d'Homère et s'accordent avec eux, ou du moins nous devons le croire, jusqu'à ce que M. Bryant prenne la peine de puiser dans son magasin de littérature secrète, un passage au moins de quelque ancien auteur, qui nous indique que l'Egypte fut le théâtre de la guerre de Troye.

Jusque-là nous devons supposer que les auteurs grecs, antérieurs à Homère, écrivirent un trait d'histoire grecque; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette Phantasia de Memphis célébra la guerre d'Ilium et les travaux d'Ulysse, absurdité qui devient dix fois plus forte en transférant la scène en Egypte; de même que Syagrius, Lisyphus, Hélène et Homère seraient également absurdes en célébrant une

action totalement étrangère à leur pays. Ainsi en admettant l'antiquité et l'existence réelle de tous ces auteurs, l'histoire de la guerre de Phrygie en acquiert plus d'autorité. Ces écrivains nous fournissent des témoignages encore plus forts que celui d'Homère, puisqu'ils sont plus anciens et qu'ils coïncident avec lui; je laisse au lecteur à en tirer la conclusion.

M. Bryant dit ensuite : « Il est ma- « nifeste qu'Homère (1) a emprunté « l'historique de ses poëmes; mais à « quel auteur en est-il redevable ? cela « n'est pas aussi évident ». Si je soutiens la vérité historique du sujet de l'Iliade, je suis loin de vouloir prouver qu'Homère en fut l'inventeur. Bien des auteurs dont nous devons les écrits à différentes circonstances, en rapportant ces détails, se trouvent

(1) Sur les diverses traditions qu'on nous a transmises. *Bryant*, p. 66.

contredire ceux qu'Homère nous a laissés. A la liste de ces écrivains que nous donne M. Bryant, on pourrait en ajouter une bien plus considérable encore ; et si l'on trouve dans Hérodote (1) des passages sur la Troye d'Egypte, on en trouve pareillement sur celle de Phrygie. Parmi tous ces témoignages contradictoires tirés du même auteur, j'oserais prier M. Bryant de nous citer, même dans tous ceux qui sont relatifs à son système favori, un seul passage qui puisse prouver qu'Ilium n'était pas en Phrygie, ou que Troye d'Egypte soit l'Ilium d'Homère (2). Ne suffit-il pas du sens com-

---

(1) *Hérodote*, l. 1, p. 3.

(2) Il paraîtrait que je tire la même conclusion de deux propositions contraires, parce que je prétends que le résultat de l'incohérence des anciennes traditions est le même que celui de l'accord parfait du poëme d'Homère. Pour éviter une pareille objection, je prierai le lecteur d'ob-

mun pour nous en faire conclure, que les articles sur lesquels ces contradictions diverses s'accordent, sont des faits incontestables ; et que ceux sur lesquels elles diffèrent sont les preuves les plus fortes que leurs auteurs, au lieu de se copier les uns les autres, ont consulté le témoignage (indirect peut-être, mais décisif) de l'opinion générale de leur tems? Cette manière

---

server que lorsqu'un auteur se contredit lui-même, il détruit son propre témoignage; mais, l'effet contraire arrive, lorsque deux personnes rapportent la même histoire en variant sur les détails, parce que cela prouve qu'elles l'ont prise dans des sources différentes, quoique le fond soit le même, et s'appuient réciproquement davantage que si elles paraissaient s'être copiées l'une sur l'autre. Cette manière de raisonner est diamétralement opposée à celle de M. Bryant, qui refuse de croire aux anciennes traditions, parce qu'elles ne s'accordent pas, et qui ne voit qu'une preuve de fausseté dans l'accord constant d'Homère avec lui-même.

de raisonner n'est point étrangère à M. Bryant ; il s'en est servi pour prouver l'authenticité du déluge, suivant Moïse. Après l'avoir très-ingénieusement suivi dans diverses histoires de différentes nations sur les traditions desquelles il appuie ses preuves, comment peut-il résister à la conclusion que nous venons de tirer? Les relations de la guerre de Troye ne sont certainement pas plus opposées entre elles que celles du déluge ; leur variété prouve combien l'opinion générale était en leur faveur, et cette généralité de témoignages en prouve la vérité.

Voyons donc quels sont les auteurs dont les traditions lui inspirent une aussi grande confiance. Dans Eusèbe (*apud Scaligerum*), dans Ptolémée Ephestion (*apud Photium*), les commentaires d'Appollonius, Philostrate, Tzetzès, Antoninus Liberalis, Hyginus ; et dans les poëtes Lucrèce,

Properce, Euripide, enfin dans Ovide, on trouve diverses anecdotes sur Achille et sur Iphigénie, racontées de plusieurs manières différentes. L'obscurité et la licence poétique sont les caractères de cette liste d'auteurs, dont quelques-uns sont bien modernes relativement aux autres. L'opinion la plus généralement reçue, ou du moins celle qui est devenue la plus commune puisque Virgile et Ovide (1) l'ont adoptée dans leurs écrits, affirme qu'Astianax fut tué à Troye, et qu'Ascagne s'enfuit en Italie avec son père : mais d'autres écrivains assurent que ces faits sont entièrement faux. Il paraît que

(1) Je sais que la mort d'Astianax est antérieurement rapportée par Euripide : néanmoins Homère ne dit pas quel fut son sort ; il ne nomme que la postérité d'Enée qui succéda au gouvernement. Il n'est donc contredit par aucun écrivain moderne, et il confirme la tradition des Scepsieus. *Eurip.* Troade.

Strabon (1) a recueilli l'opinion des habitans de Scepsis, qui prétendaient descendre de ces mêmes personnages. Leur postérité, disaient-ils, y avait régné long-tems. Cette opinion est appuyée du témoignage d'Homère. Ce poëte dit que la famille d'Enée régnerait par succession sur les Troyens. Pourquoi donc, dit M. Bryant, cette histoire ne serait-elle pas aussi vraie que l'autre? Pourquoi? Voilà la question. Mais puisqu'elle porte autant de marques d'authenticité, puisque les Scepsiens avaient une pareille tradition, puisqu'ils vivaient dans le pays, et si près du lieu même où l'action se passa; puisque la prophétie d'Homère ne peut être regardée que comme le récit de ce qui s'est passé après la chute de Troye, leur coïncidence mérite la plus grande attention. Elle

(1) *Strabon*, l. XIII, p. 607. *Homère*, Il. 20, v. 306.

confirme ce que dit Homère, et met M. Bryant dans la désagréable nécessité de transporter sur le bord du Nil, non seulement Troye (1), mais encore Cebrenia, Scepsis et l'Ida. Il existait aussi dans le voisinage de Scepsis, une ville qui portait le nom d'Énée; cette ville existe encore aujourd'hui sous le même nom: chaque circonstance de cette histoire, en réfutant les relations amplifiées et embellies des écrivains plus modernes, ajoute des preuves nouvelles à l'histoire simple d'Homère, dont le fond dépouillé de tous les ornemens produits par le génie du poëte, et même sans égard à l'appui de toutes ces circonstances, porte les signes les plus certains d'une vérité historique.

Mais, suivant M. Bryant: « Plusieurs « de ces variantes sur l'histoire exis-

(2) *Strabon*, l. XIII, p. 603.

« taient avant Homère, puisque, dans « son opinion, l'excellence de ce poëte « est telle, que dans le cas contraire, « elle eût dû les prévenir entièrement, « les empêcher de paraître ». Il est plus que probable qu'il y avait du tems d'Homère, des traditions contemporaines, ou plus anciennes, différentes de celles qu'il a suivies. Mais même en accordant ce fait, je ne vois pas quelle conclusion on en pourrait tirer en faveur de M. Bryant, puisque toutes ces variations dans l'histoire, n'ont pas réussi à transporter Ilium de Phrygie à Troye en Egypte, et qu'elles n'ont pas même différé essentiellement du canevas historique d'Homère. J'avouerai cependant que je suis disposé à croire que toutes ces histoires si singulières ont seulement pour origine l'imagination des poëtes qui parurent après Homère, et qui venaient d'exalter les chants divins de cet homme inimitable.

Mais M. Bryant voudrait attribuer l'altération éprouvée par ces opinions, aux pays successifs qu'il leur fait parcourir : il les tire d'Egypte et les suit dans leurs différentes courses parmi les peuples de cet âge. A l'entendre, les Grecs auraient substitué des noms pris dans leur langue aux termes égyptiens, ou du moins (ce qu'il accorde, ne pouvant faire mieux) il suppose à ces peuples la fantaisie singulière de les helléniser ; mais cela même expliquerait-il encore les différences dont il vient d'être question ? Et en accordant que ce fût (1) une difficulté, M. Bryant dirait-il encore que son

(1) Je prie le lecteur d'observer que je ne l'accorde que pour faire voir combien l'objection de M. Bryant est faible, même en raisonnant dans son sens ; puisque loin de penser qu'une pareille incohérence décrédite les diverses relations, je les regarde au contraire comme le plus grand signe de vérité, lorsque le fond reste le même. *Voy.* la note, p. 42 du texte.

système la résout. Si nous adoptions cette supposition, nous dirions : Des colonies d'Egypte ont apporté à différens tems, des traditions contradictoires relatives à une guerre de ce pays; ces traditions ont revêtu un nouveau costume en Grèce, elles y ont pris des noms grecs, et peu-à-peu elles se sont adaptées à un événement qui réellement a eu lieu en Phrygie, dans la plaine d'Ilium ; et Ilium a reçu le nouveau nom de Troye d'une ville qui portait ce nom en Egypte, à laquelle il faut encore rapporter toute l'histoire. Voilà l'hypothèse de M. Bryant : mais il est assez singulier qu'aucune de ces traditions, quelque contradictoires qu'elles soient, ne puissent s'adapter à un autre pays que la Phrygie. Et je le demande, comment se ferait-il que cette histoire fût tellement analogue à Ilium de Phrygie, qu'elle ne pût se rapporter parfaitement qu'à cette ville, si elle appartenait vraiment à une

autre. Ce sont là de ces argumens qui se présentent si naturellement au lecteur, que je me bornerai à les indiquer sans fatiguer sa patience par un commentaire sur ce sujet.

Les conclusions de M. Bryant (1) sont telles qu'on devait les attendre d'après ses argumens antérieurs. « L'his- « toire de Troye est étrangère à la « Grèce et vient d'Egypte ». Après m'être si fort élevé contre le principe, je ne puis guère admettre la conséquence. Il nous fait ici une nouvelle objection. « Jamais, dit-il, les natu- « rels d'un pays n'ont rempli leur his- « toire de tant d'incohérences; on « n'en trouve d'exemples dans aucuns « fastes ». Lisons tous les passages relatifs aux siècles héroïques de la Grèce; nous trouverons l'allégorie et la fiction perpétuellement mêlées

(1) Conclusions tirées des anciennes traditions.

avec la vérité : Homère seul tira de l'obscurité la page la plus illustre de leurs annales vénérables. Mais devons-nous supposer que tous les autres noms des fondateurs et des protecteurs des états de la Grèce, soient étrangers à ce pays, parce que leur histoire n'est pas aussi exacte qu'on pourrait le désirer. Ce ne fut qu'au tems d'Hérodote que l'histoire sortit des ténèbres et succéda à la fable ; mais au travers de l'obscurité qui l'enveloppait avant cette époque, on peut distinctement reconnaître les grands événemens sur lesquels différens écrivains sont d'accord ; et comme les sources où ils ont puisé leurs traditions sont évidemment différentes, leur incohérence traditionnelle prouve les faits généraux qu'ils nous ont transmis.

M. Bryant trouve improbable que les Phrygiens eussent des noms qui paraissent d'une origine grecque, d'autant plus qu'il les regarde comme une

race tout-à fait différente. Cependant il abandonne ce sujet pour le moment: mais comme il revient avec plus de détail dans les chapitres suivans, j'examinerai alors son objection dans toute son étendue. Quant à présent, il prétend qu'Homère paraît n'avoir pas bien connu la Phrygie, puisque les divinités qu'il y met en action ne sont point les dieux de l'Asie, mais ceux de la Grèce qu'il leur a substitués. Avant de souscrire implicitement à l'assertion de M. Bryant, examinons le langage bien différent qu'il a tenu dans ses premiers ouvrages, dans l'analyse de l'ancienne mythologie. Nous lisons que (1), « lors de la dis-« persion des Cuthites, les *Méropes* « vinrent dans la Grèce. Tous les Hel-

(2) Méropes, Μερόπες, est une épithète très-commune parmi les écrivains grecs, et loin de désigner une race particulière, on l'applique par-tout à la race humaine en général; mais

« ladiens, ainsi que les Ioniens, étaient « *Méropes*. Les Troyens étaient aussi « de cette race, et le poëte, en parlant « de la fondation de Troye, la cite « comme une ville de *Méropes*, πολις « μεροπων ανθρωπων, fondée par Darda- « nus. Les Dardaniens étaient Atlan- « tiques, et passaient pour descendre « d'Electre : les Troyens et les My- « siens étaient une race différente « des indigènes de Phrygie, puisqu'ils « parlaient le même langage que les « peuples d'Hellas et d'Ionie. Les « Phrygiens descendaient de Japhet « et de Javan ; ils possédaient tout le « pays, excepté quelques districts sur « le bord de la mer. Ils avaient une « langue différente de celle des « Troyens, parce qu'ils étaient d'une

---

cette explication de πολις μεροπων ανθρωπων a un usage étymologique, là où il est employé. *Bryant*, analyse de la mythologie ancienne, tom. 3, p. 435.

« race différente ; mais les Troyens et « les Grecs étaient de la même famille, « et on nous les représente comme « ayant le même idiôme ».

En cela nous sommes d'accord avec M. Bryant : *O si sic omnia !* Mais quels étaient les Troyens dont il parle ainsi ? Ce n'étaient certainement pas les habitans d'un village d'Egypte, mais un peuple phrygien, ayant le même langage et la même origine que les Grecs : pourquoi donc n'auraient-ils pas eu les mêmes noms et la même religion ? D'après le passage que nous venons de citer, Homère aurait donc donné la preuve de la plus grossière ignorance, s'il avait adopté la religion de Rhéa et les noms de la Phrygie si différens de ceux de Troye et de Mysie. Cependant il est probable que la langue et le culte des Phrygiens étaient en quelque façon semblables à ceux de la Grèce. Si nous consultons de nouveau Strabon, nous y trouverons les

détails suivans sur ces peuples : « Les « Phrygiens (1) aussi étant une colo- « nie de Thrace, en apportèrent leurs « mystères ». Il paraît que ces mystères étaient ceux de Samothrace, dont les principales divinités étaient Rhéa, Bérécynthe, Atys et les Dioscures (2). Le même auteur, un peu plus loin, nous en donne encore une

---

(1) *Strabon*, l. x, p. 471.

(2) *Strabon*, l. xiii, p. 590. Pour confirmer les détails que M. Bryant nous donne dans son analyse de la mythologie ancienne, je vais désigner quelques nations de l'Asie, auxquelles les anciens auteurs donnent une origine européenne. Mela nous dit que l'origine des Cariens est incertaine; mais *sunt qui Pelasgos existimant*, liv. i, ch. xvi. Les Ciconiens étaient Thraces et venaient des bords de l'Hèbre : les Pœoniens étaient Macédoniens. *Strabon*, p. 323 et 498. Les Paphlagoniens étaient une colonie envoyée d'Arcadie, conduite par un fils de Phinée, roi de ce pays. *Statii Theb.* 8-255. *Valer.*

preuve nouvelle ; car il nous dit qu'il y avait plusieurs noms thraces également communs à la ville de Troye. Les Scœens étaient des peuples de Thrace, ils avaient une rivière nommée Scéus, et une muraille Scée ; il y avoit aussi à Troye des portes Scées. Une autre peuplade de Thraces se nommait Xanthe : il y avait près de Troye une rivière Xanthe. Le fleuve Arisbe, qui se jette dans l'Hèbre, porte le nom d'une ville troyenne ; Rhésus,

---

Flacc. 4-444. Nous trouvons en Macédoine, dès les premiers siècles, les noms d'Alexandros et de Philippos, preuve certaine ou que le langage était grec dans ce pays, ou que ces noms furent *hellénisés* par les écrivains grecs. Leurs rois prétendaient descendre d'Hercule. Denis d'Halicarnasse déclare que Troye avait une origine grecque, page 27 et 49. Les Pélasges étaient Arcadiens, ou du moins quelques-uns d'eux l'étaient. *Strabon*, p. 230 et 620. Ils fondèrent des colonies à Lesbos, à Imbros. *Hérodote*, *in Terpsich*, c. 26.

rivière de la Troade, est le nom d'un roi de Thrace. M. Bryant ne semble-t-il pas reconnaître cette généalogie dans la suite, lorsqu'il convertit d'un coup de baguette, en monumens thraces, tous les tombeaux qui subsistent encore aujourd'hui dans la Troade. Il est de fort peu de conséquence que les Thraces soient venus d'Asie, ou les Phrygiens de Thrace : le fait est qu'ils avaient le même langage et la même religion. Et si l'on veut les connaître tels qu'ils existaient en Thrace, on peut consulter les poëtes de ce pays ; Orphée, Musée et Thamyris. Mais, dira-t-on, les fragmens qui nous restent de ces écrivains ne sont pas authentiques. Cela peut être, mais ils sont toujours d'une telle antiquité que, fussent-ils controuvés, ils n'en prouveraient pas moins notre assertion. Dans la liste des noms que je viens de citer, Xanthus et Xanthios sont indubitablement Grecs d'origine ;

par conséquent tous les habitans de cette partie du monde sortent du même berceau. Il est hors de doute, d'après les passages que j'ai cités, que Rhéa et les autres divinités mystiques étaient des divinités de la Thrace. Cependant nous trouvons établis au milieu d'elles Bacchus, les Muses Libethrides (1), et principalement Mars. Ce n'est donc pas Homère qui a introduit dans ce pays les dieux de la Grèce ; mais ils y étaient, parce que les deux nations avaient une religion analogue. Il est vrai que dans l'Iliade, Homère ne prend point connaissance de Rhéa, de Dindymène, de Bérécynthe, la mère, la puissante mère des dieux. Mais nous en trouverons la raison dans la nature de ses mystères. Tout ce culte était secret, et tout-à-fait séparé des pratiques journalières de ceux qui

(1) *Strabon*, l. x, p. 471.

n'étaient pas initiés. Les πρεσδοι ou les assesseurs de Rhéa qu'on adorait avec elle, sont à peine connus par leur nom ; ses prêtres même étaient enveloppés d'obscurité ; les Cabiri, les Curètes et les Corybantes sont des noms que Strabon et Diodore ont inutilement essayé d'expliquer. Les divinités du Synode étaient si respectées, que même leur nom était secret τα δε ονοματα αυτων εστι μυστικα (1). Tels étaient les mystères de Samothrace, ou du moins voilà tout ce que nous en savons. Semblables à ceux d'Eleusis, ils n'ont fourni aucun sujet épique aux poëtes du paganisme, parce qu'il était sacrilége d'en divulguer les secrets. Homère a donc fait usage de la religion du pays dont il parlait, peut-être un peu plus particulièrement de celle de son pays. Mais il faut se souvenir que les

(1) *Strabon*, liv. x, p. 473. *Virg.* Enéïd. l. v, v. 784.

Grecs et les Romains ont trouvé leurs dieux établis dans tous les pays qu'ils ont envahis ; la seule ressemblance des attributs identifie le Ζευς Jupiter, et le Taranis des Germains, Αθηνη, Pallas et Minerve, Δημητηρ et Cérès, Αιδωνευς et Pluton, Ηφαιστος Vulcain et Mulciber, Αρτεμις, Diane et Britomartis ; Αφροδιτη Vénus, Mylitta, Alitta, Metra, et mille autres (1). Quels qu'aient donc été les noms des dieux de la Phrygie, un auteur grec écrivant pour ses compatriotes, a dû se servir des noms sous lesquels ces mêmes dieux étaient connus dans sa patrie. Mais Bérécynthe n'exclut ni Jupiter, ni ses autres enfans, puisqu'elle était la mère de tous les dieux de la mythologie. Néanmoins il n'eût pas été convenable de la faire paraître sur un champ de bataille ; et c'est peut-être pour cette raison

(2) *Strabon*, l. x, p. 471 et suiv.

qu'Homère n'a fait aucune mention de Cérès, qui pareillement était une divinité mystérieuse. Quoique ces mystères appartinssent principalement à la Samothrace et à la Phrygie, nous trouvons que plusieurs nations de la Grèce participaient à leur célébration. Les Curètes d'Acarnanie, d'OEtolie et de Crète ; les Cabiri de Lemnos et d'Imbros (1); les Grecs et plusieurs nations barbares y envoyaient des pélérinages (πομπαι) comme à Délos. Il paraît donc probable que la religion de Phrygie était reçue en Grèce ; et il est également vraisemblable que les dieux de la Grèce se trouvaient en Phrygie.

Les Phrygiens, dit-on, prétendaient être d'une haute antiquité. Ils rivalisaient avec les Egyptiens, qui reconnaissaient leur priorité. C'est, dit

(3) *Vincent* sur les voyages de Néarque, p. 477, à la note.

M. Bryant, ce que nous apprend Hérodote qui les regarde aussi comme plus anciens. Je vais traduire le passage dont il est ici question. « Avant le règne « de Psammtichus (1), les Egyptiens « se regardaient comme la plus an- « cienne race de l'espèce humaine; mais « ce monarque voulut, pour sa propre « satisfaction, décider quel était le « peuple qui avait des droits à la plus « haute antiquité. Depuis ce tems, ils « ont reconnu la priorité des Phry- « giens; mais ils s'estiment plus an- « ciens que tous les autres. Psamm- « tichus fut long-tems avant de pouvoir « trouver un moyen de déterminer, « d'une manière certaine, quelle était « vraiment la plus ancienne race « d'hommes. Enfin, il s'avisa de l'ex- « pédient suivant: Il confia à un berger « deux enfans nouvellement nés de

(1) *Hérodote*, l. II, ch II.

« parens pauvres, et lui ordonna de
« les élever avec son troupeau, de ne
« leur jamais laisser entendre un seul
« son de voix humaine, mais de les
« tenir renfermés dans une cabane
« vide, de les faire allaiter par des
« chèvres, à des heures marquées, et
« de leur donner la nourriture qui
« leur serait convenable, lorsqu'ils
« seraient assez avancés pour cesser
« de teter. Le but de ce prince était
« de savoir quel serait le premier
« mot distinct qu'ils prononceraient
« lorsqu'ils seraient parvenus à l'âge
« de parler. L'événement remplit par-
« faitement son espoir. Lorsque ces
« enfans eurent deux ans, ils accou-
« raient en chancelant au-devant du
« berger, toutes les fois qu'il ouvrait
« la porte pour venir dans leur ca-
« bane, et criaient *beccos* en lui ten-
« dant les mains. Le berger, toujours
» attentif, ayant remarqué qu'ils pro-
« nonçaient toujours le même mot

« quand il venait auprès d'eux, il « en avertit le roi qui fit amener « les enfans devant lui. Il les en- « tendit lui-même articuler *beccos*, « et demanda quelle était la nation « qui se servait de ce mot pour dési- « gner une chose quelconque. Il se « trouva que c'était un mot phry- « gien qui signifiait *pain*. Depuis ce « tems, les Egyptiens reconnaissent « les Phrygiens pour être de la race la « plus ancienne. Je tiens ce fait des « prêtres de Vulcain à Memphis. » Voilà tout ce que dit Hérodote à ce sujet, et le lecteur chercherait en vain des preuves plus claires de l'antiquité de la Phrygie.

Parmi toutes ces nations confusément mêlées ensemble, M. Bryant (1) lui-même en reconnaît une grande

(1) *Voy.* l'analyse de la mythologie ancienne, vol. 3, p. 435; et les Pélasges, les Cauconiens et les Leleges, vol. 3, p. 383.

quantité pour grecques d'extraction. Ce n'est donc pas Homère qui le premier plaça leurs noms en Phrygie. Parmi ces Grecs d'origine, M. Bryant compte lui-même les Troyens, les Mysiens et les autres habitans de cette côte. Cela seul répond à toutes les objections qu'il peut faire sur leur nom. Si Homère leur avait donné d'autres dénominations, nous serions fondés à en tirer les mêmes conclusions que M. Bryant; mais les Phrygiens sont quelquefois représentés comme des peuples distincts et séparés des Troyens. Dans la liste des alliés de Troye (1), ils viennent de fort loin, de l'Arcadie, sous la conduite de Phorcys et d'Ascanius, dont les noms ne sont pas dérivés du grec; et l'on sait que quelques peuples de la Phrygie parlaient un langage différent. Bien

(1) *Bryant*, l. 2, p. 862.

des noms troyens ont, sans contredit, des racines étrangères à la Grèce. En vain chercherait-on dans la langue de ce pays les noms de Priam, Enée et Anchise ; il est vrai qu'ils ont pris des terminaisons analogues aux déclinaisons grecques. Cela est non-seulement excusable, mais encore nécessaire dans les auteurs grecs, dont le langage consistait principalement en inflexions. Nous trouvons cet usage pratiqué par tous les écrivains de l'antiquité (1).

(1) On se sert souvent de ces terminaisons dans le grec, même lorsqu'il n'y a pas de motif poétique pour cela. Les noms de Mithridate, Rehum, Shimshai, Tabeel et Bishlam, que l'on trouve dans Ezra, se trouvent dans l'apocryphe Esdras, énoncés comme Mithridates, Rathumos, Semellios, Tabellios et Belemos. *Voy. Ezra*, IV. 7-8 et I ; *Esdras*, II. II, XVI. 30. Ces noms n'ont-ils pas l'apparence grecque, aussi bien que la plupart de ceux que l'on trouve dans le catalogue d'Homère ? Les racines de Achilléus, Aias, Odysséus, Idoménéus, Mé-

Hérodote fait autant d'hellénismes sur les noms des rois de Perse, qu'Homère en a faits sur ceux des héros de l'Asie. Comme les Cariens étaient βαρβαροφωνοι, c'est-à-dire, n'avaient qu'un langage barbare, cette épithète seule suffit pour faire rejeter par un écrivain, au moins quelques-uns des noms de ce peuple. On leur substitua un mot grec qui renfermait le même sens avec une terminaison certainement grecque. Ainsi, Amphimachus est à-coup-sur un nom

---

rion et cent autres, sont aussi bien perdues que celles de Priam, Enée, Anchise, etc. On ne pourrait non plus retrouver la racine grecque de plusieurs noms de places, tels que Kissos, Erymanthos, Pholoé, Corynthos, etc., etc. Faut-il en conclure qu'il ne sont pas grecs? Et lorsque nous n'en savons pas davantage à l'égard de bien d'autres noms, faut-il, parce que nous n'en connoissons pas la racine asiatique, qu'ils ne soient pas asiatiques, ou qu'ils soient grecs parce qu'Homère et ses compatriotes les ont vêtus à la grecque?

grec ; et l'autre chef, Nastes, paraît avoir conservé son premier nom, susceptible d'une inflexion grecque. Comment M. Bryant peut-il dire qu'Homère ait donné à ces nations des côtes de l'Asie, les noms qu'elles portaient quand les Grecs les eurent *colonisées* (1), après nous avoir dit lui-même, dans un autre endroit, que long-tems avant la seconde émigration ionique, les peuples de Troye, de Mysie, d'Ionie et d'Hellas étaient de la même famille? Soit que le mot *Méropes* ait ou non signifié jadis une race particulière, soit que l'on conteste à M. Bryant ses ingénieuses conjectures sur cette partie de l'ancienne mythologie, l'argument est toujours décisif contre lui. Je suis persuadé que si M. Bryant, au lieu de chicaner sur les mots grecs, avait voulu les dissé-

(1) *Voyez* le même auteur, pag. 385-435 et autres, dans le tome III.

quer avec la moitié seulement de ses talens étymologiques, il eût pu les faire remonter à n'importe quelle langue il eût voulu leur assigner pour origine.

« Homère (dit M. Bryant) (1) traitait un sujet relatif à une époque « enveloppée d'obscurités. Forcé d'adapter son histoire à un autre siècle « et à une autre race d'hommes, il « dut s'accorder avec les traditions du « peuple pour lequel il écrivait. » Etre conséquent n'est certainement pas un défaut dans un historien ; et soit que l'histoire d'Homère ait été naturellement bien raisonnée, bien d'accord, bien liée, ou qu'elle soit redevable de ces qualités au jugement de ce grand poëte, on ne peut en faire une preuve de fausseté contre lui. « Il « a inventé, dit-on, des noms et des « caractères, et les a rendu plausibles

(1) Autres considérations sur les noms et familles. *Bryant*, p. 76.

« par des anecdotes et des généalo-
« gies. » Il les a rendu si plausibles, en effet, que les Grecs et les Troyens y puisaient les preuves généalogiques de leurs familles ; si plausibles, dis-je, que Périclès se disait descendu de Nestor, et que cette origine ne lui était pas contestée dans le siècle le plus éclairé, le plus instruit de la Grèce littéraire. Si le poëte a fait usage de noms qui avaient jadis existé ; s'il a rappelé des anecdotes qui avaient eu lieu, des généalogies reconnues, qui osera le contredire ? Et de ce que les faits sont probables, conclura-t-on qu'ils sont faux, et que c'est une histoire faite à plaisir ? Serait-ce là une saine logique ? et M. Bryant nous accorderait-il une pareille conséquence dans un autre sujet quelconque ?

« Mais, dit-on, la plupart de ces « généalogies remontent à une divi-
« nité. » M. Bryant nous en donne plusieurs exemples. Cependant, dans

la page précédente, il dit qu'Homère parlait d'une époque enveloppée d'obscurités, au moment où les lettres commençaient à s'introduire en Grèce, et il le blâme de ne pas connaître la généalogie de ses héros au-delà d'une ou deux générations. S'il les avait fait remonter plus loin, il nous aurait certainement donné une forte preuve de son invention et non de sa véracité, en supposant toujours que le tems dont il parle fût aussi obscur à ces époques reculées, que le prétend M. Bryant. Lorsqu'un homme dans ces tems se distinguait par quelque action héroïque, il mettait sa famille en évidence, et peut-être en acquérait-elle du pouvoir ou des richesses. La reconnaissance flatteuse des peuples faisait remonter leur origine jusqu'au tems où leurs traditions obscures se perdaient dans les ténèbres dont leur imagination avait enveloppé le siècle de leur origine, en croyant que les époques antérieures

n'avaient été remplies que par l'existence d'êtres divins.

Ne sommes-nous pas en possession de la lettre d'Olympias à son fils Alexandre, par laquelle elle lui certifie gravement qu'il n'est pas le fils de Jupiter ? Si telle était la folie du tems, même dans le siècle éclairé d'Alexandre, devons-nous être surpris des contes populaires qu'une nation, tout-à-la-fois superstitieuse et douée d'un génie poétique, avait adoptés sur les généalogies de ses grands hommes pendant *une époque d'obscurités ?* Il était tout simple qu'un poëte fît usage de l'absurde mythologie de son tems ; et conséquemment qu'il peuplât son poëme de toute la famille de ses divinités. Telle est la conduite d'Homère : elle est toute naturelle. Si ce poëte était le seul qui eût mis les dieux en action avec les mortels, on pourrait élever des doutes à cet égard ; mais il se trouve que tous les héros de son tems préten-

daient à une origine divine, comme ceux de l'Iliade. Cela prouve que ces généalogies célestes ne sont pas particulières à Homère, et que loin d'inventer une histoire et d'imaginer des coutumes, il n'a fait que nous les transmettre.

M. Bryant fait ici, et répète dans un chapitre suivant, une objection sur le nom et le caractère d'Agamemnon. Il paraît, d'après Homère (1), qu'Agamemnon était commandant en chef et roi de la puissante Mycène. Mais il n'y a aucune raison de penser, dit M. Bryant, que Mycène ait jamais été une ville aussi importante que le dit Homère. M. Bryant aurait dû au moins nous démontrer qu'il a des raisons suffisantes pour être sûr du contraire; autrement le témoignage d'Homère est une preuve réelle, jusqu'à ce

(1) *Bryant*, sur les héros qui furent déifiés.

qu'il soit contredit par un autre aussi positif et aussi authentique. Les états de la Grèce étaient si loin de regarder ce témoignage sous le même point de vue que M. Bryant, que nous le voyons cité par leurs législateurs et leurs ambassadeurs. Nous les voyons avoir recours à son poëme pour ajuster leurs différends sur les limites de leur territoire. Plutarque nous apprend que quand les Athéniens disputèrent aux Mégariens la possession de Salamine, leur cause fut portée à Sparte. Solon plaida pour son pays devant l'assemblée ; et l'un des principaux points sur lesquels il fonda les droits de sa patrie, fut un passage d'Homère :

Αιας δ' εκ Σαλαμινος αγεν δυοκαιδεκα νηας
Στησε δ' αγων ιν Αθηναιων ισαντο φαλαγγες. (1)

Cette anecdote nous est confirmée

(1) *Homère*, Il. l. II, v. 557.

par Démosthène (1). Aristote y fait allusion, et Diogène-Laërce nous la transmet de son côté. Si Homère était devenu l'arbitre des propriétés de la Grèce, je ne vois pas pourquoi nous refuserions de le croire au sujet de Mycène.

D'autres anciens auteurs ont cru et confirmé son témoignage. Strabon (2) s'exprime ainsi sur Argos et sur Mycène : « Argos surpassa d'abord Mycène en puissance ; mais cette prospérité fut passagère. Les fils de Pelops, en choisissant Argos pour leur séjour, privèrent la ville de Mycène du rang qu'elle occupait parmi les cités de la Grèce ; car toute la puissance étant échue aux fils d'Atrée, le roi Agamemnon, leur aîné, aidé de son courage et de la fortune, aug-

(1) *Démosth. de Fals.... legat....* p. 332. — *Arist.* Rhetor. l. 1, ch. ult.

(2) *Strabon*, l. VIII, p. 372.

« menta ses états et ajouta la Laconie « à son royaume, quelques-uns di- « sent l'Argolide. Ménélas gouverna « la Laconie pour son frère. Aga- « memnon commandait donc à My- « cène et dans tout le district de cette « ville, jusqu'à Corinthe et à Sycione, « ainsi que dans tout le pays que l'on « nommait alors l'Ionie et l'OEgialie, « nommée depuis Archaïe. Mais après « la mort d'Agamemnon et la fin de « la guerre de Troye, Mycène perdit « de sa splendeur, sur-tout au retour « des Héraclides. » M. Bryant nous fournit lui-même, dans la même page, un témoignage encore plus fort. Thucydide (dit-il dans la note) en fait mention comme d'une petite place, Μυκηναι μικρον, mais il laisse croire qu'elle avait été plus considérable, et il ne donne aucun motif à cette supposition (1). Voici la suite du passage de

(1) *Bryant*, p. 78. — *Thucydide*, l. 1, ch. x.

Thucydide : « Parce que Mycène *a été*
« *une petite place*, ou parce qu'une
« autre ville quelconque de ce tems
« paraîtrait de peu d'importance, il
« ne faudrait pas en conclure d'une
« circonstance aussi trompeuse, que
« l'expédition (contre Troye) ait été
« moins importante que l'assurent les
« poëtes, ou que la renommée l'a
« publié. Car si la ville de Lacédé-
« mone était détruite et ravagée ; s'il
« n'en restait que les temples ou leurs
« fondemens, je conçois qu'après une
« période de tems, il serait douteux
« que son pouvoir eût jamais égalé sa
« réputation. Car, quoiqu'elle pos-
« sède les deux cinquièmes du Pélo-
« ponèse, quoiqu'elle en gouverne la
« totalité, qu'elle soit au-dehors à la
« tête d'une grande alliance, cepen-
« dant il est clair que ses ruines en
« donneraient une idée inférieure à
« sa renommée, parce que la ville
« n'est point réunie, qu'elle ne con-

« tient ni magnifique temple, ni su-
« perbes édifices, puisqu'elle ne con-
« siste qu'en divers groupes de mai-
« sons dispersées, suivant l'usage des
« premiers âges de la Grèce. Mais si
« pareil accident arrivait à Ahènes, la
« postérité jugerait la puissance de cette
« ville, double de ce qu'elle est effec-
« tivement. Il ne faut donc point douter
« de toutes ces histoires, ni sur les ap-
« parences actuelles juger de la force
« des anciennes villes. » Voilà, dans son entier, le passage que M. Bryant a morcelé. Si l'histoire rapportée par Homère était assez plausible pour satisfaire un historien aussi judicieux que Thucydide, et aussi bien informé de l'histoire ancienne de son pays, je regarde son opinion sur la puissance de Mycène, comme un témoignage infiniment plus convaincant qu'une assertion sans autorité, après un intervalle de deux mille ans, lorsque toutes les premières histoires écrites ont péri.

Mais cette discussion sur Mycène est assez longue. Si le lecteur en veut savoir davantage, il pourra consulter Pausanias (1). Ainsi, lorsque M. Bryant assure qu'Homère seul parle de son ancienne splendeur, il devait réfléchir que de tous les écrivains de ces premiers tems, Homère est le seul qui nous reste aujourd'hui, mais que Thucydide parle de poëtes au pluriel, et de l'opinion générale d'alors : ce qui prouve qu'il était appuyé par d'autres témoignages ; et nous avons vu, dans le passage que je viens de citer, le résultat de ses recherches à cet égard. Mais, dit-on, la grande « influence qu'on attribue à Mycène « sur les autres pays, est contredite par « l'histoire de Corinthe et des autres « villes, ainsi qu'on peut le voir dans « Plutarque, Strabon et autres écri- « vains. » Non-seulement le passage

(1) *Pausanias*, l. II, ch. XVI, 17.

de Strabon, que je viens de citer, répond à cette objection nouvelle, mais même il la détruit, en laissant apercevoir un sens tout opposé à celui qu'on cherche à lui donner; et comme M. Bryant ne nous a pas cité une seule ligne de ces autres écrivains, je ne puis mieux répondre à son assertion.

« Homère emprunte les noms de « plusieurs de ses héros, des divinités « du pays, connues de son tems : « c'est ce qui a fait supposer, dans « la suite, que ces héros avaient des « autels qui, dans la réalité, n'avaient « été élevés que pour les dieux dont « ils portaient les noms. » Comme M. Bryant se sert ailleurs de cette objection, et qu'il entre à ce sujet dans les plus grands détails, je me propose de répondre d'une manière satisfaisante à tous ces argumens. Il se contente ici du seul exemple d'Agamemnon : il nous dit que « Ly-

cophron (1) et Clément d'Alexandrie « font mention des autels de Ζευς « Αγαμεμνων, et qu'on trouve la même « chose dans Athénagoras (2). » En

---

(1) M. Bryant cite ici exactement deux vers de Lycophron (*Bryant*, p. 79); mais comme ce sont autant de prophéties de la grandeur future de son héros, il serait impossible de prouver par-là qu'Agamemnon ait été précédemment un titre réservé à Jupiter. Il paraît d'ailleurs que ce titre se renfermait dans le district de Sparte seulement. Tzetzes, dans son commentaire sur ce passage, dit : Οι Λακεδαιμονιοι ιδρυσαντο Αγαμεμνονος Διος ιερον, εις τιμην τε Ηρωος. Canter, Meursius et Potter sont du même avis, et sont cités par M. Bryant. Le vers 335 de Lycophron signifie la même chose, et tend à prouver qu'il regardait le chef de l'armée grecque comme la personne déifiée sous son nom.

(2) Le passage d'Athénagoras tend au même but, quoique altéré par M. Bryant. Il cite les noms des héros et des héroïnes que l'on adora

supposant qu'Agamemnon fut un des noms, une des épithètes sous lesquelles on honorait Jupiter, lequel est le plus probable, ou que cette épithète ait été dans la suite appliquée aux hommes par l'usage des tems, ou qu'Homère ait violé tous ces usages, pour adopter un nom qui ne pouvait convenir à des mortels ? « Eustathe, « continue-t-il, cite aussi deux au- « tres titres de Jupiter dans ce même « chapitre, ευρυκρειων et ευρυμεδων, puis- « sant, ayant un grand comman- « dement.....» Soit ; mais ces noms, Eurycreon, Eurymedon, sont deux

---

dans la suite. Ο μεν ιλιευς, Θεον Εκτορα λεγει, χθην Ελενην Αδρηστειαν επισαμενος προσκυνει, ο δε Λακεδαιμονιος, Αγαμεμνονα Δια η Φυλονομην την Τυνδαρεω θυγατερα. κ. τ. λ. σεβει. Or, si Agamemnon était seulement un titre de Jupiter et étranger à ce héros, il serait absolument inutile d'en parler dans ce passage, par lequel l'auteur explique clairement quel est celui qu'il désigne.

noms propres usités par les Grecs(1). M. Bryant nous dit ailleurs que Lycurgue était un nom sous lequel les Ammonites adoraient le soleil. Cependant, nous trouvons souvent le nom de Lycurgue appliqué aux hommes, à diverses époques de l'histoire grecque. Ainsi, que Jupiter ait eu ou non le titre d'Agamemnon, cela ne prouve littéralement rien. On pourrait en dire autant de tous les noms de baptême, parce qu'ils sont insérés au calendrier romain. M. Bryant revient alors à sa première assertion; et comme si c'était une conséquence résultante de ce qu'il aurait prouvé, il répète que « tout le récit d'Homère est idéal; « que jamais le royaume de Mycène « n'a existé, et que cette supposition « est contraire à toute l'histoire an- « cienne. » Mais quelle histoire donc?

(1) *Bryant*, analyse de l'ancienne mythologie, t. III, p. 42.

Existe-t-il une seule preuve à cet égard ? Et M. Bryant en a-t-il donné une seule ?

On nous assure ensuite (1) qu'Agamemnon est un mot égyptien composé, que l'on a adopté en Grèce. Il était affecté au dieu Memnon ; son culte fut apporté de Thèbes en Egypte, à Argos et à Lacédémone, par les Danaïdes et les Mélampodes. Plus loin, on nous dit que le mot *Aga* signifie *chef*, et qu'il sert souvent à la composition des noms propres grecs, tels que Agénor, Agamedes, Agathyrsus, etc. Si le mot Aga est vraiment une racine grecque, pourquoi Agamemnon serait-il regardé comme idéal, plutôt que Agamedes ou les autres ? Quant à la conjecture égyptienne et à la conséquence mal déduite que l'on en tire, je ferai seulement observer au lecteur, que si l'on excepte la simili-

(1) Sur la signification du mot *Agamemnon*, *Bryant*, p. 81.

tude de nom entre Memnon et Agamemnon, il n'y a pas pour le reste l'ombre de fondement. Mais si l'on voulait recourir aux étymologies, je ne vois aucune raison pour transporter Agamemnon en Egypte. Ce nom a été donné à Jupiter, et à un héros fort illustre. Nous trouverions en grec Αγαν μιμνων *valdè manens*, QUI RESTE LONG-TEMS, s'il est question du héros de Troye, et IMMORTEL s'il s'applique au dieu. Cette conjecture ne prouve pas plus que l'autre : elle n'est cependant pas inutile, en ce qu'un tel exemple apprend au lecteur, qu'on peut aisément trouver des étymologies pour prouver deux choses opposées. On nous dit aussi que Menesthée, Petes et Ménélas sont des noms composés égytiens. Diodore fait mention des deux premiers, et leur donne une extraction égyptienne (1). Nous savons

(1) *Diodore de Sicile*, l. 1, p. 25 Τον γαρ Πιτην τον παλεραι Μενεσθεως τε στρατευσαντος εις Τροιαν

que plusieurs Grecs étaient originaires d'Egypte. Quant à Ménélas, quoiqu'en Egypte Ménès ait donné son nom à un homme connu sous le nom de

---

φανερως Αιγυπτιον υπαρξαντα κ. τ. λ. Petes, père de Menesthée, qui commandait à Troye, était évidemment natif d'Egypte, etc. Il ajoute cependant qu'il obtint la souveraineté d'Athènes. Diodore, dit M. Bryant, a certainement raison; car Petes est un mot égyptien et Menestheus est un composé de Ménès et de Theuthe. Mais si Petes émigra à Athènes, et si son fils Menesthée commandait à Troye, n'était-ce pas la Troye de Phrygie? Dans le même passage, il est dit que Petes se nommait διφυης, d'une nature double; et la fable le regardait comme moitié homme moitié brute. La vraie raison en était, suivant Diodore οτι δυειν πολιτειων μεταστχων Ελληνικης κ βαρβαρε, « parce qu'il était citoyen de deux états « différens, l'un grec et l'autre barbare. » Or, si Petes ne quitta jamais l'Egypte, et si Menesthée ne vit jamais la guerre de Troye, comment Diodore peut-il avoir raison? Le nom de Guillaume-le-Conquérant et ceux de ses compagnons étaient français; mais on n'a jamais nié qu'ils aient existé en Angleterre.

Men-el-ai, cependant il est possible que les Grecs ayent nommé un de leurs héros Ménélas : cette similitude ne prouve pas plus la non-existence du héros que celle du nom (1). Ménélas est aussi un composé grec, et j'ai tout autant de droit de lui donner une étymologie grecque, que M. Bryant de lui en donner une égyptienne. M. Bryant fera-t-il aussi descendre Meneptolème, Ménédeme, Ménecrate, Ménecharmes, etc., etc., etc., du dieu égyptien Ménès ? Son raisonnement ne prouve rien, ou ce qui ne vaut pas mieux en logique, il prouve trop.

Une autre difficulté(2)dont M. Bryant tire des conclusions contre l'histoire de Troye ; c'est que la plupart des héros dont l'histoire a conservé les noms,

---

(1) Μενος λαου, comme Méneptolème, de Μενος πτολεμου.

(2) Des héros de l'armée grecque, et de leur conservation étonnante. *Bryant*, p. 83.

survivent à l'époque de l'Iliade. Ils sont au nombre de quarante-six ; et parce qu'ils reparaissent encore après cette guerre, M. Bryant refuse de croire à leur existence.

Voyons quel tort un pareil argument peut faire à la véracité du poëte. Dans son second livre, il nous représente l'armée grecque rangée dans la plaine du Scamandre, la dernière année de la guerre. Il invoque les Muses (1) et les prie de lui nommer quels sont les chefs des Grecs et ceux qui commandent leurs forces Οιτινες ηγεμονες Δαναων τε και κοιρανοι ησαν, qui vinrent υπο Ιλιον contre Troye dans ce tems. Il entre alors dans l'énumération des personnages dramatiques de son propre ouvrage. Il dit quels étaient les chefs présens dans la dixième année de la guerre ; il raconte les faits

(1) *Homère*, Il. l. II.

qui ont eu lieu pendant cette année seulement. S'il nomme Protésilas, c'est parce que ce chef étant le premier tué, et celui dont le vaisseau fut ensuite brûlé, c'était un personnage que la tradition rendait remarquable en Grèce. Il nomme aussi Philoctète, qui pour lors était absent, parce que, suivant l'oracle, le sort de Troye dépendait de lui : mais ses troupes étaient, pendant son absence, commandées par Medon dont on nous parle aussi. Les morts étaient ainsi remplacés dans le commandement des troupes ; ce sont ces nouveaux commandans et ceux qui survécurent qui sont nommés chefs dans le catalogue. Cela est évident, puisqu'Homère ne parle jamais de Palamedes qui avait été tué. Il y a lieu de croire par conséquent qu'il a de même omis bien des noms qui nous sont maintenant inconnus. Supposons que dix mille héros aient été tués dans les neuf pre-

mières années, quel intérêt Homère devait-il y prendre ? Mais que leur est-il arrivé ? Où sont-ils ? Précisément où M. Bryant désire qu'ils soient, morts ou retirés du service, du théâtre de la guerre, et par conséquent du catalogue des troupes dont parle l'Iliade.

On paraît nous faire une autre objection dans le chapitre suivant sur le nom de Protésilas. Ce nom expliquant quelques détails de sa mort qui le firent ainsi appeler, persuade presque à M. Bryant que toute cette histoire est une fable. Le mot Protésilas signifie le premier du peuple, comme Agésilas signifie celui qui conduit le peuple. Maintenant, si l'on considère que Protésilas n'était pas le premier du peuple, et qu'Agésilas était le chef du sien, on trouvera que l'objection est plus forte contre le roi de Lacédémone que contre le guerrier troyen. En supposant qu'il fût accordé que ce nom

lui fut donné après l'événement, est-ce une preuve que l'événement n'a jamais eu lieu ? Certainement c'en est plutôt la confirmation, et cela prouverait qu'il lui fût donné en mémoire de son courage.

(1) Après avoir ainsi fait usage de tous les argumens qu'il pouvait puiser dans la nature de l'histoire de Troye, M. Bryant se renforce de l'opinion des écrivains qui ont avancé et soutenu son système favori, ou du moins c'est ce qu'il désire nous faire croire. Dion Chrysostôme auquel il s'attache principalement, est le premier dont il parle : nous nous en occuperons bientôt ; nous avons maintenant une plus ancienne autorité à discuter. Le philosophe Anaxagoras, né vers la

---

(1) Opinions de quelques savans de l'antiquité, sur la ville et la guerre de Troye. *Bryant*, p. 86.

soixante-dixième olympiade, résida pendant les dernières années de sa vie à Lampsaque (1), ville située à quinze lieues de Troye ou Ilium. Il fut le premier d'opinion que tout le poëme était une allégorie. C'est ce que nous apprend Favorin, cité par Diogène-Laërce. Le même auteur nous dit aussi

---

(1) Anaxagoras pensait peut-être sur Homère comme Horace, et le regardait comme un écrivain

Qui, quid sit pulchrum quid turpe; quid utile quid non Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

Mais quelles que soient les vérités morales et physiques qui semblent résulter de l'Iliade, nous n'avons aucune raison de nier le récit qui nous les a fait connaître. Tout en convenant que l'allégorie peut être le sujet d'un poëme, on s'accorde à croire que ses bases doivent être quelques événemens historiques. La légende de Spencer sur la tempérance, semblable à toutes les autres légendes, renferme une allégorie mo-

que Métrodore contribua beaucoup à appuyer le sentiment d'Anaxagoras, puisqu'il était lui-même auteur d'un autre système pareil. Il prétendait que les ouvrages d'Homère n'étaient qu'un tableau allégorique d'histoire naturelle. En conséquence, M. Bryant raisonne ainsi : On n'est le premier que lorsqu'on a des seconds ; et puisque Anaxagoras passe pour avoir le premier suggéré cette idée, d'autres l'ont adoptée depuis : on compte principalement Zénon, philosophe dont parle Athenée ; et Basile le Grand. Mais

---

rale, palpable et claire ; mais elle porte aussi sur un fait historique, et représente l'état de l'Irlande sous l'administration du lord Gray et la révolte du lord Desmond. Je demande maintenant si, même dans ce cas, la première allégorie détruit la dernière : elles se renforcent au contraire. L'histoire est la voix de la sagesse, et les leçons qu'elle nous donne sont περὶ ἀρετῆς καὶ δικαιοσυνης.

M. Bryant n'en dit pas assez. Cette circonstance prouve bien davantage. Elle prouve qu'avant Anaxagoras, personne n'avait eu cette idée, puisqu'il était le premier. Or si l'on observe que la plus ancienne opinion contre l'existence de Troye ne peut pas remonter plus loin que la soixante-dixième olympiade (1), la première de la vie d'Anaxagoras; si l'on ajoute que cet écrivain ne put beaucoup écrire, on ne recevra son témoignage qu'avec précau-

(1) M. Bryant, en nous donnant la date de la naissance d'Anaxagoras, aurait dû ajouter qu'il vécut très-long-tems, et que s'il a jamais résidé à Lampsaque, ce n'est que sur ses vieux jours, et après avoir été condamné à Athènes pour son impiété, arrêt qui le forca de quitter cette ville. Suivant quelques auteurs, il n'en est jamais sorti, mais il y mourut par un suicide. *Voyez* Diogène Laërce, l. II, segm. 13. Il écrivit donc sur Troye, bien plus tard que la 70e. olympiade, et peut-être n'y alla-t-il jamais.

tion. L'on suppose généralement que la guerre de Troye eut lieu environ 1183 ans avant Jésus-Christ. La première olympiade était en 776. De là jusqu'à la naissance d'Anaxagoras, il s'écoula une période de soixante-dix olympiades ou 280 ans. Ce qui forme un intervalle de 687 ans entre lui et la guerre de Troye. Et comme il est le premier qui ait élevé des doutes contre cet événement mémorable, un pareil intervalle doit nous tenir en garde contre son opinion, et nous empêcher d'y croire implicitement. Avant de le prendre pour juge, il nous reste encore une considération ; c'est de savoir jusqu'à quel point il mérite la confiance pour qu'on ait égard à sa seule autorité. Il est assez curieux d'observer que dans la phrase suivante, on nous dit qu'il croyait que le ciel était une voûte de pierre. Il fondait cette opinion sur ce qu'il était, disait-on, tombé une pierre de

l'air (1). S'il raisonne toujours ainsi, je doute que ses conclusions soient justes. Nous ne savons rien de Métrodore; mais cet auteur et Anaxagoras avaient cela de commun avec M. Bryant, d'avoir voulu non seulement saper le système reçu, mais encore d'en avoir créé un autre. Ils ont supposé que toute l'histoire de Troye était allégorique. L'un a fait un symbole de vertu et de vice, l'autre un tableau d'histoire naturelle; chacun de ces trois sceptiques se trouve donc contredit par les deux autres : et malgré cette opposition singulière de sentimens, ils s'appuient sur les témoignages les uns des autres, en ce qui coïncide avec leur système. Néanmoins leurs erreurs sur la prétendue

(1) On dit aussi qu'il prétendait que le soleil était un fer rouge plus grand que le Péloponèse. μυδριον διαπυρον ᾧ μειζω της Πελοποννησου. Diog. liv. 2, sect. 8.

allégorie d'Homère, sont trop visibles pour que nous nous étendions beaucoup sur ce sujet. Mais elles peuvent nous apprendre jusqu'où conduisent la vanité et l'esprit sophistique, lorsqu'on veut soutenir une hypothèse bizarre. « Mais, dit M. Bryant, ces « hommes vivaient en Phrygie, dans « la Troade même, ou du moins bien « près ; *ils doivent* avoir bien connu la « côte : ils étaient instruits, et *l'on a* « *peine à croire* qu'ils eussent négligé « de prendre des informations dans « toutes les occasions possibles ». Ces mots, *ils doivent*, *l'on a peine à croire*, annoncent que tous ces raisonnemens ne sont que des conjectures. *On a peine à croire* qu'un homme instruit *puisse croire* que des pierres soient tombées du ciel ; cependant nous voyons qu'Anaxagoras l'a cru. Ainsi, il est possible que ces hommes savans et curieux de s'instruire, n'aient pas fait tout ce que M. Bryant leur at-

tribue. Le théâtre de cette guerre n'était point non plus aussi immédiatement dans leur voisinage. De Lampsaque à Troye il y avait quarante-cinq milles, et la distance était encore plus grande jusqu'à la côte. M. Bryant fonde ici son scepticisme sur ce qu'ils ne reconnurent ni les traces de la ville (1), ni le pays qui avait dû l'environner. Mais ce n'est point à ce motif que leurs disciples et leurs biographes attribuent leurs doutes. M. Bryant en est un exemple lui-même, car son incrédulité est bien loin de reposer

(1) Il paraît qu'il est très-incertain qu'Anaxagoras ait jamais vécu à Lampsaque ; et dans tous les cas il n'y aurait été que dans les dernières années de sa vie qui fut très-longue : et si son livre ne fut pas composé avant qu'il eût vu la plaine de la Troade, c'était au moins bien longtems après la 70e. olympiade, époque de sa naissance.

sur une connaissance exacte des lieux. Si cette hypothèse avait été fondée sur quelque vraisemblance, elle eût eu plus de poids dans un tems où il était si facile de vérifier les faits. Mais l'histoire comme Homère la rapporte, a survécu ; cette guerre a obtenu la confiance publique ; on a cru à son authenticité, tandis que Métrodore et Anaxagoras ont été condamnés à l'oubli dont M. Bryant a voulu exhumer leurs noms. « Ainsi, dit-il, « les plus anciens auteurs (c'est-à-dire « Métrodore et Anaxagoras) doutent « des principaux événemens de cette « guerre, ou les rejettent entièrement. » Etaient-ils donc les plus anciens, et sa chronologie ne lui indique-t-elle pas des écrivains antérieurs à la soixante-dixième olympiade. S'il veut consulter son Eschyle, dont l'antiquité date au moins de quelques années de plus, cet auteur lui fera voir combien

les traditions (1) contraires étaient généralement reçues de son tems, et combien l'histoire de Troye coïncidait avec l'histoire particulière de la Grèce. Agamemnon, les Choéphores et les Furies en sont un exemple. Les écrits de Sophocle, ceux de tous les poëtes du tems sont remplis d'allusions aux histoires de ce siècle. Hérodote, le père de l'histoire, Thucydide, le plus exact des historiens, leur donnent la sanction la plus formelle; mais comme on nous oppose directement le témoignage d'Hérodote, nous prions le lecteur de suivre particulièrement le raisonnement que fait ici M. Bryant,

---

(1) Eschyle né 525 mort 456 ans avant J.C. âgé de 69
Hérodote, 484 413 71
Anaxagoras, 498 428 70
Sophocle, 496 405 90

On voit qu'Eschyle était antérieur à Anaxagoras, et qu'Hérodote et Sophocle, contemporains de celui-ci, doivent être considérés comme plus anciens écrivains, puisqu'ils écrivirent plus jeunes.

et de consulter l'original. Nous pensons qu'il ne le trouvera pas favorable à l'hypothèse qu'on nous oppose. Hérodote est d'avis que l'expédition eut lieu, mais il pense qu'Hélène n'y était pas présente. Après avoir longtems raisonné contre ce fait et contre l'authenticité de quelques vers cypriens qui en font mention, il s'efforce d'expliquer, d'éclaircir autant qu'il le peut, Homère ; et revenant ensuite à son histoire, il dit : « (1) Adieu donc « maintenant Homère et les vers cy- « priens ». J'observerai que M. Bryant

(1) Hérodote, liv. II, ch. CXVIII, pag. 157. Ὁμηρος μεν νυν καὶ τὰ Κυπρια ἐπεα χαιρέτω, *Bryant*, p. 90. La critique élégante et judicieuse qui précède ces mots, est, sans contredit, une manière bien étrange de marquer du mépris. Il n'est pas ordinaire qu'un auteur s'attache, avec tant de travail, à éclaircir un ouvrage qu'il méprise, ou se rende le biographe d'un poëte qu'il traite avec dédain.

traduit ainsi ces mots : « Loin d'ici les « uns et les autres, adieu pour long- « tems à chacun d'eux, Homère et « les vers cypriens ». Ce petit échantillon pourra mettre le lecteur en garde contre les traductions de M. Bryant, et lui fera juger quel était réellement ce grand et dédaigneux mépris, que Hérodote avait, nous dit-on, pour Homère. Le lecteur trouvera dans la note ci-dessous (1) l'explication du

(1) La Vénus étrangère à laquelle on a dédié un autel dans le temple de Proteus, en Egypte, me paraît être Hélène, fille de Tyndare, parce que je sais que Proteus reçut Hélène avec hospitalité, et parce que le nom d'étrangère ne se donne à Vénus dans nul autre endroit. Mais ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'en réponse à mes recherches sur Hélène, les prêtres m'informèrent qu'Alexandre (nom de Pâris) l'ayant ravie à son époux, fut, à son retour, emporté par un vent contraire, dont la violence le jeta dans l'embouchure canopique du Nil. Là, ses propres esclaves se rendirent ses

passage cité par M. Bryant, jusqu'à l'endroit où il peut être relatif à cette

---

délateurs auprès de Thonis, le principal officier du pays. Thonis en rendit compte immédiatement au roi Proteus qui demeurait à Memphis. Il est, dit-il, arrivé ici un étranger, Troyen de naissance; il a commis, en Grèce, l'action impie de séduire la femme de son hôte; la tempête les a jetés tous les deux sur nos côtes avec de grandes richesses. Le laisserons-nous partir avec impunité, ou saisirons-nous ce qu'il possède? Proteus lui envoya les ordres suivans: De quelque nation que puisse être l'auteur d'une pareille violation des droits de l'hospitalité, saisissez-le et me l'envoyez, afin que je sache ce qu'il peut dire pour sa défense. En conséquence, Thonis s'assura de la personne d'Alexandre, saisit ses vaisseaux, et l'envoya à Memphis, lui, Hélène, leurs esclaves et leurs effets. Parvenu devant Proteus, Alexandre avoua franchement son nom, sa famille et son pays. Mais ayant mal répondu aux demandes du roi sur le lieu où il avait pris Hélène, ses esclaves furent appelés en témoignage et révélèrent son crime. Alexandre resta convaincu. Alors le roi prononça cette

question. Il appréciera alors cette prétendue indifférence littéraire avec la-

---

sentence : « Si la vie d'un étranger ne m'était pas sacrée, je te ferais payer de la tienne l'insulte que tu as faite au prince grec. O le plus vil et le plus bas des hommes ! qui, non content de violer l'hospitalité par la séduction sacrilége de l'épouse de ton hôte, as poussé le crime jusqu'à l'enlever et voler avec elle les richesses de son époux. Ta vie est en sûreté parce que tu es étranger, et qu'en ce moment je suis ton hôte ; mais je ne te permettrai point d'emmener avec toi la femme que tu as ravie, non plus que ses richesses. Je les garderai pour ton hôte grec, jusqu'à ce qu'il lui plaise de les réclamer. Pour toi et les compagnons de ton voyage, je vous commande de quitter mon royaume dans trois jours, sous peine d'être regardés comme ennemis. » Telle est, suivant les prêtres égyptiens, l'arrivée d'Hélène à la cour de Proteus ; et quoiqu'Homère ne l'ait pas adoptée, cependant quelques allusions me persuadent qu'il connaissait cette tradition. Il est évident qu'il fait des allusions au long voyage de Pâris, et donne à entendre qu'il avait touché à Sidon en Phénicie

quelle M. Bryant affecte d'examiner la vérité ou la fausseté de son hypothèse. Mais que doit-on naturellement inférer de cette histoire ? Que dans le pays favori de M. Bryant, on conservait une tradition particulière de la guerre de Troye, et que les prêtres égyptiens pour lesquels il a tant de respect, appuient le témoignage d'Ho-

---

avec Hélène. Dans l'Iliade, Hécube tire de ses coffres

« Les ouvrages des femmes sydoniennes, que son fils,
« Le divin Pâris, quand il traversa les mers,
« Apporta à Troye avec Hélène, fille de Jupiter..... »
Iliad. IV, 289.

Et dans l'Odyssée, Hélène mêle au vin de Ménélas et de ses convives des plantes médicales d'une grande efficacité :

« La fille de Jupiter préparait avec art ces
« drogues de la plus grande vertu, qui lui
« avaient été données par l'Egyptienne Poly-
« damna, femme de Thone.... » *Odyss.* VI, 227.

Ménélas dit aussi à Télémaque que :

« Les dieux irrités de sa négligence à couvrir
« leurs autels d'hécatombes, l'avaient retenu sur

mère, puisque Thonis et Proteus leur étaient tous les deux connus. Elle prouve que Ménélas y arriva réellement, et nous avons un détail circonstancié de toute sa conduite. Comment M. Bryant pourra-t-il donc demander des explications aux prêtres égyptiens sur ce qu'ils lui apprennent? Leur prouvera-t-il de même aisément

---

« les rivages d'Egypte, malgré son désir de re-
« tourner chez lui.....» *Odyss.* VI, 351.

D'après cela, il est manifeste qu'Homère connaissait le voyage de Pâris en Egypte; car la Syrie est limitrophe de l'Egypte, et les Phéniciens, qui sont maîtres de Sidon, habitent la Syrie. Par conséquent, ces passages prouvent incontestablement que les vers cypriens, qui nous apprennent que Pâris, à l'aide d'un vent favorable, se rendit, en trois jours, de Sparte à Ilium, sont de quelque autre poëte, et non d'Homère, qui déclare qu'Alexandre, en enlevant Hélène, revint par un très-long détour et par une route peu fréquentée. *Mais quittons Hélène et les vers cypriens.* HÉRODOT. l. II, c. CXVIII.

que cette ville de Troye qu'ils ont eux-mêmes placée en Phrygie, et tous les détails sur lesquels ils ont le malheur de se trouver d'accord avec d'autres auteurs grecs, sont autant d'erreurs et doivent se rapporter aux annales de leur propre pays? Si du tems d'Hérodote leurs traditions n'étaient pas assez anciennes pour déterminer leurs époques, est-il probable qu'après un intervalle de deux mille ans, M. Bryant puisse découvrir la vérité d'une anecdote égyptienne, et démentir le témoignage des histoires d'Egypte, de Grèce et d'Asie, qui toutes se rencontrent sur ce point, suivant ce que nous font connaître les prêtres égyptiens du tems d'Hérodote (1)? Quelques-uns de ces faits, dit l'historien, étaient appuyés

(1) Hérodote parle d'une tradition assez commune en Asie: on y regardait les Grecs comme les agresseurs, c'est à elle qu'il faut attribuer la longue animosité qui entraîna ces nations

sur des recherches faites avec le plus grand soin ; les prêtres eux-mêmes furent témoins des autres. Ils ne pouvaient avoir aucun doute sur l'authenticité de ces faits, puisqu'ils étaient arrivés au milieu d'eux. Voilà cependant et l'auteur et le passage dont M. Bryant s'appuie pour soutenir son hypothèse, et dont il nous a tronqué une partie. C'est au lecteur à prononcer si M. Bryant pouvait ignorer les conclusions que l'on doit déduire de ce passage : il jugera si c'est de l'indignation ou du plaisir que doit lui inspirer la manière adroite dont il a supprimé la moitié des détails de l'original. Euripide suit Hérodote, et suppose qu'Hélène n'a pas été à Troye. Mais loin d'insinuer que le

---

dans ces guerres continuelles, qui ne finirent qu'avec la monarchie de Perse. Il reçut cette tradition à Persépolis. *Voyez* Hérodote Clio, ch. 1.

reste du fait historique est une fable, il y puise le sujet de plusieurs de ses pièces, parce qu'il le regarde comme une vérité authentique. Son autorité est au moins aussi recevable sur ce qu'il assure positivement, que sur le seul point qu'il nie. Lorsqu'Hérodote et lui nous assurent qu'Hélène n'était pas à Troye pendant le siége, cette assertion suppose nécessairement une Troye et un siége. Autrement je demanderais à M. Bryant, comment ils auraient dit qu'elle était absente d'un endroit où il n'y eût eu personne ou qui n'eût pas existé. Toutes ces autorités sont donc, malheureusement pour M. Bryant, directement opposées à son hypothèse. Mais comme à cet égard la discussion sur l'Egypte, nous fournit des conclusions plus immédiates contre lui, il ne sera peut-être pas hors de propos de lui demander ici, comment il s'est fait que les traditions et les anciennes his-

toires sur la Troye d'Egypte, ont été si complètement détruites, qu'il n'est rien resté qui pût attester ce plagiat d'Homère, lorsque les Ptolémées ont appelé auprès d'eux Zénodote, Aristophane et Aristarque, dont la sévérité est passée en proverbe. Il faut aussi observer que ces savans publièrent en Egypte des éditions d'Homère qu'ils eurent soin de corriger et de revoir. Les anciens prêtres des temples de ce pays, avaient vu naître ces traditions. Dans la suite, on avait dû les recueillir, pour les déposer dans les bibliothèques publiques et surtout dans celle d'Alexandrie, qui était la merveille de l'univers. Le lecteur observera aussi que (1) Callimaque et Apollonius de Rhodes en étaient bibliothécaires. Combien de fois n'ont-ils pas parlé de cette partie de l'histoire ancienne, sans même songer à supposer

(1) *Callimaque*, Εις Αρτεμιν, liv. 230.

qu'elle eût une origine égyptienne. Passons aux autres témoignages qu'on invoque. Strabon fait mention d'une savante dame nommée Hæstiæa Alexandrina, qui écrivit sur Troye ; mais il ne peut, dit M. Bryant, en trouver la situation. Démétrius de Scepsis n'en savait pas davantage, et c'est d'après eux que Strabon écrivit les détails qu'il nous donne. Mais ils sont tous du même avis sur un point, c'est que la situation de la moderne Ilium n'étoit pas la même que celle de l'ancienne Troye. Ils s'accordent aussi à nous dire que la plupart des tombeaux des héros et plusieurs marques ou bornes dont parle Homère, existaient encore de leur tems. Ils paraissent donc tous persuadés de l'existence de Troye, et ne soupçonnaient certainement pas que de ce qu'ils ignoraient sa situation, l'on pût tirer jamais des conséquences pareilles à celles de M. Bryant. Il est certain que Strabon n'a pas en

personne visité la Troade, puisque, malgré l'opinion contraire de M. Bryant, nous le voyons citer par-tout Démétrius dans cette partie de son ouvrage, le choisir pour appui lorsque quelques passages lui inspirent des doutes, et raisonner ensuite sur la possibilité d'une erreur de sa part. C'est d'après lui que Strabon (1) cite Hæstiæa. Après avoir rappelé toute la discussion sur la nouvelle Ilium, et donné la description de la plaine, il dit : Εμπειρος (2) ων των τοπων ως αν επιχωριος ανηρ ο Δημητριος τοτε μεν ουτως λεγει περι αυτων. « Démétrius, homme qui connaissait bien le pays dont il était originaire, nous en rend compte ainsi ». Il le cite encore dans la page suivante, au sujet de (3) Rhésus ; et dans les pages (4) pré-

(1) *Strabon*, l. CLXXXIX, p. 559.

(2) *Id.* l. XIII, p. 602.

(3) *Id.* — *Ib.* « *Démétrius imagine.* »

(4) *Id.* l. XIII, p. 596-594. « *Démétrius de Scepsis dit.* »

cédentes, nous trouvons Υπονοει Δημητριος ; Φησι Δημητριος ο Σκεπψιος. Dans une autre page, après avoir relevé un endroit de son récit qui implique contradiction, il dit : « Mais j'approuve (1) « le reste, et je pense qu'en général, « nous pouvons nous en rapporter à « Démétrius, homme intelligent et né « dans le pays ». Est-ce là le langage clair et précis qu'aurait tenu Strabon sur cet endroit, s'il y était allé ? et connaissant si parfaitement Homère, aurait-il eu recours à l'autorité de Démétrius pour les objets qu'il aurait vus lui-même et dont il aurait été si bon juge ? Se serait-il amusé à discuter sur Démétrius et à prouver l'incohérence de sa relation, s'il avait pu contredire les faits par ses propres observations ? L'autorité de Strabon

(1) *Strabon*, l. XIII, p. 603. Τ'αλλα δε αποδεχομεθα τα τε πλειστα δειν προσεχειν, ως ανδρι εμπειρω και εντοπιω.

dans cette affaire, n'est donc que celle de Démétrius et de Hæstiæa, et à quoi cela se réduit-il ? A prouver que la nouvelle Ilium n'est pas Troye, et que cette ancienne ville est tellement détruite qu'ils n'ont pu la trouver. C'est ce qui paraît à M. Bryant un argument irrésistible. « Il est proba-« ble, dit-il, que Strabon l'a vue (1) « Εικοτως, car lorsque tout ce canton « fut ruiné et les autres villes ravagées « sans être tout-à-fait détruites, « Troye, dont il ne restait aucun « vestige, fournit des matériaux pour « réparer les autres, dont l'une était « Sigée ». On nous dit dans la page suivante, que Démétrius (2) accusa Timée d'avoir commis une erreur grossière en assurant qu'un village des environs, nommé *Achilleum*, avait été bâti par Périandre, avec des pier-

(1) *Strabon*, l. XIII, p. 599.
(2) *Id. ibid.* p. 600.

res prises à Troye. La nature de ces pierres, ajoute-t-il, n'est pas la même que celle des pierres de Troye; circonstance qui prouve qu'il la connaissait bien. Ce témoignage est celui d'un homme né dans le pays même; et s'il n'a pu trouver la ville, il paraît au moins qu'il en a trouvé les matériaux.

Stésichore, auteur qui existait avant Hérodote, avait la même opinion que lui, dit M. Bryant, puisqu'il soutient qu'Hélène ne s'est jamais embarquée. D'abord, Hérodote nous a dit qu'elle était en Egypte, et je ne conçois pas trop comment elle eût pu s'y rendre autrement, à moins de faire un circuit assez extraordinaire et fort inutile. En second lieu, Stésichore florissait dans la quarante-deuxième olympiade. Anaxagoras et Métrodore n'étaient donc pas les plus anciens auteurs qui eussent écrit sur ce sujet, comme on nous l'a certifié quelques

pages plus haut. Il y a d'ailleurs une anecdote aussi sur le compte de Stésichore. On dit que Vénus l'aveugla pour avoir blasphémé, et qu'il se rétracta de tout ce qu'il avait écrit. Il est facile d'en conclure que toute son histoire n'est pas très-authentique, et nous ne pouvons y croire implicitement. Mais quand même Vénus ne l'eût pas aveuglé, nous avons autant de raison de nous fonder sur sa rétractation que sur son premier ouvrage. Et si M. Bryant s'appuie si fortement sur celui-ci, nous avons les mêmes droits de lui opposer la palinodie de l'auteur. Nous ne connaissons l'ouvrage que sur la citation de Dion Chrysostôme, qui, comme M. Bryant, soutenait une hypothèse. Mais c'était une hypothèse dont celui-ci ne pourrait tirer grand avantage ; car bien loin de nier l'existence de Troye dans la Phrygie, le silence d'Homère lui fait croire au contraire, que cette ville a été pré-

servée de l'embrâsement, et que les Grecs n'ont quitté ces rivages qu'après une entière défaite, et comme de vils fugitifs. Cette opinion cependant ne l'empêche point de respecter les récits d'Homère. Tout en rêvant d'insipides hypothèses, son imagination s'égaie et il avance des systêmes qui, absolument étrangers au dessein de l'Iliade, ne peuvent être ni appuyés, ni contredits par son autorité.

Cette supposition offre de si nombreux caractères de plaisanterie, qu'il est vraiment singulier de la voir recueillie, approuvée et citée à tout moment par un écrivain aussi grave que M. Bryant. Quant à ce dernier, je crois être entré dans les plus grands détails pour répondre à toutes ses objections, et je finirai par lui opposer la citation dontil se sert lui-même avec tant de présomption. Peut-être offrira-t-elle au lecteur un sens bien différent de celui que M. Bryant lui attribue.

Cujusvis hominis est errare; nullius nisi insipientis, in errorem perseverare.

Dans le chapitre suivant (1), M. Bryant passe en revue le nombre immense des colonies qui, dans les siècles suivans, se dirent fondées par les vainqueurs et les vaincus de cette époque mémorable. Il examine aussi les autels et les autres monumens qu'ils ont (contre toute probabilité, dit-il) laissés dans plusieurs endroits de l'Europe. C'est précisément sur cela que l'on a fondé, et certainement avec raison, les preuves de la réalité de la guerre de Troye; non pas, à la vérité, d'après l'authenticité de ces établissemens, mais d'après l'opinion générale qu'aurait fait naître même leur suppo-

(1) *Bryant*, sur l'argument au sujet des nombreux souvenirs de la guerre de Troye, que l'on suppose avoir existé en différens endroits du globe, p. 92; et corollaire *id.* p. 98.

sition, quelque fausse qu'elle eût pu être. Si nous parvenons à expliquer la vanité nationale de ces établissemens, dans les siècles suivans, nous ne pouvons le faire qu'en reconnaissant la vérité de l'idée première sur laquelle ils la fondaient. Car il est évident que les colonies qui prétendaient tirer leur origine d'Enée, de Diomède ou de Ménélas, étaient certainement persuadées que ces personnages avaient existé. Elles s'accordent aussi à les placer en Phrygie, ainsi que Troye; et le cadre général de leur histoire est le même que celui de l'Iliade. Néanmoins, leur vanité peut en avoir changé quelques détails particuliers qui ne s'accordaient pas avec leurs prétentions nationales. Mais si nous revenons à Homère, nous trouverons dans la simplicité de son récit, bien peu de faits improbables, bien peu d'événemens qui puissent être démentis. Enée a vécu et régné dans la Troade : la

tradition des Scepsiens confirme cette opinion. Quant aux autres histoires, elles n'ont rien d'incompatible. Il est très-possible qu'il y ait eu plusieurs colonies fondées; car les vainqueurs furent, en bien des endroits, vaincus en retournant chez eux. Chassés de leur pays comme ils avaient chassé les Troyens, les uns et les autres durent chercher un asile quelque part. Telle était fréquemment l'origine des colonies dans les premiers siècles, à moins que nous ne devions rejeter le témoignage universel des anciens, pour adopter de préférence celui de M. Bryant, en faveur des Tyriens, des Sydoniens et des Cuthites.

Dans un autre chapitre très-singulier (1), M. Bryant fait l'énumération des héros que l'on adorait, ou plutôt que l'on révérait dans différens pays,

(1) Concernant les héros qui furent déifiés.

où ils recevaient des honneurs héroïques qu'ils avaient, dit-il, bien peu de droit d'en attendre. Il les cite principalement d'après le « *Latebræ Lycophronis atri*, » dont l'extrême obscurité est universellement reconnue. Il conclut que les objets (1) de ce culte étaient des dieux dont Homère a pris les attributs et les titres secondaires, pour les donner à ses héros. Peut-on

(1) Le plan général de Lycophron est très-manifeste et s'accorde avec Homère. Un messager apprend à Priam les prophéties de sa fille Cassandre détenue en prison, et par sa δυσφατοι αινιγματων οιμαι. La scène et les caractères sont assez évidens. La scène est en Phrygie, les personnages Grecs et Troyens. Ceci mérite d'autant plus attention, que le poëte vivait en Egypte sous Ptolémée Lagus, et cependant il ne pouvait avoir aucune tradition égyptienne, quoique par un goût naturel pour les recherches et les sciences anciennes, il pouvait mieux qu'aucun autre homme, découvrir et faire connaître les erreurs de ses compatriotes.

supposer qu'Homère (1), l'observateur le plus exact des usages de son tems, ait donné à des personnages supposés, des noms inusités ou inconnus à ses contemporains ? Pour quelle raison ces noms n'auraient-ils pas été réels alors ? Mais si ces êtres supérieurs, que l'on adorait ainsi, étaient les héros d'Homère, ce fait ne prouverait-il pas tout-à-la-fois et leur existence et leur célébrité ? Dans l'un et l'autre cas, il est impossible à M. Bryant de rien inférer de ces dates, qui ne soit absolument contraire à son système.

Plusieurs pages plus loin, M. Bryant est entièrement persuadé qu'Homère n'était pas Asiatique, mais Grec. Probablement, ajoute-t-il, il était natif d'Ithaque et Egyptien d'origine. M. Bryant avait déjà insinué cette conjecture ; mais j'avais évité de la discuter,

(2) *Voyez* les notes sur Agamemnon, p. 59.

parce qu'une simple conjecture ne mérite point de réponse. J'en ferai de même ici. J'avoue cependant qu'il est flatteur pour moi d'être d'accord avec lui, au moins sur un point ; j'avoue que je ne connais aucune autorité réelle qui contredise ou qui confirme cette assertion de sa part. D'ailleurs, je puis, sans crainte, lui donner ici au moins un assentiment tacite, puisque, dans tous les cas, je ne vois pas quelle conséquence il en pourrait tirer en faveur de son hypothèse.

Après avoir détruit, d'un bout à l'autre, l'enchaînement prétendu des témoignages qu'il invoque, je finirai par une conclusion diamétralement opposée à celle de M. Bryant. Si Homère porte tous les caractères de la vérité ; si, ni Varron ni Justin ne lui contestent sa véracité ; si le sujet de la guerre de Troye est probable et naturel ; si la force de cette armée et la conduite de la guerre sont telles qu'on a droit de

l'attendre ; si Thucydide, Diodore et Hérodote en confirment la relation ; si l'énumération des Grecs et de leurs vaisseaux est croyable ; si tout ce qu'on peut découvrir de leurs expéditions dans la Troade est d'accord avec la nature ; si leur correspondance avec la Grèce, l'âge d'Hélène, ses amans, ses prétendans ; si tout cela ne prouve rien contre le fait ; si l'objection contre les matelots d'Arcadie est sans fondement ; si les tranchées, si les remparts des Grecs dans la plaine de Troye étaient tels qu'ils aient pu facilement être détruits ; si les objections topographiques qu'on nous fait sont toutes fondées sur des notions erronées, ainsi que je vais essayer de le prouver, il s'ensuit nécessairement que toutes les conclusions que l'on s'est efforcé de tirer de ces divers points historiques, sont détruites : et par conséquent, Troye peut avoir existé malgré l'opposition de M. Bryant. Il semble,

d'ailleurs, qu'il y ait encore moins de raisons de supposer qu'elle ait existé en Egypte. Aux conjectures de M. Bryant sur la vie et les écrits d'Homère, on pourrait en opposer d'autres ; mais comme ces conjectures-là, dans le fait, ne prouvent rien, elles ne méritent aucune réponse. La connaissance qu'Homère a de l'Egypte, est un motif bien léger pour en tirer de telles conséquences. Parmi les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, un seul (Phantasia) passe pour Egyptien, et son nom même réfute cette opinion. Aucun n'a placé Troye hors de la Phrygie, avant ou depuis Phantasia ; et si cette ville appartenait à l'Egypte, un pareil accord parmi ces écrivains, en faveur de la Phrygie, est absolument incroyable. Il nous faut donc supposer que Phantasia écrivit sur une histoire grecque ; ou qu'Homère, Syagrius, Dictys, Darès et les autres auteurs grecs prirent un sujet égyptien. Ces

deux suppositions sont également absurdes. Les anciennes traditions sont en général toujours en contradiction sur les détails. Il nous en est parvenu un grand nombre sur Homère. La plus grande partie lui est postérieure; et leur liaison, leur concordance portent tous les caractères de la vérité. Il est à observer qu'aucune de ces traditions, de ces histoires, soit ancienne, soit moderne, n'avait encore transporté Ilium, de la Troade en Egypte, et que M. Bryant est le premier qui l'ait fait. Si j'ai répondu d'une manière satisfaisante à ses objections sur les noms et sur le culte qu'Homère a attribué à la Phrygie; s'il est probable que les noms empruntés, dit-on, des dieux par Homère étaient alors les noms ordinaires de son pays; si l'étymologie égyptienne d'Agamemnon est hasardée, et si les autorités que M. Bryant réclame sont au contraire contre lui quand elles sont citées de bonne foi;

si les monumens qu'on a trouvés dans les différentes parties du monde, si la déification des héros d'Homère ne font que confirmer l'opinion généralement reçue, n'en doit-on pas conclure que les raisonnemens de M. Bryant ne renferment pas des preuves assez claires pour nous déterminer à penser que les scènes de l'Iliade aient eu l'Egypte pour théâtre, et qu'elles aient été étrangères à la Phrygie? Nous avons, au contraire, bien des raisons pour croire l'opinion toute opposée.

Je crois avoir prouvé qu'Ilium n'a pas existé en Egypte. J'avais auparavant fait voir qu'il n'y a aucune raison de douter de la véracité de l'histoire ancienne, au sujet de la guerre de Phrygie. Je vais maintenant employer tous mes efforts pour convaincre le lecteur, que Troye a existé, et dans le lieu même où Homère l'a placée.

CHAPITRE II.

Voyage de M. Morritt dans la Troade.

De tous les argumens dont on a fait usage pour défendre les anciens historiens, les meilleurs, sans contredit, sont ceux que fournit le rapport immédiat de leur topographie avec l'état actuel des pays qu'ils ont décrits. Leur exactitude, dans les choses dont nous pouvons juger, doit nous porter à croire qu'ils n'en ont pas manqué dans celles que nous ne voyons pas, et qu'ils nous ont transmises sans éprouver de contradiction. A cet égard, il n'est point d'historien, quelque exact qu'il soit, que l'on puisse comparer à Homère. L'ouvrage de M. Lechevalier nous a prouvé qu'avec le secours de

l'Iliade, la plaine de Troye offrait encore beaucoup de détails intéressans, et qu'elle pouvait, bien plus qu'on ne le pensait généralement, fournir matière à des observations ingénieuses. Son livre a trouvé des incrédules à combattre ; mais c'est et ce sera toujours le sort de toutes les découvertes importantes de ce genre, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par le concours de quelques autres observations qui s'accordent avec elles. Je m'estime heureux de joindre ici mon témoignage au sien ; car si je diffère peut-être quelquefois avec lui dans les conjectures, cependant je déclare que je l'ai toujours trouvé exact, quant aux faits. J'ai parcouru tout le pays, son livre à la main, et je l'ai examiné avec toute l'attention possible. Mais avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis d'engager le lecteur à consulter la carte que j'ai dressée. Je le prie d'y revenir souvent dans tout le cours de ce traité. Elle est par-

faitement d'accord, sur tous les points avec celle de M. Lechevalier ; et à cela près de quelques inadvertances que j'ai corrigées dans la mienne, j'ai trouvé celle de ce voyageur aussi exacte que celle de M. Bryant est erronée et défectueuse. Pour prouver plus clairement et plus positivement ce que j'avance à ce sujet, je préviens le lecteur, que considérant *à priori* les situations et les monumens que les écrits d'Homère nous donnent l'espoir de retrouver, je démontrerai que nos vœux à cet égard peuvent presque toujours se réaliser ; et je répondrai ensuite aux objections que M. Bryant a faites à la topographie de notre poëte, dans son dernier ouvrage et dans celui qu'il a précédemment publié sur le même sujet.

Homère nous représente les armées fréquemment aux prises, dans une plaine située entre Troye et les vaisseaux ; et dans tout cet espace, il ne

paraît pas qu'il y eût aucun défilé, aucune gorge de montagne (1); car il n'eût pas manqué d'en faire mention, puisque cette localité aurait entièrement changé l'ordre et la nature des combats qu'il a décrits. Cette plaine était arrosée de deux rivières (2), le Simoïs et le Xanthe. Elle était dominée d'un côté, par la chaîne de l'Ida (3), puisque le mont Gargarus, l'un de ses sommets, commandait la ville et la plaine. Près de la ville et du Simoïs, était une partie de l'Ida, nommée *Callicoloné*, ou *la Belle-Montagne* (4). La plaine se terminait, de l'autre côté, à l'Hellespont (5) et à la pleine mer,

(1) *Homère*, Il. II, v. 465-812.

(2) Junon et Minerve descendent à leur confluent, *Homère*, Il. V, v. 774.

(3) *Homère*, Il. VIII, v. 47. — *Ibid.* XI, v. 183. — *Ibid.* XIV, v. 157. — *Ibid.* XV, v. 5.

(4) *Homère*, Il. XX, v. 53.

(5) Le camp des Grecs était près de l'Hellespont, Il XVII, v. 432 et suiv.

ainsi qu'on en peut juger par les descriptions qu'on nous donne d'un immense Océan (1); descriptions qui ne sont pas applicables au détroit d'Abydos. L'étendue de cette plaine était assez grande pour contenir deux armées, l'une de cinquante l'autre de cent mille guerriers, rangées en ordre de bataille (2); et même lorsqu'elles combattaient près des vaisseaux (3), la plaine était assez vaste pour qu'elles se trouvassent alors à une grande distance de la ville. Si Troye avait été très-rapprochée du rivage où se trouvaient les vaisseaux grecs, il eût été inutile aux Troyens de camper près du Scamandre et du tombeau d'Ilus. Mais

(1) *Homère*, Il. 1, v. 34.-327.—*Ib.* XXIII, v. 230. Cette mer y est nommée Θρηικιος ποντος, mer de Thrace.

(2) *Homère*, Il. v. 543. κ. τ. λ.

(3) Εκαθεν πολεως κοιλης επι νηυσί. Il. v, v. 791. Il. XVIII, v. 256.

Hector nous donne la raison de ce campement. « Autrement, dit-il, les Grecs tenteraient peut-être de s'échapper pendant la nuit (1). » La ville n'était donc pas dans une situation d'où elle pût commander le camp des Grecs. Il n'est pas inutile d'observer ici que le tableau topographique de l'Hellespont, tracé par Homère, est celui qu'ont adopté tous les autres écrivains qui n'ont voulu peindre seulement que le détroit d'Abydos. M. Bryant prétend (2), au contraire, qu'ils sont très-différens les uns des autres. « Homère, dit-il, prend pour l'Hellespont la partie supérieure de la mer Egée, qui baignait à l'est la côte de Mysie.» Je ne saurais comprendre comment la mer Egée, située, comme on sait, à l'occident

(1) *Homère*, Il. VIII, v. 510.

(2) *M. Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 157.

de l'Asie mineure, peut borner une province asiatique à l'est. Quoi qu'il en soit, Homère nomme l'Hellespont πλατυς, c'est-à-dire, large, αγαρροος, rapide, απειρων (1) qu'on ne traverse que difficilement. Mais ici, *large* n'est qu'un mot comparatif, employé dans un sens relatif aux rivières et aux autres canaux resserrés. Le mot *rapide* n'est pas une épithète de la mer; il s'applique particulièrement à l'Hellespont, détroit où règne un courant très-rapide, απειρων, que M. Bryant

(1) *Sigea igni freta lata relucent.* Virgile.

On observera que *fretum* veut toujours dire un détroit. En conséquence, Virgile emploie le mot *lata* exactement dans le même sens qu'Homère emploie celui de πλατος; et tous les deux l'appliquent au détroit des Dardanelles, peut-être plus particulièrement à la partie la plus proche du promontoire de Sigée, parce que, comparée aux parties situées au-dessus de la Troade, elle est plus large.

traduit par l'épithète *sans bornes*. Ce mot signifie seulement détroit où les vaisseaux ne naviguent que difficilement (α privatif et πειρω *transeo*) απειρων, ω Κιθαιρων ουκ εσει ταν αυριον πανσελανον, est une manière de s'exprimer de Sophocle (1). Le poëte s'est servi de ce mot, selon le sens que je viens de lui donner; et cette épithète est appliquée au mont Citheron. Quoi qu'il en soit, la mer (2) avoisinait le camp des Grecs αλς θαλασσα, principalement le poste d'Achille : et je me propose de prouver que cette description est vraie. « Mais, dit M. Bryant, ces « mots Ελλης ποντος (3) emportent l'idée « d'une grande étendue de mer. » Les

---

(1) *Sophocle*. Œdip. *tyrannus*, l. MLXXXVIII et suiv.

(2) *Voyez* la note sur la pag. 79 du texte.

(3) *M. Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 159.

Grecs (1) entendaient donc bien peu leur propre langue, puisque plusieurs siècles après, ils donnaient ce nom au détroit d'Abydos; et les inventeurs de l'histoire de Hellé sont donc bien mal-adroits, puisqu'ils lui faisaient risquer de traverser une étendue deux fois aussi grande sur le dos d'un bélier. Il est d'ailleurs prouvé que tous les autres auteurs ont donné le nom d'Hellespont au détroit d'Abydos; et lorsque M. Bryant somme ses adversaires de lui démontrer que c'était là l'Hellespont d'Homère, il me semble que c'est à lui de prouver que ce ne l'était pas.

Le 6 novembre 1794, j'arrivai de Lesbos à la partie méridionale du mont Ida, accompagné de quelques

(1) *Voyez* Héro et Léandre de Musée, Pausanias, Strabon, et enfin tous les auteurs qui en ont parlé; car de tous ceux que cite M. Bryant, aucun ne contredit cette version.

Anglais (1). Nous débarquâmes à peu près à vingt milles au-dessous de Lectum, aujourd'hui le cap Baba, dans le golfe Adramytti. Les montagnes s'élèvent graduellement du promontoire de Lectum en longues chaînes, qui se réunissent sur la droite à un sommet élevé, l'ancien Gargarus : puis courbant leur direction vers le nord, elles forment une masse déserte, sauvage, au-dessus de Scepsis et d'Ené. C'est là que le Simoïs prend sa source, ainsi que plusieurs autres rivières. Nous laissâmes ces montagnes sur la droite, et nous traversâmes l'autre chaîne sur le bord de la mer à Alexandria-Troas, qui se nomme aujourd'hui *Eski-Stambol*. Des vallées agréables, des rochers sauvages, des torrens semblables à ceux des Alpes, caractérisent l'Ida (2) Ἰδην πολυπιδακα

(1) M. Dallaway et M. Stockdale.

(2) « Le mont Ida, arrosé de mille sources et peuplé de bêtes fauves ».

μεγίστα Θηρῶν. Mais aucune rivière ne se jette ici dans la mer Egée ; et ceux qui, trompés par M. Bryant, y chercheront le Simoïs et le Scamandre, ne parviendront jamais à y découvrir ni des plaines ni des rivières. Nous nous sommes toujours tenus à quelques milles du rivage, et souvent nous avons vu la mer. Les cîmes de l'Ida s'élèvent brusquement sur la mer des deux côtés du Lectum ; et plus on pénètre dans les terres, plus le pays devient montueux. Au-dessus d'Alexandrie, le talus de la montagne s'adoucit du côté de la mer. Au pied de ce talus, et autour du port qui s'y trouve, était autrefois Alexandria-Troas : on en voit encore les ruines. Tous les voyageurs se sont accordés à dire que ce n'était pas là où Troye avait été, et la vérité est qu'il n'y a point de plaine. Les petits ruisseaux qui s'écoulent de quelques bains derrière la ville, et qui se réunissent dans

la vallée aride qui s'étend de là jusqu'à la mer, ne peuvent être pris pour le Simoïs ni pour le Scamandre. Belon, qui crut y reconnaître Troye, avoue, et avec beaucoup de raison, que le Simoïs (1) et le Xanthe (car c'est ainsi qu'il appelle ces deux petits ruisseaux) sont aujourd'hui si diminués, qu'à peine le plus petit poisson pourrait y vivre. Ils sont entièrement à sec dans l'été ; et dans l'hiver, il n'y a pas assez d'eau pour y faire nager une oie. Telles sont les rivières qui, sur cette partie de la côte, viennent à l'appui de l'hypothèse de M. Bryant. Depuis cet endroit, le rivage se compose d'une longue chaîne non interrompue de petits monticules. Ainsi traversée par quelques faibles courans, elle s'étend jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière que je démontrerai être le Scamandre. Immédiatement après,

(1) Voyages de Bélon, l. II, ch. VI.

on trouve le cap Janissaire, le Sigée des anciens : et dès-lors la côte devient plate, et forme une plaine parfaite qui s'étend à la distance d'environ trois milles le long du rivage de l'Hellespont.

C'est ici que l'on reconnaît les caractères du lieu où Homère a placé la scène de l'Iliade, ainsi que nous l'avons dit dans le commencement de ce chapitre. C'est ici qu'un grand fleuve apporte à la mer Egée le tribut de ses flots. Nous avons parlé d'un autre plus faible qui venait aussi y terminer son cours. Cette plaine est bornée à l'ouest par l'Hellespont et le fougueux Océan. Θαλασσα πολυφλοισβος. Derrière la plaine, s'élève l'Ida, qui la renferme entièrement. Elle offrait aux deux armées un vaste champ de bataille : le port et le camp des Grecs devaient être, dans ce cas, près de l'embouchure du Simoïs. La plaine a dans plusieurs endroits environ

quatre milles de large, et j'estime que sa plus grande longueur est à peu près neuf milles. La géographie de cette plaine est donc généralement d'accord avec Homère sur tous les points; et comme ce poëte ne parle jamais du cap Sigée (1), ni du cap Rhétée, il n'est pas de mon sujet de les nommer ici, et de les assigner pour bornes à la plaine. Je parlerai, dans la suite, de ce que les autres anciens auteurs ont écrit sur ces deux promontoires : mais nous sommes arrêtés ici par une objection de M. Bryant (2), qui reproche à la géographie dont nous venons de parler, de placer le mont Gargarus à une trop grande distance de la plaine. Il prétend que Lectum et Gargarus sont la même chose, quoique

(1) *Voy.* les observations de M. Bryant sur un Traité, etc. p. 5.

(2) *Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 160 et suiv.

Strabon et Homère soient d'un avis contraire. Ouvrons le premier, et voyons ce qu'il dit du Lectum. Il s'exprime en ces termes (1) : « Homère « décrit bien le Lectum. Il dit, avec « raison, qu'il fait partie de l'Ida, et « que lorsqu'on vient de la mer, du « côté des montagnes d'Ida, c'est le « premier point de débarquement que « l'on rencontre Ἀποβαθμός. Après avoir « parlé des projections les plus avan- « cées de l'Ida, savoir Lectum et Ze- « leia, il décrit aussi exactement le « sommet du Gargarus, un sommet « élevé (2) ; et même à présent, dit- « il, dans la partie la plus élevée de « l'Ida (3) (le Gargarus), on ren-

(1) *Strabon*, l. 13, p. 583 et 584.

(2) Un sommet élevé..... Il y a dans l'original : ἄκρον ὄρος.

(3) *Lucus in arce fuit summâ.* En. IX, v. 36. *Hoc est apud Gargara, quæ dicta sunt quasi* κάρα κράτος, *id est, caput capitis ; altitudinis*

« contre Gargara, ville d'Eolie. » Dans la page suivante, on trouve ce calcul : « Après le Lectum (1) est la « ville de Polymédium, éloignée de « quarante stades. On trouve ensuite « un petit bocage à quatre-vingts stades « plus loin, et Gargara à cent quarante « stades au-delà. » Ainsi, du Lectum au mont Gargarus, la distance est de deux cent soixante stades, c'est-à-dire, sans discuter la mesure prise du stade, à-peu-près trente milles, distance plus grande que celle de Gargarus à Troye. Cependant, M. Bryant prétend que puisque Homère place Jupiter sur le Gargarus pour voir la ville et la plaine, cette dernière devait s'étendre au pied

---

altitudo. καρα *est* κεφαλη, *Gargara autem sunt montis Idæ cacumina, propter quod dixit in arce summâ.* Servius. *Voy.* aussi Macrobe et Lactance, le commentateur de Stace.

(1) *Strabon*, liv. 13, p. 606.

de la montagne. Strabon, dit-il (1), donne à peu près cinquante milles à la côte, depuis Lectum jusqu'à Abydos. Ilium était à un peu plus de la moitié, c'est-à-dire, à deux cents stades, ou vingt-six milles, environ. Il ajoute en même tems, que tout le pays était sillonné de chaînes de montagnes qui interceptaient la vue et l'empêchaient de s'étendre au loin. Le lecteur voudra bien observer que M. Bryant raisonne comme si la vue du haut du Gargarus était la même que celle de Lectum, tandis que ces deux endroits sont éloignés de trente milles l'un de l'autre. Nous lisons que le Gargarus était beaucoup plus élevé, et plus voisin de la ville de Troye; car le Lectum se projette à l'ouest dans la mer Egée. Mais en supposant même qu'il fût question du point de vue du cap Lectum, l'auteur

(1) *Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 163 et 164.

qu'il invoque réfute tous ses argumens. Au même endroit où M. Bryant a pris sa citation, Strabon finit ainsi le passage que l'on veut nous retrancher : « Il y a sur le Lectum (1) un autel des « douze dieux : on l'appelle le temple « ou le siége d'Agamemnon, ἵδρυμα. Cet « endroit est à la vue d'Ilium ἐπόψιος, « et à la distance de deux cents stades, « ou même un peu plus. » Où sont donc les montagnes décrites si à-propos par M. Bryant? Si on pouvait apercevoir d'Ilion l'autel du Lectum, à plus forte raison les yeux de Jupiter pouvaient-ils découvrir Ilion du haut du Gargarus. Sa situation est plus élevée et la distance est plus petite. La vérité est que la topographie actuelle de tout ce pays confirme Strabon de manière à ne pas laisser lieu à la plus légère contradiction. Vers le sud de la plaine,

(1) *Strabon*, liv. XIII, p. 902.

les montagnes s'élèvent graduellement jusqu'au Gargarus. Cette éminence est le trait le plus prononcé (1) dans le profil des montagnes d'Ida, et c'est le seul qu'on puisse voir de la plaine. Homère le regardait comme le point le plus élevé de l'Ida ; voilà pourquoi il le choisit pour en faire le trône du roi des dieux. Il peut être à vingt-cinq milles de l'Hellespont et domine sur tout le pays. La situation était encore d'autant plus convenable, que ce dieu était la divinité tutélaire de la ville de Gargara. ἐνθα δε ἑιτεμενος τε βωμος τε θυηεις (2). Au surplus, si le lecteur veut savoir quelle est la vue perçante qu'Homère (3) attribue à ces dieux, voici ce qu'il dit de Neptune dans l'Iliade : « Les yeux « de Jupiter ne se reportant plus aux

(1) *Voy.* la vue du promontoire Sigée.

(2) Où il avoit un temple et un autel.

(3) Οξυς θεων οφθαλμος εις ὑτα παντα ἰδειν. *Eurip. ex Stobeo.*

« rives d'Ilion, il ne craint point « qu'aucun des dieux aille, au mé- « pris de ses lois, donner à l'un des « partis un secours qu'il réprouve. « Mais Neptune l'observe; Neptune « a lu dans ses regards et dans sa « pensée. Du sommet d'une montagne « de Samothrace qui commande l'Ida, « la flotte des Grecs et la ville de « Priam, le souverain des mers con- « templait la scène des combats (1). »

M. Bryant verra sur la carte du pays, que ce coup-d'œil de Neptune partait d'une distance bien plus considérable encore que celui de son frère Jupiter. Ainsi, puisque le sommet élevé du Gargarus peut se voir de la plaine, et qu'il forme le principal trait de ce païsage, il me semble que j'ai répondu à toutes les objections de ce genre: et le lecteur admirera sans doute la

(1) Il. XIII. Trad. de Lebrun.

noblesse avec laquelle Homère dépeint le souverain des dieux ; ce qu'il n'eût pas fait peut-être, s'il s'était conformé au système étroit de M. Bryant.

La même précision qui, dans l'Iliade, détermine si correctement la situation de la plaine, s'observe encore dans les différentes épithètes et dans les descriptions que ce poëme renferme. La fertilité de cette plaine est plus d'une fois citée, et tout le district de Troye est généralement représenté comme un terrein riche et productif, Τροιη ερισωλαξ. La partie la plus basse de la plaine est ordinairement décrite comme remplie de roseaux et de plantes aquatiques, produites vraisemblablement par un marais qui se trouve au confluent des rivières. Homère (1) en fait mention une fois dans le vingt-unième livre. C'est ainsi que, dans l'excursion noc-

(1) *Hom.* Il. XXI, v. 317. Τα πε μαλα νειοθι λιμνης
Κειτο υπ ιλυος κεκαλυμμενα.

turne de Diomède et d'Ulysse, celui-ci suspend les armes de Dolon aux branches d'un tamarin Μυρικη (1); et pour reconnaître le chemin par lequel il doit revenir, il le sème de branches (2) de myrtes, et de roseaux arrachés, Δονακες. Les différens caractères du Simoïs et du Scamandre sont encore plus particulièrement décrits, et toujours avec la même exactitude. Ils réunissaient leurs eaux dans la plaine; car dans le cinquième (3) livre, Junon et Minerve viennent se placer à leur confluent. Le Scamandre prenait sa source dans la plaine, près des portes Scées: il coulait de deux sources qui sont décrites de la manière suivante au vingt-deuxième livre de l'Iliade (4).

---

(1) *Homère*, Il. l. x, v. 466.

(2) Μυρικη est encore mentionné. Il. xxi, v. 18.

(3) *Homère*, Il. v, v. 774.

(4) *Id.* Il. l. xxii, v. 147 et suiv.

« Bientôt ils arrivent aux lieux où, « par deux bouches, le Xanthe épanche « les trésors de sa source. L'une ré- « pand une onde bouillante qu'envi- « ronne une épaisse fumée ; l'autre, « au milieu de l'été, verse des flots « plus froids que la neige ou la glace. « Là, sont de vastes bassins, où, dans « les jours de la paix, avant que les « Grecs eussent désolé ces rivages, les « Troyennes venaient rendre à leurs « vêtemens leur éclat et leur beauté. »

La situation de ces sources au pied de l'Ida, les garantissait contre la sécheresse (dans les chaleurs de l'été), parce que leurs eaux étaient constamment alimentées par les vapeurs que les montagnes interceptaient, et qui filtraient au travers des terres pour se réunir sur un point. Mais les torrens des montagnes, formés seulement par les pluies de l'automne et par la fonte des neiges au printems, disparaissent toujours pendant l'été dans

ces climats méridionaux. Les épithètes qu'Homère donne au Scamandre, dans divers endroits de son ouvrage, sont : αγλαον υδωρ, καλα ρεεθρα, ανθεμοις, ηιοεις, αργυροδινης, δινηεις, ευρρεις, ευρροος, et une ou deux fois sur-tout dans le vingt-unième livre (1). βαθυδινηεις et μεγας ποταμος βαθυδινης. La prairie qu'il traverse est aussi nommée, *le pré fleuri du Scamandre* (2). Homère parle moins souvent de l'autre rivière ; cependant on en reconnaît quelques caractères dans l'Iliade. Le Xanthe invoque ainsi son allié le Simoïs, au vingt-unième livre, vers 308 (3).

« Viens mon frère, lui dit-il, que « nos flots réunis arrêtent ce mortel « furieux qui poursuit les Troyens, et « qui bientôt anéantira la ville de

(1) *Homère.* Il. l. XXI, v. 15-329 et suiv.

(2) Εσαν δ'εν λειμωνι Σκαμανδριω ανθεμοεντι. Il. II, v. 467.

(3) *Homère.* Il. l. XXI, v. 308 et suiv.

« Priam. Viens me seconder ; romps « toutes tes digues, rassemble toutes « tes eaux, roule les pierres, les ro- « chers pour accabler ce farouche « vainqueur, qui ose s'égaler aux « dieux. »

On trouve au septième livre la description suivante :

« Le profond Simoïs roule à la mer « des casques, des boucliers et des « héros morts, qui ressemblaient à « des dieux. » On voit donc que, d'un côté, on nous représente le Scamandre comme un beau courant d'eau claire, et sur-tout comme intarissable, c'est-à-dire qu'il coule toute l'année, tandis que, de l'autre côté, on nous peint le Simoïs comme un torrent impétueux qui se précipite des montagnes, et roule dans ses flots des rochers, des arbres et des cadavres. Il paraît aussi qu'au-dessous du confluent, les eaux réunies de ces deux fleuves prenaient le nom de Scamandre ; car

dans le passage que nous venons de citer au vingt-unième livre de l'Iliade, le Xanthe appelle le Simoïs à son secours : ce qui aurait été fort inutile, si la bataille s'était donnée au-dessus du confluent. Il n'est dit nulle part, que le Simoïs prenne sa source dans la plaine. Le passage que nous venons de citer, prouve au contraire qu'il recevait dans son cours, les eaux de plusieurs ruisseaux. Cependant M. Bryant prétend que M. Lechevalier s'est trompé dans toute cette description(1). Les épithètes de δινηεις, ευρροος, ευρρειος lui prouvent que le Scamandre était beaucoup plus grand qu'on ne le décrit ici ; et il observe que le poëte grec ne donne aucune épithète à ce qu'il nomme l'*ignoble* Simoïs, le *subalterne* Simoïs. Le lecteur pourra remarquer que

(1) Observations on a Treatise, etc. pag. 29 et 30.

M. Bryant n'est pas aussi avare d'épithètes envers ce fleuve, que le poëte qui en a décrit les caractères. Il paraît par le passage que nous avons déjà cité, que le Simoïs n'était pas toujours *subalterne* et *ignoble*. Ισῃ δεμεγα κυμα, πολυν δ' ομυρκηδον ορινε φιτρων τε λαων. Voilà précisément ce que dit M. Lechevalier. Le Simoïs est, suivant lui, souvent dans cet état; c'est un torrent impétueux, très-considérable dans l'hiver ou après de fortes pluies; mais il est fréquemment à sec dans l'été. Raison très-probable pour laquelle on croit que les deux rivières réunies prenaient au-dessous du confluent le nom du Xanthe, parce que celui-ci coulait toute l'année. Quant aux épithètes du Scamandre, il est possible qu'un courant d'eau soit tout à-la-fois beau et tournoyant, δινηεις, ευρροος, ευρρειος. Dans le vingt-unième livre, la bataille se donne au-dessous du confluent; et alors Homère le nomme, βαθυ δινηεις et μεγας ποταμος βαθυ-

δινης (1). En un mot, si ces épithètes se trouvent dans l'Iliade, elles sont toujours par allusion aux eaux réunies de deux rivières, qui pour lors portaient, comme je l'ai déjà observé, le nom de Scamandre. Voilà cependant tout le fondement de l'accusation d'inconséquence que l'on intente à Homère.

Le Scamandre était aussi à l'ouest de la plaine; et quoique M. Bryant prétende (2) que M. Lechevalier a mal expliqué les combats d'Hector μαχης εν αριστερα πασης (3), cependant j'observe avec plaisir, que son interprétation

(1) *Voyez* ci-dessus, l. IV.

(2) Observation de M. Bryant sur un traité dont le titre est : *Description de la plaine de Troye*, p. 30.

(3) Il ne peut y avoir de doute que la gauche de la bataille relativement à Hector, ne soit la gauche des Troyens, par conséquent la droite des Grecs. C'est tout le contraire pour Ajax et

est confirmée par Ptolémée (1), qui, dans sa géographie, les place dans l'ordre suivant : Abydos, Dardanus, Simoïs, Scamandre et Sigée. Le Simoïs était donc plus près de Dardanus, et le Scamandre plus près du Sigée. Ce passage de Ptolémée est cité par M. Bryant lui-même, dans la page suivante. Tels sont les caractères, les points de reconnaissance qu'Homère nous indique dans la plaine de Troye; et peut-être le lecteur les retrouvera-t-il dans la description suivante.

Dans mon dernier chapitre, j'ai tâché de prouver que la plaine de Bounar-Bachi coïncide avec la situation sup-

---

Idomenée ; et lorsqu'ils sont à la gauche de la bataille, Homère ne les place point ὀχθας παρ' ποταμοιο Σκαμανδρε. Si cet argument avait besoin de confirmation, on la trouve dans Ptolémée.

(1) Géogr. de Ptolém. p. 137. — Observations de Bryant, p. 31.

posée de la plaine de Troye; elle s'y rapporte aussi parfaitement par la nature de son sol et la situation de ses rivières. En débarquant à Koum-Kalé (1) où nous revînmes d'une excursion que nous avions faite à Abydos, la première apparence de la plaine est celle d'un marais qui s'étend jusqu'auprès de la mer, et le sol en est par-tout bas et sablonneux. Un peu à l'est de Koum-Kalé, une rivière (alors très-considérable) se jetait dans la mer. L'embouchure de cette rivière est au milieu de très-grands marais, et son lit est lui-même extrêmement bourbeux, plein de pierres et de sable. Nous la traversâmes sur un pont de bois, au-dessus de la ville de Koum-Kalé; et dirigeant notre marche vers le point que M. Lechevalier reconnaît pour le Rhétée, nous prîmes la vue

(1) *Voyez* la carte de la plaine de Troye.

du monticule que l'on suppose être le tombeau d'Ajax (1). Dans une des sections suivantes, je reviendrai sur ces tombeaux. Le lecteur ne peut s'empêcher d'observer la forme plate et basse de la plaine en cet endroit, ainsi que les longs promontoires que la rivière a formés par les constantes alluvions, et les dépôts qui se sont formés à son embouchure. De là, nous traversâmes de petites montagnes et une étroite vallée, que l'on appelle aujourd'hui vallée de Thimbrek, nom qu'on ne peut méconnaître et qui est infailliblement celle de Thymbra d'Homère et de Strabon. Nous passâmes près d'un petit village turc nommé Halil-Eli, et ensuite par un autre nommé Tchiblak. La plaine qui jusques-là s'étendait au-dessous de nous

(1) *Voyez* Lechevalier sur la plaine de Troye. Sur le promontoire de Rhétée et le tombeau d'Ajax.

et sur la droite, maintenant dans sa direction à l'est, se déployait devant nous et à nos pieds; les montagnes à gauche couvertes de bois et de verdure, formaient un coup-d'œil riche et animé. Le sol ici n'est plus marécageux, il est fécond τερπωλής. La rivière que nous avions déjà passée le matin, coulait au pied de ces superbes montagnes qui terminaient la plaine un peu au-dessus. Au-delà de ce point, le cours de la rivière se rétrécit entre deux chaînes de rochers escarpés. Après l'avoir traversée, nous gagnâmes la montagne voisine pour aller à Bounar-Bachi, où nous passâmes la nuit. Le jour suivant au matin, notre premier soin fut d'examiner la nature des sources situées au-dessous du village dont nous dessinâmes la vue. La source froide jaillit par cinq ou six crevasses, au pied d'un rocher qui formait le devant du tableau que nous avions sous les yeux. A peu de distance

de cet endroit sort une autre source, qui se trouvait alors (1) d'une chaleur considérable. Ses eaux sont même encore aujourd'hui reçues dans un bassin de marbre, comme l'étaient celles du Scamandre d'Homère ; et dans la partie du bassin par laquelle l'eau s'introduit, la température était à peu près la même que celle des bains chauds de Bristol. Les Turcs qui nous avaient accompagnés depuis Bounar-Bachi, confirmèrent ce que dit M. Lechevalier ; ils nous assurèrent que l'eau était beaucoup plus chaude en hiver, et qu'elle fumait alors très-visiblement. Si c'était ici le Scamandre, alors les portes Scées étaient près de ces sources. Mais je reviendrai sur ce sujet, lorsque je discuterai la situation de la ville. Après avoir observé tout ce qui pouvait y avoir rapport, nous suivîmes à cheval le cours du

(1) Le 13 novembre 1794.

petit fleuve et le pied des montagnes qui terminent la plaine au sud et à l'ouest. Les deux sources, chaude et froide, se réunissent bientôt et forment dans la plaine un courant d'eau limpide comme le crystal. Au pied des montagnes, au-dessous d'Erkessighi, la plaine redevient marécageuse et se couvre de joncs et d'autres herbes aquatiques. De là, nous descendîmes au Scamandre, que nous traversâmes sur un pont que nous avions déjà passé précédemment en venant d'Alexandrie. La rivière, après avoir serpenté au travers des marais, change ici tout-à-coup sa direction, et coule à gauche, au travers d'une vallée, dans laquelle son lit est parfaitement aligné. La terre est éboulée des deux côtés sur les rives de ce canal ; ce qui prouve clairement qu'il est l'ouvrage de l'art (1). En consé-

(1) *Voyez* Lechevalier, tom. III, p. 200.

quence, guidés par M. Lechevalier, nous cherchâmes à cet endroit l'ancien lit de la rivière. Nos yeux furent immédiatement frappés d'un canal sinueux, dans lequel le Scamandre verse encore ses eaux quand il déborde. Il est exactement des mêmes dimensions que celui de la rivière à l'endroit où il s'en sépare ; et en suivant les sinuosités de ses bords, nous arrivâmes bientôt à ceux de la grande rivière dans laquelle celle-ci se jetait autrefois. Au confluent et au-dessous, des tamarins, des osiers et d'autres plantes aquatiques croissaient en abondance. J'ai déjà fait mention des bords élevés de sable, entre lesquels la grande rivière se trouve encaissée. J'ajouterai que dans l'été elle est souvent à sec entièrement, excepté près de son embouchure, où les marais sont inondés par la mer. Elle est toujours bourbeuse : elle entraîne des pierres et des fragmens de rocher des

montagnes voisines. Mais l'autre, lorsque je la vis, était encore, malgré les fortes pluies qui venaient de tomber, *claire comme le cristal*; et dans l'été son lit n'est jamais à sec : propriété qui, dans ce climat, justifie bien les épithètes de αγλαον υδωρ, etc. Je déclare que dans toute la description de ce terrein, je ne puis trouver chez Homère une seule expression locale qui ne soit encore aujourd'hui de la plus grande exactitude, si on l'applique au pays dont je viens de parler.

J'ai déjà indiqué quelques détails relatifs à la situation de la ville de Troye, sur laquelle nous trouvons Homère d'une précision admirable. D'abord il est dit qu'elle était située près des sources du Scamandre (1), éloignée des vaisseaux, et dans une partie de la plaine d'où l'on ne pouvait

(1) *Homère*, Il. XXII, v. 208.

reconnaître parfaitement toute la station (1) des Grecs, puisque Polytes, se fiant à son agilité, vint pour les observer jusqu'au tombeau d'Aisyetes ; ce qui eût été inutile, si l'on avait pu les voir de la ville. En parlant de la situation de Troye (2), le poëte l'appelle Τροιη ηνεμοεσσα (exposée aux vents). (3) Une partie de cette ville devait donc être bâtie sur un lieu élevé. Elle était peu éloignée du Simoïs et de la belle montagne de Callicoloné. La ville était bâtie dans la plaine au pied de l'Ida : mais il ne s'ensuit pas que l'Acropolis n'était pas sur une éminence ; et il paraît démontré par le sixième livre, que les dames troyennes allaient au temple de Minerve,

---

(1) Εκαθεν πολεως κοιλης εστι νευστι. Iliad. v ; v. 791.

(2) *Homère*, Il. II, v. 791.

(3) *Id.* Il. XX, v. 53.

situé sur une éminence : εν πολει ακρη (1). Le huitième livre de l'Odyssée en fournit une nouvelle preuve : les Troyens y délibèrent, dans l'Acropolis, s'ils détruiront le cheval de bois, en le précipitant du haut des rochers sur lesquels cette citadelle était bâtie. Les portes Scées étaient près des sources du Scamandre ; elles étaient aussi ouvertes sur la plaine. C'était par là que sortaient les héros qui allaient combattre. Tout auprès était la montagne, ou la colline des figuiers sauvages (2) : ερινεος. C'était principalement par-là que la ville était accessible ; et les murs y étaient de niveau avec la plaine : Ενθα μαλιστα Αμβατας εσι πολις ϗ επιδρο-

(1) *Homere*, dans un autre endroit, nomme aussi la citadelle Περγαμω ακρη, la haute Pergame ; et, d'après lui, Virgile, *Priami arx alta maneres. Voy.* Hom. Il. VI, v. 297 ; et aussi l'Odyssée, VIII, v. 504 et suiv.

(2) *Id.* Il. VI, v. 434.

μεν επλετο τειχος. Cela prouve que si la ville était εν πεδιω, la muraille n'en était pas moins sur un terrein inégal et en talus, puisque le pied du rempart était accessible sans difficulté, dans cet endroit seulement : επιδρομος. Je crois que personne ne contestera une situation à laquelle tant de caractères se rapportent si parfaitement.

Cependant avant d'en faire la comparaison avec la ville actuelle, il me reste à faire mention de quelques autres monumens décrits par Homère, et qui existaient avant les événemens de l'Iliade. Bathyeia ou le tombeau de Myrinne (1) était un monticule conique, αιπεια κολωνη. Homère nous indique très-bien par-là ce qu'étaient les tombeaux des anciens tems héroïques. Il y a par conséquent lieu de penser que le tombeau d'Aisyetes (2)

(1) *Homère*, Il. II, v. 811.
(2) *Id.* Il. II, v. 793.

était un cône semblable, qui commandait la vue du rivage, et dont la situation était à quelque distance de la ville, sans cependant être assez éloignée pour pouvoir être coupée par un parti de l'armée grecque campée dans la plaine, sur les bords du Scamandre, comme dans le premier livre de l'Iliade. C'est ce qui détermine Polytes, fils de Priam, à s'y transporter pour découvrir et reconnaître la position de la flotte des Grecs (1). Il se fiait à son agilité, à sa vîtesse. Ce tombeau n'était donc pas près de la ville, et pouvait commander toute la plaine, au-dessus de laquelle il s'élève, sans que la vue fût interrompue par aucune colline, ou aucune éminence intermédiaire.

Les seuls autres monumens dont il soit fait mention dans Homère (2),

(1) Ποδωκείης πεποιθώς. Homère, Il. 2, v. 792.

(2) *Homère*, Il. x, v. 414 et suiv. *Ibid.* 160 *Ibid.* xi, v. 3-20-56 et suiv.

qui aient existé avant la guerre de Troye, et qui peut-être existent encore aujourd'hui, sont le tombeau d'Ilus et le *Throsmos*. Le premier était au milieu de la plaine, c'est-à-dire au milieu de sa largeur; car il paraît par le huitième livre, qu'il était plus près des vaisseaux que de la ville. Les Troyens campèrent ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο auprès du *Throsmos* (1) qui, suivant Homère, n'était pas non plus éloigné de l'armée des Grecs. M. Bryant (2) entre dans une longue discussion, et traduit le mot θρῶσμος, par *saltus*, étendue de terre couverte de bois. Il observe qu'une armée ne pouvait camper, ἐπὶ sur un monticule pareil à celui que décrit M. Lechevalier. Mais

(1) Il était près des vaisseaux. *Homère*, Il x, v. 160.

(2) Observations de Bryant, p. 9.

M. Bryant doit prendre garde que επι (1) signifie quelquefois *auprès*, et quelquefois *sur*. Il paraît aussi que ce monticule était près du tombeau d'Ilus, parce que les Troyens y tinrent conseil cette nuit-là. παρα σημαντι ιλυ (2) Νοσφιν απο (3) φλοισβοιο. M. Bryant (4) traduit ainsi, avec bien de la mauvaise foi, suivant mon

---

(1) Επι πλαγξι Ελλης ποντω le large Hellespont. *Hom.* Il. VII, 86. Et aussi επ' ηιονι Σκαμανδρω. Il. V, v. 36', sur les bords du Scamandre.

(2) Le tombeau d'Ilus était très-près du gué du Scamandre; car Mercure rencontre Priam à ce gué, après avoir passé le tombeau d'Ilus. Iliad. II, v. 3.

(3) *Hom.* Il. X. — *Bryant, ibid.* p. 9.

(4) Dans le huitième liv. Hector retire son armée, et campe, νοσφιν, à la distance des vaisseaux, *Hom.* Il. VIII, v. 490. Et cependant tandis qu'ils restent dans cette position, Nestor dit qu'ils sont près des vaisseaux, εγγυθι νεων. Liv. IX, v. 76. Ainsi νοσφιν peut signifier à une petite distance. L'explication de M. Bryant est donc hasardée.

avis : Au tombeau d'Ilus, *à l'écart et éloigné du bruit du camp.* Le texte et le sens sont : *loin du tumulte ;* c'est-à-dire, là où ils ne pouvaient être interrompus. Il n'y a pas un mot relatif à l'éloignement. Quoique dans les tactiques modernes, il puisse être assez ordinaire de tenir conseil à quelque distance de l'armée, pour éviter le bruit, je crois qu'Hector et Agamemnon auroient regardé cela comme peu militaire. Je vais maintenant décrire l'état actuel de toutes ces situations, et faire voir comment on peut en reconnaître encore beaucoup dans la plaine que j'ai décrite.

Revenons aux sources chaudes de Bounar-Bachi, et considérons la nature du terrein qui les environne. Le sol s'élève à l'est par un court talus qui aboutit à un plateau sur lequel se trouve le village de Bounar-Bachi. Ce plateau se termine plus loin, vers l'est, à une profonde vallée par laquelle la

grande rivière (le Simoïs) entre dans la plaine. Vers le sud-est, s'élève une éminence très-escarpée, et environnée de trois côtés par des rochers élevés, au pied desquels coule le Simoïs, au-dessous d'un cordon d'énormes précipices situés sur le côté opposé du ravin. Supposons maintenant que ce soit ici Troye. Tirons pour sa défense une muraille, d'un précipice à l'autre; nous trouverons que l'Acropolis est environné de rochers, du haut desquels une partie du conseil voulait précipiter le cheval de bois. Au-dessous de cette citadelle, la ville était bâtie sur ce plateau, où l'on voit aujourd'hui Bounar-Bachi; et son élévation au-dessus de la plaine justifie l'épithète πιμοεσσα (exposée aux vents). Dans ce cas, la muraille serait défendue de trois côtés par les précipices. Il est probable qu'elle se prolongeait sur la crête du talus, un peu au-dessous de Bounar-Bachi. Les portes Scées se seraient trouvées

immédiatement au-dessus des sources chaudes; et le plateau de Bounar-Bachi s'étendant vers l'ouest, la muraille aurait passé de la crête du plus petit talus au pied du plus haut, lequel s'élève du côté de la citadelle, en traversant une éminence peu élevée qui se serait trouvée dans cet endroit, de niveau avec le pied du mur. Cette situation se trouvant tout auprès des portes Scées (1), répond parfaitement à celle des figuiers sauvages, ερινεος, et comme elle s'étend vers la plaine, c'était par-là que passaient les Troyens, lorsqu'ils allaient aux portes Scées. Si l'on reconnaît ce lieu pour Troye, le lecteur, en regardant la carte, observera que de la plate-forme de Bounar-Bachi, et même de la citadelle, si l'on porte les yeux vers le rivage de la mer, les montagnes sur lesquelles Tchiblak est bâti, et celles

(1) Παρ' ερινεον εστεωντο. *Hom.* Il. *passim.*

qui sont situées de l'autre côté de la vallée de Thimbrek, interceptent la vue de la plaine vers la partie de l'est. C'était précisément ce qui avait lieu à Troye. Homère nous le dit, ou du moins nous le laisse inférer. D'après une coïncidence aussi frappante, aussi vraiment extraordinaire, est-il possible de supposer qu'Homère n'avait pas cette position en vue quand il a décrit Troye ?

Mais une autre preuve, plus forte encore, vient augmenter notre conviction. Indépendamment des tombeaux d'Ajax, d'Achille et de beaucoup d'autres guerriers, on montrait, du tems de Strabon, le tombeau d'Aisyetes, que l'on regardait comme un monument de la plus haute antiquité, et qu'Homère met au nombre de ceux qui existaient avant la guerre de Troye. Heureusement Strabon (1) nous in-

(1) *Strabon*, l. XIII, p. 599.

dique où nous devons le chercher. De son tems, on le voyait sur la route qui conduisait de la moderne Ilium à Alexandrie : c'est la route par laquelle nous entrâmes dans la plaine la première fois. On voit une haute éminence conique élevée sur un petit monticule dont la vue commande très-avantageusement la position de Bounar-Bachi, sur la droite, et sur la gauche, la plaine, l'Hellespont et le mouillage des Grecs. Cet endroit est à une distance considérable de Bounar-Bachi ; mais il n'en est pas séparé par la plaine située entre les deux rivières, et dans laquelle l'armée était en bataille. Cette position ressemble, sous tous les rapports, au tombeau d'Aisyetes : on le nommait ainsi du tems de Démétrius de Scepsis. C'est en effet αἰσυήτεια κολωνη (1), une éminence conique, en usage alors

(1) *Lechevalier*, sur la plaine de Troye.

pour les tombeaux. Elle existe encore aujourd'hui pour éclaircir Strabon et confirmer Homère. Il ne reste aucune trace de celui de Myrinna ; et quant au tombeau d'Ilus, que M. Lechevalier place dans sa carte près du confluent des rivières, et qui était, dit-il, dans un tel état, qu'il a fallu une observation aussi précise que la sienne pour déterminer sa première forme ; je pense qu'il y a ici un peu d'imagination : car, tout convaincu que je sois que ce tombeau était près de l'endroit indiqué par le voyageur français, cependant je n'ai pu en fixer précisément la situation. Il y a dans cette partie, auprès de la rivière, plusieurs monticules inégaux dont il est possible que quelqu'un soit le reste de ce monument ; mais leur apparence n'a point du tout été pour moi une preuve suffisante. Il est un fait : c'est que la situation des tombeaux d'Ilus et Myrinna était telle qu'ils paraissent avoir dû se conserver bien moins que

celui d'Aisyetes, parce que le monument d'Ilus était élevé dans un endroit humide et marécageux, et celui de Myrinna (1) était situé devant la ville, dans la plaine où les armées étaient rangées. Des causes locales peuvent les avoir fait disparaître ; et en effet, après le tems de leur célébrité, cette plaine fertile fut constamment cultivée, et le travail de la charrue peut avoir contribué d'abord à en altérer la forme, et ensuite à les effacer. C'est ce qui arrive toujours aux monumens de cette espèce, tandis que nous en voyons d'autres aussi durables que le terrein sur lequel ils sont élevés. D'après l'époque à laquelle Homère fait remonter la fondation de ceux dont je parle, il n'est pas nécessaire de chercher des raisons pour

(1) Le tombeau de Myrinna était dans la plaine περιδρομος ενθα και ενθα, accessible de tous les côtés, par conséquent plus facile à effacer par les causes susdites. *Il.* II, v. 812.

en justifier la dégradation ; il est même étonnant qu'il en reste des vestiges.

Qu'on me permette ici une observation sur une objection de M. Bryant, qui paraît lui inspirer beaucoup d'espoir. Il dit qu'on ne peut trouver aucune trace de la ville, ni aucun ancien monument qui prouve qu'elle ait jamais existé. Lucain (1), parlant du tems où César y débarqua, ajoute : *Etiam periêre ruinæ*. Non content de s'arrêter aux ruines dont la destruction prouve au moins l'existence précédente, César reconnut la situation de Troye ; car il nous dit quels étaient les objets qui avaient remplacé cette scène de ruines.

« *Jam* (2) *sylvæ steriles, et putres robore trunci*
« *Assaraci pressêre domos et templa deorum*
« *Jam lassa radice tenent : ac tota teguntur*
« *Pergama dumetis.* »

(1) *Lucain.* Pharsale, l. IX, v. 969.
(2) Pharsale de Lucain, l. IX, v. 966.

Le même auteur lui indique aussi les autels hérœens, et dans le même vers, il ajoute : *Nullum est sine nomine saxum; il n'y a pas une pierre qui n'ait son nom.* Cependant, dit M. Bryant, nous connaissons des villes qui ont long-tems été en ruines, en Egypte, en Palestine, en Syrie (1) et dans d'autres endroits du Levant. On va visiter encore *Pœstum;* et en Angleterre même, on a *Verulam* et *Silœhester.* Voilà le même raisonnement qu'il a fait au sujet du fossé et du rempart des Grecs dans la plaine de Troye. Cela ne prouve rien ; car la question n'est pas de savoir s'il reste une ville, mais s'il y en a une de détruite. La nouvelle ville d'Ilium (2), située dans la plaine, a été très-considérable ; elle est cepen-

(1) *Bryant*, sur la guerre de Troye, p. 44.

(2) La nouvelle Ilium fut embellie et beaucoup agrandie par Alexandre. *Strabon*, l. XIII, p. 593.

dant aussi complétement détruite et effacée que celle de Troye. Abydos, que j'ai aussi visitée, est exactement dans le même état : il n'en reste qu'un petit pan de muraille d'à-peu-près six pieds de hauteur sur quatre de longueur. Il n'existe pas le plus léger vestige de Tyr, ville jadis tout aussi puissante, et dont la destruction est moins ancienne. Mais que pouvaient être les ruines de toutes ces places (auxquelles je pourrais en ajouter bien d'autres) en comparaison de celles de Troye? Une guerre acharnée de dix ans, occasionnée par une vengeance implacable, un incendie, un pillage général, les matériaux dont elle était bâtie emportés par les villes voisines, pour réparer les dommages que la guerre leur avait fait éprouver ; toutes les causes en un mot qui pourraient accélérer la destruction se réunirent à une longue succession de siècles, pour effectuer ce que le tems seul a opéré

sur plusieurs autres villes, sans le secours de toutes les circonstances que nous venons de voir. Enfin, M. Bryant ajoute que « en supposant « que chaque pierre eût été emportée, « au moins resterait-il des inégalités « dans le terrein, c'eût été un ou- « vrage considérable de les niveler. » C'est un travail que la charrue a dû faire en partie. On nous dit : *Seges est ubi Troja fuit.* Malgré cela il reste des inégalités et des traces d'édifices, à Bounar-Bachi. Et puisque M. Bryant nous a dit ce qu'il désirerait trouver, il est forcé de reconnaître Troye à Bounar-Bachi, car il y trouverait ce qu'il désire, s'il en faisait le voyage. Il est évident que la situation indiquée par M. Lechevalier a été couverte de bâtimens. Le terrein y est coupé en plate-forme; et lorsque je vins à réfléchir que ces restes étaient les débris des fondemens de Troye, je fus surpris qu'il en existât autant, quoique

M. Bryant soit fâché d'en trouver si peu.

Les héros grecs de la mort desquels il est principalement fait mention pendant le siége, sont Achille, Ajax, Patrocle, Antiloque, Pénélée et Protésilas. Les Troyens en perdirent plusieurs, mais sur-tout Hector et Pâris. Les écrivains postérieurs célébrèrent les tombeaux de ces guerriers. Ces monumens attiraient la vénération des villes voisines et de plusieurs voyageurs (1) illustres. Nous voyons Alexandre sacrifier au tombeau d'Achille, et les Thébains, obéissant (2) à la voix de l'oracle, emporter les cendres d'Hector, et les consacrer dans le temple de Thèbes. Homère nous

(1) *Arrien*, l. I, p. 32. — *Q. Curce*, l. II, ch. IV.

(2) *Pausanias : Bœotica*, l. XXXVII, p. 295, éd. de Francfort, 1585.

apprend quelle était la nature de ces monumens. Bathyeia, ou le tombeau de Myrinne, était, suivant lui, un monticule élevé et conique, αἰπεῖα κολωνή. Homère fait aussi mention des funérailles de Patrocle (1). Les Grecs tracèrent son tombeau de forme circulaire : ils en posèrent les fondemens autour du bûcher et le couvrirent ensuite de terre. Après avoir ainsi élevé le monument, ils s'en retournèrent. Ce tombeau était donc de terre entassée dans une forme circulaire. Celui-ci était un cénotaphe (2): car Achille recueillit les cendres de son ami dans un vase d'or, et les conserva, afin qu'après sa mort on y mêlât les siennes, Le tombeau d'Achille était aussi de la même nature, mais plus grand. Dans la même harangue, après avoir

(1) *Homère*, Il. XXIII, v. 255.
(2) *Id. Ib.* XXIII, v. 243.

parlé du tombeau de Patrocle, Achille ajoute : « Ensuite les Grecs (1) qui « resteront sur les vaisseaux après ma « mort m'en élèveront un plus vaste et « plus élevé. » Celui de Patrocle était sur le rivage, ἐπ ἀκτῆς, et sur le rivage (2) de la mer de Thrace, par laquelle s'en retournèrent les vents qui s'étaient rendus aux prières d'Achille. On trouve dans l'Odyssée(3) une description complète du tombeau d'Achille et de sa situation. « L'armée sainte des guerriers « grecs éleva autour des cendres « d'Achille, de Patrocle, et d'Antilo- « que, sur le rivage sonore du vaste « Hellespont, un grand et magni- « fique tombeau, que l'on voit de la « mer, et qu'apercevront les naviga- « teurs des siècles futurs. » Il paraît,

(1) *Homère*, Il. XXIII, v. 246.
(2) *Id. Ib.* XXIII, v. 126.
(3) *Id.* Odys. XXIV, v. 80.

d'ailleurs, par un discours d'Hector (1), que les tombeaux des Grecs étaient ordinairement dans des situations pareilles ; car il propose, pour condition d'un combat singulier, de rendre le corps de son adversaire, s'il le tue, afin que les Grecs lui élèvent un tombeau sur le rivage du vaste Hellespont. Homère fait encore une mention très-particulière du tombeau d'Hector. Après avoir décrit les funérailles de ce guerrier, il dit (2) : « Ils se hâtent « de déposer son urne dans une fosse « profonde, sur laquelle ils entassent « de grandes pierres ; et ils élèvent « avec précipitation un tombeau. » Les autres monumens que nous avons décrits étaient donc de terre. Celui d'Hector était construit de la même façon, mais il était couvert de pierres. Il était près de la ville. car

(1) *Homère*, Il. VII, v. 86.

(2) *Id. Ib.* XXIV, v. 797 et suiv.

Priam ordonne aux ouvriers d'apporter du bois à la ville ασυδι (1) pour faire le bûcher. Strabon et des auteurs récens font encore mention d'autres particularités sur ces tombeaux. Mais je laisse, pour le moment, ces nouvelles preuves, mon but n'ayant été que de montrer que les descriptions de la plaine par Homère s'accordent avec son état actuel.

Je crois avoir démontré qu'il est probable que le mouillage de la flotte des Grecs était à l'embouchure du Scamandre. Ce point m'est, je crois, accordé. Nous savons que le poste (2) d'Achille était le plus près de Sigée ; car c'est ce qu'il faut inférer de ce

---

(1) *Homère*, Il. XXIV, v. 778.

(2) *Id. Ib.* VIII. v. 224. II, v. 7 ; et XVII, v. 116. Ajax est représenté sur la gauche de l'armée ; par conséquent Achille était à la droite, puisqu'il était à l'autre extrémité.

qu'Homère (1) le place à l'aîle droite de l'armée. Il faut aussi conclure qu'il était près du rivage de la mer de Thrace et de l'embouchure de l'Hellespont. Lorsqu'Achille (2) appella les vents pour allumer le bûcher de Patrocle, les deux qu'il invoqua étaient le nord et l'ouest, et tous deux s'en retournèrent par la mer de Thrace. Cette mer était donc au nord et à l'ouest du tombeau, et l'on voyait ce tombeau sur le bord de la mer. Cela ne pouvait arriver qu'au promontoire baigné, en effet, par la mer au nord et à l'ouest. C'est ici qu'il faut chercher le tombeau de Patrocle et celui d'Achille qui en était voisin. Le dessin de ces tombeaux est pris au large et vis-à-vis du promontoire de Sigée. Le lecteur y verra deux tombeaux d'inégale grandeur,

(1) C'est ce qui paraît par les funérailles de Patrocle. *Il.* XXIII, v. 255 et suiv.

(2) *Homère*, Il. XXIII, v. 194.

à peu de distance du rivage. De ce point de vue, l'Hellespont s'étendait à notre gauche ; la Chersonèse de Thrace et le nord de la mer Egée étaient derrière nous, et la plaine mer à notre droite. Au pied de ce promontoire se trouvent deux tombeaux (1), dont la forme, la nature et la situation s'accordent avec ceux d'Achille et de Patrocle décrits par Homère : et tout est détaillé avec tant d'exactitude, qu'en peignant ces monumens, il est impossible de rien ajouter ni de retrancher aux descriptions du poëte. Ou bien ces tombeaux et cette plaine sont ceux qu'il a eus en vue, ou leur

(1) *Lechevalier* assure que le tombeau d'Achille est nommé aujourd'hui Διος τυπη, le tombeau divin ; mais indépendamment de ce que διος n'est point en usage dans le grec moderne, il paraît que c'est une erreur. Ces deux tombeaux se nomment Δυο τυπη ; ce qui signifie, *les deux monticules*.

coïncidence est un de ces miracles dont on ne peut rendre compte.

Le poste d'Ajax (1) était à la gauche, opposé à celui d'Achille, c'est-à-dire, qu'il était plus près de l'endroit qu'on nomma, dans la suite, le promontoire de Rhétée. Homère ne nous dit pas où était son tombeau ; mais nous trouvons qu'il était un des héros qui furent enterrés dans la plaine : car Nestor assure qu'il y était inhumé, ainsi qu'Achille (2), Patrocle et Antiloque. Son tombeau devint, dans la suite, l'objet du culte des Rhétéens (3). On le voyait près de leur ville, et l'on avait bâti sur son sommet un temple circulaire qui fixa long-tems leur vénération. A trois milles et demi, ou à peu près, du promontoire de Sigée, sur un mon-

(1) *Homère*, Il. *loco suprà cit.* l. II.

(2) *Odyssée* d'Homère, III, v. 109.

(3) *Pausanias attic*, p. 33 et 34; et *Strabon*, l. XIII, p. 595.

ticule peu élevé, il existe aujourd'hui un tombeau de la même nature que ceux d'Achille et de Patrocle, et pareils à ceux qu'Homère décrit dans toutes les occasions. On croit qu'Antoine (1) ou Pompée enlevèrent les cendres d'Ajax, et qu'ils les emportèrent en Egypte. Quoi qu'il en soit, Pausanias (2) nous apprend qu'il était ouvert. Voici comme il s'exprime : « Un Mysien me dit que la mer avait « emporté et ouvert la partie qui re- « garde le rivage, et que l'entrée du « tombeau n'était pas alors difficile. » Vers le sommet du monticule que je viens de décrire, nous observâmes d'abord les restes d'un mur circulaire. Un pan de ce monticule est renversé du côté qui domine le vaste

(1) *Lechevalier*, sur la plaine de Troye.

(2) *Pausanias*, l. 1, p, 34-36, éd. de Francfort, 1583.

marais, où la mer pénétrait peut-être au tems de Pausanias. C'est-là qu'on découvre l'entrée d'une voûte de la plus grossière et de la plus ancienne maçonnerie. Elle aboutit à une autre voûte qui la traverse au centre du monument; mais qui est presqu'entièrement comblée de terre. Cette disposition intérieure est une preuve évidente que c'était un tombeau; car telle est la structure de presque tous ceux que l'on voit encore aujourd'hui près des villes de Grèce et d'Asie. M. Bryant peut douter que ce tombeau soit celui d'Ajax; mais nous sommes certains que Pausanias et les Rhétéens croyaient que ce l'était, et nous ne savons rien qui puisse nous porter à récuser ce témoignage de l'antiquité. On voit sur la côte de l'Hellespont beaucoup d'autres tombeaux; mais nous n'avons pas des données suffisantes pour déterminer positivement à qui ils appartiennent. Nous avons

vu que Patrocle avait un cénotaphe pour lui seul, quoiqu'il fût inhumé avec Achille ; mais nous ne savons pas si Antiloque en avait un : il n'y a cependant rien d'absurde à le supposer. Néanmoins, je pense qu'on ne doit pas s'en rapporter seulement à l'opinion de ceux qui donnent aux autres tombeaux (1) les noms d'Antiloque et de Pénélée, comme si ce fait était certain : c'est plutôt une conjecture ingénieuse que l'on doit respecter sous ce rapport. Ils sont tous situés sur le rivage, et s'aperçoivent de loin en mer, réunissant ainsi tous les caractères des tombeaux des héros grecs.

En remontant aux montagnes derrière Bounar-Bachi, nous trouvons sur la plus haute, trois tombeaux exactement semblables à ceux du rivage,

(1) *Voyez* Chandler, Pococke, Lechevalier, etc.

et un quatrième semblable aux autres, quant à la forme, mais, en grande partie, composé de pierres entassées. Un des côtés est endommagé, et paraît avoir été ouvert. Cette courte description ne suffit-elle pas pour reconnaître le tombeau d'Hector tel qu'il est dépeint par Homère, d'autant plus qu'on nous dit que les Thébains (1) l'ouvrirent pour obéir à l'oracle, qui leur ordonnait d'emporter dans leur ville les cendres du héros ? Ces tombeaux sont auprès de l'Acropolis ; ils sont aussi visibles que ceux du rivage, et s'aperçoivent de presque toutes les parties de la plaine. L'épitaphe de Pâris conservée par Aristote, est une nouvelle preuve que les guerriers Troyens étaient inhumés de cette manière. Ce philosophe dit que le tombeau de Pâris était situé sur le sommet

(1) *Pausanias : Bœotica*, p. 567, éd. de Hanovre.

des montagnes (1). Quelles conjectures peuvent balancer une démonstration aussi positive que celle qui résulte d'une pareille coïncidence !

C'est à dessein que j'ai jusqu'ici évité de parler des antiquités que le comte de Choiseul (2) a trouvées dans le tombeau d'Achille. Elles étaient bien mutilées ; en conséquence, elles ont donné lieu à un grand nombre de conjectures si vagues, que n'ayant pu les voir, je n'ose en donner des détails que j'ai entendu contredire. Cependant, on s'accorde généralement à dire qu'il y avait trouvé du charbon et des os : ce qui prouve évidemment que c'était une sépulture. Lorsque j'étais dans le pays, je fis diverses tentatives pour obtenir la permission de

(1) *Aristotelis pepli fragmentum*, Epitaph. LIV.

(2) *Voyez* Lechevalier, et Constantinople ancienne et moderne de Dallaway.

fouiller dans la plaine; mais comme je n'y étais pas autorisé par la sublime Porte elle-même, les agas, qui soupçonnaient toujours que nous cherchions des trésors, étaient si timides et si ignorans, qu'ils refusèrent de nous l'accorder.

M. Bryant ne se laisse cependant point convaincre par tant de preuves réunies; il avance hardiment que tous ces tombeaux sont des monticules élevés par les Thraces, avant le siége de Troye, et auxquels les Grecs ont, long-tems après, donné les noms de leurs héros. Et pourquoi cela ? « C'est parce qu'on trouve (1) aussi de pareils monticules en Thrace. » L'un passe pour appartenir à Protésilas et un autre à Hécube. Certainement, il y a un pareil tombeau sur le Cynosema, qui peut bien appartenir à Hé-

(1) Observations upon a Treatise, etc. par M. Bryant, page 39.

cube. Cette éminence s'élève au-dessus du château des Dardanelles, du côté de l'Europe ; et Strabon nous apprend que cette montagne était le Cynosema, car il la place à l'ouest de Sestos, près de Madytos et de Koilos (1), deux villes qui subsistent encore aujourd'hui sous le nom, presque semblable, de Maïta et Koïlia. On trouve beaucoup d'autres monticules semblables en Thrace, en Asie et en Grèce. Les Thraces, il est vrai, colonisèrent (2) la Phrygie ; mais les Thraces étaient Grecs ; témoins Orphée, Musée, Linus et Thamyris. Dans les siècles héroïques tous les peuples avaient adopté la coutume d'enterrer leurs morts sous de semblables monticules. Pausanias fait mention de plusieurs en Grèce et en

(1) Mela place aussi *Koilos* (Cælus) entre Sestos et Cynosema, *de situ orbis*, l. II, c. II, p. 67, éd. de Leyde, 1646.

(2) *Strabon*, l. X, 471.

Asie, et je déclare, avec connaissance de cause, qu'il n'indique presque jamais un tombeau des siècles héroïques (1) où l'on ne puisse voir un monticule encore aujourd'hui. Il n'est

(1) Parmi les tombeaux de ce tems dont parle Pausanias, et qui existent encore aujourd'hui, je ne puis m'empêcher d'en indiquer quelques-uns des principaux. Le premier est celui de l'amazone Antiope, dont Pausanias nous fait connaître l'histoire, et dont on voyait encore le tombeau sur la route qui conduit d'Athènes à Phalère. Ces situations sont connues; et l'on y trouve un monticule qui fut ouvert par M. Fauvel, peintre français, envoyé dans ce pays par le comte de Choiseul, alors ambassadeur de France à la Porte. Il m'a assuré qu'il y avait trouvé des cendres et du charbon. Il avait conservé un vase de l'espèce de ceux qu'on nomme étrusques. L'ouvrage en était très-curieux: le vase était d'un blanc clair, et l'on y voyait le dessin de quelques figures assez grossières qui n'étaient qu'exquissées en rouge. La nature du vase et le genre de l'ouvrage annonçaient qu'il avait été fabriqué dans l'enfance des arts, et prouvaient son

pas étonnant que l'histoire des monumens de la Thrace se soit perdue, ainsi que celle des tombeaux de nos Druïdes.

---

extrême antiquité. Pausanias nous donne aussi l'histoire d'Augé, fille d'Alæus, qui fut violée par Hercule, qui vécut ensuite à Pergame, et fut aimée par Teuthras, roi du pays: et encore à présent, dit-il, on voit son tombeau dans cette ville, près du Caicus. (γης χωμα λιθον περι εχεμενον κηπιδι un monceau de terre, environné d'un épaulement de pierres). On voit encore ce monceau de terre au même lieu: il est appuyé par une haute muraille de pierres énormes taillées en diamant, dont la maçonnerie ressemble aux murailles de Mycène. L'un et l'autre sont évidemment l'ouvrage de la plus haute antiquité. On voit encore à Cléone, les deux tombeaux d'Eurytos et de Cleatus; et à Orchomenes, celui de Minyas. Je pourrais en nommer bien davantage; mais en voilà assez pour prouver au lecteur l'exactitude de Pausanias, et pour faire connaître l'opinion que les antiquaires grecs avaient des tombeaux des âges héroïques. *Voy.* Pausanias: Athen. p. 2. Arcad. p. 239. Corinth. p. 57. Bœot. p. 311.

Mais si quelqu'un, en Angleterre, s'avisait de donner à ces sépultures des anciens Druïdes des noms de personnes qui vivaient il y a un ou deux siècles, certainement il n'exciterait que le rire ou la pitié ; et l'on ne se rangerait pas à son avis (1). Homère vivait peu de tems après la guerre de Troye ; aurait-il hasardé une application aussi absurde ? Puisqu'il a donné des noms aux tombeaux, c'est qu'il s'y est cru autorisé ; et cela seul est, en faveur de l'histoire grecque, une présomption à laquelle se réunit uniformément le témoignage constant des siècles postérieurs. M. Bryant ne peut y opposer qu'une conjecture sans fondement, sans autorité. C'est au lecteur

(1) Par exemple, les noms de Henri VIII, d'Edouard VI, de la reine Elisabeth, ou même en remontant plus haut jusqu'à celui de Guillaume-le-Conquérant, l'imposture serait insupportable.

à juger de quel côté doit pencher sa confiance.

Celui qui lira attentivement les œuvres d'Homère sera entièrement satisfait de la carte qui se trouve à la tête de l'ouvrage de M. Lechevalier. Ce voyageur a fait voir (1) dans son traité, combien sa carte s'accorde avec les batailles d'Homère, telles qu'elles ont été détaillées dans l'essai qu'a publié sur ce sujet l'ingénieux ami de Pope. En lisant l'Iliade, on y trouve, à chaque instant, de nouvelles preuves topographiques; et j'ai observé, avec plaisir, qu'il n'y est pas question d'un seul fait dont on ne puisse assigner, avec probabilité, la place dans la plaine de Bounar-Bachi. Il serait inutile de récapituler ici toute l'Iliade, et le lecteur pourra facilement se convaincre de la vérité

(1) *Voyez* Lechevalier, sur la plaine de la Troade. — *Essais* sur les batailles d'Homère dans l'Iliade, de Pope, tom. II.

de mon assertion, en ouvrant ce poëme. Tous les événemens qui y sont décrits, s'accordent parfaitement avec la plaine d'aujourd'hui, excepté dans ce qui concerne la distance qui séparait Troye du rivage de la mer. Cette distance, dans l'état actuel de la plaine, ou du moins dans l'état où M. Bryant prétend que M. Lechevalier l'a décrite (1), est incompatible avec les événemens qui eurent lieu le jour de la mort de Patrocle. M. Lechevalier dit qu'il y a quatre lieues de Bounar-Bachi à la mer; et M. Bryant explique cela par douze milles; il ajoute encore un mille jusqu'à la citadelle, qui certainement n'avait rien de commun avec ce qui se passait dans la plaine entre la flotte et les portes Scées. M. Lechevalier

(1) Observations on a Treatise, etc., par Bryant, p. 1 et 2.

place avec raison ces portes au-dessous de Bounar-Bachi, près des sources du Scamandre. Mais quand ce voyageur dit quatre lieues, il se conforme à la manière grossière d'estimer les distances dans ce pays, c'est-à-dire, quatre heures de chemin de Bounar-Bachi à Ieni-Cheher. Chaque heure est composée de trois milles, turcs ou italiens, ce qui fait bien peu de chose au-delà de deux milles anglais; et lorsqu'on a recours à la carte, et que l'on mesure cette distance sur l'échelle qui s'y trouve réduite en milles anglais, on trouve que la distance, depuis le promontoire de Sigée jusqu'aux sources du Scamandre, est de neuf milles et demi: ce qui est, en vérité, bien près de la réalité.

M. Bryant prend encore en considération un autre objet: c'est une augmentation considérable de terre à l'embouchure du Simoïs. Le lecteur en verra la preuve en jetant les yeux sur

la carte de cette partie de la plaine (1). Les longues pointes de terre plate et marécageuse qui s'étendent vers l'Hellespont, démontrent assez leur origine. Le Simoïs, au surplus, a cette propriété, comme toutes les rivières du pays.

Nous savons que jadis les promontoires de Rhétée (2) et de Sigée renfermaient entr'eux une baie ; et quoique M. Bryant veuille douter de la situation du Rhétée, je vais entreprendre de prouver qu'il est précisément où M. Lechevalier l'a placé. Strabon (3) dit expressément qu'il était contigu au tombeau d'Ajax dont je crois avoir rigoureusement démontré la position. Il est vrai que Strabon n'est pas exact dans la distance d'un

(1) *Strabon*, l. XIII, p. 595. — *Polybe*, l. IV, p. 12.

(2) *Bryant*, observation, etc., p. 4.

(3) *Strabon*, *loco supra cit.*

promontoire à l'autre ; mais Pline le rectifie, et cet auteur se trouve d'accord avec M. Lechevalier. Solins (1) la fixe à quarante stades ; cette erreur provient peut-être d'une différence dans la mesure du stade. Il est évident aussi que le rivage formait une baie dans cet endroit, avant que les terres charriées par le fleuve y eussent amassé l'accroissement qui s'y trouve aujourd'hui. Si l'on tire donc une ligne d'un promontoire à l'autre, dans la forme d'une baie, on trouvera qu'il n'y avait pas plus de sept à huit milles, depuis les portes Scées jusqu'à l'embouchure commune aux deux rivières alors réunies. Si l'on considère aussi combien les armées rangées dans la plaine devaient occuper d'espace, il ne paraît pas très-hyperbolique que deux corps de troupes aient combattu aux

(1) *Pline*. Hist. Nat. l. v, ch. XXXIII.

deux extrémités de la plaine ; les uns près des vaisseaux, les autres presque sous la ville. Ne nous représente-t-on pas aussi presque tous les héros poursuivant leurs ennemis, dans des chars? Et j'ajouterai qu'il ne faut pas moins d'un espace pareil à celui que je viens de citer, pour déployer les différentes manœuvres dont parle Homère, si nous voulons avoir égard à la force des deux armées. Il paraît qu'Hector envoya chercher des provisions à Troye après la bataille, la veille de la mort de Patrocle, et qu'il fit rester son armée sous les armes dans la plaine. En supposant que Troye fut éloignée de six ou sept milles, il est très-possible qu'il ait reçu ses provisions au bout de trois ou quatre heures. Mais si Troye avait été plus rapprochée des tentes des Grecs, le campement des Troyens eût été très-inutile, car la ville eût alors aussi bien commandé la station des vaisseaux.

Strabon ne fait que copier Démétrius ; ainsi son témoignage n'est jamais d'une autorité décisive sur la situation positive de Troye. Il doute de quelques faits qu'il rapporte sur ouï-dire, et il se trouve fréquemment en contradiction avec Pline, et avec d'autres autorités respectables. Mais les sources du Scamandre sont si clairement désignées, le plateau sur lequel la ville était bâtie, et les rochers de l'Acropolis sont des preuves si décisives de la situation de Troye, que lorsque j'ajoute à toutes ces circonstances les vestiges des anciens édifices que l'on voit dans les environs de Bounar-Bachi, je ne puis raisonnablement douter que cette situation ne soit celle qu'Homère a voulu décrire.

On a beaucoup disserté sur la position du camp des Grecs. Lechevalier et d'autres en placent les limites aux promontoires de Sigée et de Rhétée, en confondant la place des tombeaux

d'Achille et d'Ajax avec celle de leur station. L'Odyssée nous apprend que le poste d'Achille n'était pas loin du lieu où se trouve aujourd'hui son tombeau. Ainsi, en supposant que de ce côté le camp fût appuyé par sa droite au promontoire près duquel est situé ce tombeau, il est probable que l'embouchure de la rivière le flanquait par la gauche ; et de cette manière, on explique comment le camp était si étroit que les vaisseaux ne pouvaient pas s'y ranger tous sur une seule ligne. Voilà comment la voix d'Agamemnon pouvait s'entendre du centre aux deux extrémités du camp. On trouve à la vérité, que les alliés des Troyens campèrent, pendant la nuit, sur le rivage de la mer ; ce qu'ils n'auraient pu faire si les Grecs l'avaient occupé tout entier. Le confluent des deux rivières et le tombeau d'Ilus étaient très-près du camp et si près des Grecs, que ceux-ci

pouvaient entendre le bruit des Troyens, lorsque Hector les fit rester toute la nuit sous les armes dans la plaine. Cette supposition prévient aussi la difficulté de M. Bryant sur le passage du Simoïs et du Scamandre au travers du camp. Mais en vérité, ces deux rivières sont de telle nature, qu'il est inutile d'avoir recours à un pareil expédient.

Au témoignage d'Homère, si nous ajoutons ceux des autres anciens écrivains, ils ajouteront de nouvelles forces à son autorité, et achèveront de démontrer l'exactitude de notre carte. Pline, en venant du sud et en longeant la côte, arrive à Alexandrie, ensuite à Née, et enfin au Scamandre, rivière navigable; il vient ensuite à Sigeum, ville située sur le promontoire de Sigée; de là, il se rend au port des Grecs, dans lequel se jette le Simoïs réuni au Xanthe. Ce n'était d'abord qu'un marais; on le

nomme maintenant le vieux Scamandre. Au-delà de cette crique est le rivage de Rhétée, ensuite les villes de Rheteum, de Dardanus et d'Arisba. Il est donc clair que Pline a connu le vieux et le nouveau canal du Scamandre, et que le nouveau était alors navigable; ce qui rend raison de sa construction, car probablement il servait, près de son embouchure, de canal, depuis le bord de la mer jusqu'à Sigeum ou la nouvelle Ilium.

Ptolémée qui ne fait point mention du nouveau canal du Scamandre, parle de ces endroits dans l'ordre suivant. En venant du nord, Dardanus, Simoïs, Scamandre, Sigée, Alexandrie et Lectum; ce qui répond précisément à notre description. Et dans le fait, toute la différence entre les anciens auteurs, vient de la nouvelle bouche du Scamandre; cette seule difficulté éclaircie, il ne reste plus aucune obscurité.

Il paraît, d'après Strabon, que le Scamandre d'Homère n'était pas connu. Mais on peut en rendre raison de la même manière ; c'est-à-dire, que frappé de l'idée que cette rivière se réunissait au Simoïs, il poursuivit le cours de ce dernier, jusques dans les montagnes, et qu'alors trompé par le nom qu'il portait à son embouchure, il conclut que c'était le Scamandre. Il le nomme ainsi, quoiqu'il convienne qu'il ne porte aucun des caractères énoncés par Homère. Malgré cela, dans d'autres passages, Strabon place le Scamandre et le Simoïs dans la plaine, et il semble qu'il regarde le plus petit comme le Simoïs. Il réunit les deux rivières près de la nouvelle Ilium, et il est impossible que dans ce passage il ait voulu parler d'aucune autre que de celle que nous venons de décrire. Il en résulte une confusion inexplicable, qui prouve clairement que Strabon n'a pas visité le

lieu en personne ; mais nous voyons que, de son tems, la plupart des monumens d'Homère subsistaient encore. On indiquait, dans la plaine, l'Erineos ou colline des figuiers sauvages, les tombeaux d'Aisyetes, de Myrinne et d'Ilus. On voyait aussi de son tems la montagne de Callicoloné qui avait conservé son nom. On montrait la station de la flotte ; *Naustathmos :* et de cette situation Strabon conclut avec raison, que la nouvelle Ilium n'était pas sur l'emplacement de l'ancienne. Nous trouvons encore dans un autre passage, la description de l'état de la plaine. La nouvelle Ilium, dit-il, était près du confluent des deux rivières, et de son tems, à la distance de douze stades de la mer. Ce confluent est beaucoup plus éloigné aujourd'hui ; et il ajoute que sur ces douze stades, il faut en déduire la moitié, puisque toute cette partie de la plaine est formée par les rivières. Ainsi il paraît

que Strabon estime à six stades, la distance du rivage au confluent des deux rivières, du tems d'Homère. Il en est éloigné de seize ou dix-sept aujourd'hui. Ce géographe fait aussi mention du tombeau et du temple d'Ajax, près du promontoire de Rhétée, sur le bord d'un rivage sablonneux. Le tombeau d'Achille, et le temple élevé en l'honneur de ce guerrier, étaient situés sur le promontoire de Sigée, ainsi que les monumens de Patrocle et d'Antiloque, auxquels les Iliens offraient des sacrifices; il paraît que Strabon a lui-même été trompé par la confusion qu'occasionna la nouvelle bouche du Scamandre; mais tous ces objets étaient entre les deux promontoires, et l'erreur provient de ce que l'embouchure du Scamandre a changé, et que Strabon n'a pas su faire aussi bien que Pline, la distinction entre le vieux et le nouveau Scamandre (*palae Scamander*). Cependant, il paraît dans

un autre endroit avoir été mieux informé de la situation de la plaine. « Car, « dit-il, le Simoïs et le Scamandre se « réunissant dans la plaine, entraînent « une quantité de sable qu'ils entassent « sur le rivage, etc. Mais la longueur « de ce rivage, depuis le promontoire « de Rhétée jusqu'à celui de Sigée, « est de soixante stades ». Strabon, dans ce passage, place évidemment le confluent et l'embouchure des deux rivières, entre les deux promontoires dont il est question. Dans ce cas il est directement contraire à l'hypothèse que je combats, et sa description correspond parfaitement à la topographie de la plaine de Bounar-Bachi. Il est par conséquent possible que l'autre passage dans lequel il parle des places situées sur la côte, ait été altéré par ceux qui l'ont transcrit; et en effet parmi les anciens auteurs, il en est bien peu dont les écrits nous soient

parvenus dans un plus mauvais état que ceux de Strabon.

Pline (1) nous apprend qu'à l'embouchure du Scamandre il existait un petit village nommé Scamandria, et que la nouvelle Ilium était plus haut, à un mille et demi romain, c'est-à-dire, à la distance d'environ douze stades. Voilà donc une confirmation de Strabon, qui nous dit que la nouvelle Ilium était de son tems exactement à douze stades du rivage près du confluent des deux rivières, comme nous l'avons vu ci-dessus; et Scamandria était probablement le port de cette ville. Strabon ne s'est donc pas trompé, et n'a pas pris Scamandria pour la nouvelle Ilium, comme on l'a cru (2).

---

(1) Plin. Hist. Nat. *est tamen et nunc Scamandria civitas parva et* 1500 *pass. remotum à portu Ilium immune.*

(2) *Voyez* Review of. M. Bryant publication. British critic, n°. 50.

Pline ne nous autorise pas non plus à penser que cette nouvelle Ilium soit le *pagus Iliensium* de Strabon, placée, suivant ce dernier, à trente stades ou trois milles encore plus haut. C'est là que Strabon (1) imaginait qu'on pouvait trouver Troye; mais il n'y a rien dans la plaine qui puisse appuyer cette supposition. Il en a jugé sur de mauvaises données, puisqu'il n'en parle que par ouï-dire.

C'est ainsi que les géographes nous informent de la situation et de l'état de la plaine dans leur tems. Nous en trouvons aussi quelque chose dans les historiens des premiers siècles, et d'abord dans Hérodote (2). La Troade se trouve sur la route que suivit l'armée de Xerxès, pour se rendre à Abydos: il y a dans cet auteur un passage qui a embarrassé M. Lechevalier: il dit

(1) *Strabon*, l. XIII, p. 597.

(2) *Hérodote*, l. V, ch. LXXXXIII.

que Xerxès venant d'Antandros, passa le mont Ida sur la gauche, ες αριστερην χειρα. M. Lechevalier voudrait bien traduire *sur la branche gauche de la montagne ;* mais le texte ne comporte pas cette interprétation. M. Bryant remarque avec raison que, suivant Homère, *Gargarus* était l'Ida, κατ εξοχην, c'est le nom que lui donne Hérodote. On le regardait comme le sommet de l'Ida, et par conséquent quiconque le traversait sur la gauche, passait l'Ida sur la gauche ; telle était la route de Xerxès (1). Lorsque son armée

(1) Επι ϑητον δη τον ποταμον ως αφικετο Χερξης ες το Πριαμε περγαμον ανεβη ιμερον ελων ϑεησασθαι ϑεησαμενος δε πυθομενος κεινων εκαστα τη Αθηναιη τη Ιλιαδη εϑυσε βες χιλιας χοας δε οι μαγοι τοισι ηρωσι εχεαντο. Hérodote, VII. 42. Xerxès monta du Scamandre au Pergama de Priam : là il fit des sacrifices à Minerve-Iliade et aux mânes des héros. Le Pergama de Priam était différent de la nouvelle Ilium, qui ne fut jamais connue sous ce nom. Y eut-il un autre Pergama en

arriva au Scamandre, n'ayant point trouvé de rivière depuis qu'elle avait quitté Sardes, elle mit le fleuve à sec, encore ses eaux ne suffirent-elles pas pour les hommes et pour les bestiaux. Ce fait prouve et la petitesse du fleuve et la pureté de ses eaux; car l'armée ne but point au Simoïs, qui n'était qu'un torrent vaseux et trouble. Xerxès arrivé au Scamandre voulut monter au Pergama de Priam, afin de reconnaître ce lieu célèbre. Lorsque l'armée se mit en marche, elle laissa Rhétée, Ophryneum et Dardanus à gauche; les

---

Egypte? où devons-nous chercher cette forteresse, si ce n'est sur les rives du Scamandre où Xerxès l'a trouvée lui-même? Elle était alors sous la protection de Minerve-Ilienne, ce qui lui donne beaucoup d'analogie avec l'ancienne Ilium. Il reste maintenant à prouver à M. Bryant que le culte de Minerve fut apporté dans ces lieux, après la guerre de Troye, puisqu'il ne veut pas convenir que Minerve fut alors une divinité de la Phrygie.

Gergètes et les Teucriens à droite ; c'est-à-dire, du côté de l'intérieur des terres. J'ai fait mention de cette situation, quoiqu'elle se trouve aussi dans M. Lechevalier, parce que la route que je viens d'indiquer me paraît être celle d'un voyageur qui viendrait d'Antandros, et prévient toutes les objections qu'on pourrait faire à la situation de l'Ida.

Freinshemius, dans son supplément à Quinte-Curce (1), parle de la visite que fit Alexandre à ces tombeaux. Il s'est contenté de transcrire un passage d'Arrien. On en trouve le récit avec les plus grands détails dans l'ouvrage de M. Lechevalier. Quinte-Curce (2) dit lui-même l. XI de son histoire, qu'Alexandre, après avoir

(1) Alexandre, dit aussi Arrien, fit des sacrifices à Minerve-Ilienne, à Priam et à Achille dont il couronna la tombe.

(2) *Q. Curce*, l. XI, ch. IV.

offert différens sacrifices, honora plus particulièrement le tombeau d'Achille, et déclara qu'il le regardait comme le plus heureux des hommes, d'avoir eu pour le célébrer un poëte tel qu'Homère. Lucain (1) prétend que César pénétra dans la Troade; mais on n'en voit rien dans ses Commentaires. Ainsi l'autorité du poëte est douteuse, mais elle prouve au moins l'opinion de Lucain à cet égard. J'ai déjà rapporté tout au long la description qu'il nous donne de la plaine. Toutes ces relations et beaucoup d'autres moins importantes confirment de la manière la plus positive, l'identité de la plaine et des monumens qu'on y trouve. On a vu dans le commencement de cet ouvrage, que tous ces monumens s'accordent avec les récits d'Homère. Nous voyons ici que tous les géo-

(1) *Lucan.* Phars. l. IX, v. 960 et suiv.

graphes de l'antiquité dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, s'y rapportent autant qu'on peut le désirer ; et que l'on peut rendre raison de la différence légère de leurs opinions, en expliquant deux circonstances locales et particulières ; savoir : la nouvelle bouche du Scamandre et la nouvelle formation du marais qui remplace la baie jadis située entre les promontoires Sigée et Rhétée. Enfin tous les témoignages que les anciens nous ont transmis sur la plaine de Troye, se confirment et se fortifient réciproquement. M. Lechevalier en a cité un grand nombre, et on pourrait encore en ajouter d'autres en notre faveur ; mais celles que j'ai indiquées suffisent pour prouver les faits ; et nulle autorité contradictoire ne peut en ébranler l'authenticité.

Après avoir fait voir, dans la première partie de cet ouvrage, com-

ment il est possible que les deux poëmes d'Homère roulent sur des faits historiques, j'ai prouvé, dans la seconde, que cette possibilité était une certitude. J'ai démontré qu'Homère donne un détail exact de la situation de la plaine de Troye; et d'après les observations de M. Lechevalier et les miennes, il est prouvé qu'il existe une plaine qui répond parfaitement à la situation de celle dont parle Homère, et qu'il n'en existe aucune autre qui puisse avoir même l'ombre d'une ressemblance aussi parfaite. J'ai expliqué plusieurs circonstances relatives à la nature de la plaine; j'ai fait voir enfin qu'il s'y trouve deux rivières très-particulièrement décrites, et que toutes les situations que j'indique sont exactement celles dont je devais attendre la découverte, avant même de les avoir reconnues. J'ai montré qu'Homère fait mention de plusieurs autres objets qui devaient exister avant la

guerre de Troye ; leur position, aussi bien que celle de la ville elle-même, sont décrites avec soin. On voit dans la plaine de Bounar-Bachi des sites qui leur répondent dans les plus petits détails. Leurs traces subsistent encore aujourd'hui. Homère nous donne la forme et la situation des tombeaux de quelques-uns de ses guerriers, et il dit qu'il en existe beaucoup d'autres, mais il n'en détermine pas la position d'une manière aussi précise. La plaine de Bounar-Bachi renferme encore des tombeaux de cette forme, et on les trouve dans les situations qu'Homère nous a indiquées. On en voit aussi d'autres sur lesquelles on ne peut prononcer affirmativement. En observant la carte de la plaine, on voit qu'on peut toujours y fixer la place où les batailles et les événemens dont parle Homère ont eu lieu. En un mot, j'ai ajouté au témoignage de l'Iliade, celui de quelques historiens

et géographes de l'antiquité qui jouissent de la plus grande réputation. J'ai démontré qu'ils s'accordent généralement avec le poëte grec, et que leurs différences provenaient du changement réel dans la topographie de la plaine, qui par conséquent était l'endroit où ils ont tous cherché les traces de l'Iliade. J'en conclus que les événemens cités dans ce poëme ont vraiment eu lieu, ou qu'Homère a adapté toute son histoire, avec la plus grande exactitude, au pays que nous venons de décrire; ce qui n'est nullement probable d'après l'aveu de M. Bryant lui-même.

J'ai déjà fait voir que nous n'avons aucun motif raisonnable pour refuser de croire aux événemens mentionnés dans l'Iliade. Dans tout le cours de cet ouvrage, j'ai indiqué les raisons que nous avons, au contraire, d'y ajouter foi comme à un fait historique. Ecoutons M. Bryant

lui-même, on aura peine à croire que c'est lui qui parle. « Le poëte, dit-« il, est extrêmement clair et précis « dans sa description du siége et des « grands événemens qui l'accompa-« gnent. La situation de la ville est « indiquée, tout aussi bien que le « camp des Grecs, etc. etc.; en sorte « que le site se présente aux yeux du « lecteur : *ce qui donne au tout la* « *plus grande apparence de vérité.* Le « poëte parle aussi, mais accidentel-« lement, d'événemens passés que l'on « connaît également; il parle de l'ar-« rivée de Memnon, de la mort d'An-« tiloque, tué par ce héros; il dit que « Pirrhus succéda à Achille, etc. etc. « Toutes ces particularités semblent « avoir fait partie d'une histoire tra-« ditionnelle, bien connue du tems « d'Homère; et lorsqu'elles sont ame-« nées presque sans dessein, elles por-« tent un grand caractère de vérité. « De pareils traits se trouvent rarement

« dans les romans et dans les fables. »

Après avoir exposé combien les objections de M. Bryant sont peu fondées, et combien il a raison de nous faire un pareil aveu, la conclusion est facile à déduire.

Mais l'air de vérité qui règne dans l'Iliade, n'est point du tout la seule preuve de sa véracité. Lorsqu'on examine les différentes traditions que les autres auteurs nous ont conservées, on trouve un grand nombre de traditions de ces anciens tems, absolument distinctes entre elles et indépendantes des récits d'Homère. Quelques-unes contiennent des circonstances additionnelles, et d'autres contredisent quelques endroits de son histoire. Toutes cependant s'accordent sur le cadre général, et leurs différences proviennent de ce qu'une partie a été consacrée à la postérité, sans aucune altération, par les écrits authentiques d'Homère, et que les autres

ont été transmises aux derniers âges de la Grèce par des traditions incertaines. J'en ai fait connaître deux ou trois. Hérodote (1) en retrouve une conservée comme un fait certain, dans un des dépôts favoris de M. Bryant, c'est-à-dire, le collége des prêtres égyptiens. Strabon (2) nous en fait connaître une autre généralement reçue chez le peuple de Scepsis. Hérodote (3) nous en transmet une troisième répandue chez les Persans et les autres peuples de l'Asie, qui dataient de la prise de Troye leurs hostilités contre les Grecs, et les regardaient comme les agresseurs. Je ne parle point des traditions des Grecs (4); les autels qu'ils élevaient aux héros, leurs monumens, leurs fêtes, leurs

(1) *Hérodote*, l. II, ch. CXVII.

(2) *Strabon*, l. XIII, p. 607.

(3) *Hérodote*, l. I, ch. I.

(4) *Voyez* Pausanias.

jeux, qui tous faisaient allusion à la guerre de Troye, rempliraient un volume, et sont trop connus pour avoir ici besoin d'explication. Mais si on y ajoute le témoignage réuni de l'Asie et de l'Egypte, où Hérodote a voyagé pour prendre connaissance de cette partie de leurs annales, on sera forcé de convenir qu'aucun événement dans l'histoire n'est appuyé plus solidement, et sur une tradition plus certaine.

Récapitulons à présent les événemens qui eurent lieu avant et après la guerre de Troye, et nous trouverons que l'hypothèse de M. Bryant anéantit toute l'ancienne histoire de la Grèce avec celle d'Homère. Nous connaissons la plupart des héros qui existaient avant la guerre ; nous sommes instruits de leur naissance, de leur généalogie, de leurs alliances. Agamemnon et Ménélas épousèrent les deux filles de Tyndare, et régnèrent à Mycène et à Sparte. Ulysse épousa

Pénélope, fille d'Icare. On a trouvé à Ithaque, à Sparte, et dans l'Argolide des traditions et des monumens relatifs à ces faits. Indépendamment du siége de Troye, nous connaissons l'histoire particulière de toutes les grandes familles de la Grèce. Homère parle légèrement de quelques-unes, et plusieurs sont conservées par d'autres auteurs, qui nous ont appris que Clytemnestre et Ægiale conspirèrent contre leurs maris pendant leur absence; que Pénélope et Télémaque furent opprimés par leurs ennemis jusqu'au retour d'Ulysse; que Pirrhus fut élevé à Scyros par son aïeul, jusqu'au moment où il succéda aux honneurs d'Achille. Différentes histoires de ce genre, toutes liées à l'Iliade et conservées par d'autres ouvrages, nous démontrent que ce poëme ne contient que quelques anneaux de la grande chaîne d'événemens que les poëmes d'Homère ont sauvés de l'oubli auquel les autres

ont été condamnés. Après l'époque chantée par l'auteur de l'Iliade, nous connaissons le sort de ses héros (1), la conduite de leurs femmes, de leurs enfans. La Grèce, affaiblie par une victoire qui lui coûtait si cher, et déchirée par des dissentions intestines, vit tous les trônes du Péloponèse renversés par le retour des Héraclides. Cette succession régulière d'événemens historiques ne peut être attaquée dans la plus petite partie, sans détruire les monumens de l'histoire et les témoignages réunis de l'ancien monde.

A toutes ces preuves j'ajouterai l'accord universel des anciens auteurs que je nomme à la fin de cet ouvrage.

---

(1) Par exemple, le meurtre de Pyrrhus, celui de Clytemnestre, les malheurs d'Electre et d'Iphigénie, et tant d'autres événemens que les Grecs ont si souvent choisis pour les sujets de leurs tragédies.

Nous voyons tous les poëtes qui vécurent depuis Thucydide prendre les destins d'Ilium pour sujets de leurs chants : ils parlent tous du siège de Troye. Nous trouvons cette époque dans tous les écrivains qui tracèrent les annales de ces siècles antiques. Hérodote, Thucydide, Diodore lui-même y donnent unanimement leur sanction. Les géographes reconnaissent l'existence des lieux dont parlent les autres écrivains. Tout le livre de Strabon n'est qu'un commentaire du poëte. Jamais les philosophes ni les critiques n'ont regardé cette histoire comme une fable. Les hommes instruits et judicieux de tous les siècles ont rendu le même hommage à la véracité d'Homère ; et Alexandre, en sacrifiant au tombeau d'Achille, nous fait voir sous quel point de vue son précepteur Aristote lui avait appris à considérer l'Iliade. Le lecteur qui voudra examiner la nomenclature que

je donne des anciens auteurs, se convaincra bientôt de leur exactitude, et peut-être sa mémoire lui en fournira-t-elle beaucoup d'autres; mais ceux que j'indique ici sont suffisans pour établir la validité de mon assertion. Ainsi, en supposant que l'histoire de l'Iliade soit fausse, Homère a eu le talent de l'adapter non-seulement à la plaine, mais encore aux noms, aux caractères, aux événemens historiques de ces tems-là; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, aux traditions d'Asie, d'Egypte et de diverses parties du monde, traditions qui furent dans la la suite découvertes par Hérodote. Je ne parle point de l'esprit prophétique dont Homère doit avoir été doué pour s'être approprié tant d'histoires contemporaines, mises au jour par des auteurs qui vivaient aussi long-tems après lui. L'aveu seul de la vérité peut nous sauver de ce labyrinthe. Le tableau que j'ai fait de l'état actuel de la plaine, en

confirmant le témoignage d'Homère, aura peut-être paru suffisant à ceux qui n'ont jamais douté de la véracité de ce poëte, et peut-être ai-je dissipé quelques doutes dans l'esprit de ceux qui avaient placé une confiance sans bornes dans la réputation très-méritée de M. Bryant. Si, comme témoin oculaire ou comme défenseur, j'ai été assez heureux pour jeter quelque jour sur cette célèbre et intéressante partie de l'histoire ancienne, j'ai rempli le seul but que je m'étais proposé, et j'espère qu'en faveur de ce motif, le lecteur voudra bien avoir de l'indulgence pour la manière dont j'ai traité ce sujet.

AUTEURS

Qui croient à la réalité de la ville de Troye en Phrygie.

HÉSIODE, Εργα καὶ ἡμεραι, l. I, v. 163 *et passim.*

PINDARE, Olymp. II, stroph. V *et passim.* Olympiade IX, Antistr. III, Olympiade X, ép. I, etc. etc.

TRYPHIODORE, Ἰλιου ἁλωσις. Cet auteur était Égyptien.

CALLIMAQUE, εἰς λουτρὰ τῆς Παλλαδος, v. 18 *et passim*, bibliothécaire à Alexandrie.

ESCHYLE, SOPHOCLE, EURYPIDE, *passim.* — *Voy.* Agamemnon, Philoctète, les Troyennes, etc.

LYCOPHRON, Αλεξανδρα *passim.* Cet auteur écrivit en Egypte.

APOLLONIUS RHODIUS, biblioth. à Alexandrie.

SYAGRIUS, PHANTASIE, DAPHNÉ, DICTYS de Crète, DARÈS le Phrygien, HÉLÈNE, auteurs qui vivaient avant Homère, suivant

M. Bryant lui-même ; et deux desquels étaient Egyptiens de son aveu.

ESCHINE.

DÉMOSTHÈNE, περι ταφιος λογος, p. 1392, l. XI, *oratores græci*, édition Reisk.

LESCHES, auteur de la petite Iliade, d'où Sophocle tira son Philoctète. *Quem antè Terpandrum vixisse, ait Clemens Alexandrinus*, p. 333. Tyrwhit, notes *de re poëticâ*.

PROCLUS, fragmens publiés par M. Tyrwhit, notes sur Aristote, *de re poëticâ*, sec. XXXVIII. C'est l'abrégé d'un poëme mentionné par Hérodote et Aristote, τα κυπρια. Le sujet est l'enlèvement d'Hélène, etc. Donc Aristote, les poëmes cypriens et Proclus sont en ma faveur.

THÉOCRITE, idyl. XXII, v. 214 *et passim*.

COLUTHUS, περι Ελενης αρπαγην.

HÉRODOTE, THUCYDIDE, DIODORE, STRABON, PAUSANIAS, ARRIEN, ARISTOTE sont déjà cités dans cet ouvrage, ainsi que les marbres d'Arondel et les écrivains chronologiques.

DENIS d'HALICARNASSE, p. 27, v. 9, p. 49, v. 25 *et passim*.

Parmi les auteurs latins :

Tite-Live fait descendre Rome de la Phrygie; et s'il se trompe, cela prouve au moins combien il croyait au fond de l'histoire.

Après lui, Virgile, Ovide, Horace, Catulle, Properce, Valérius-Flaccus, Pétruve, Q. Curce, Statius, Lucrèce, Lucain; enfin, de tous côtés, c'est l'embarras des richesses, et les autorités que j'ai citées sont aussi fortes que si j'en avais nommé dix fois davantage.

ÉCRIVAINS

Qui ont refusé de croire entièrement à l'histoire de Troye.

ANAXAGORAS, ce philosophe, né dans la 70e. olympiade, est cité par Diogène Laërce, comme le premier sceptique sur ce sujet.

MÉTRODORE, *apud* DIOGÈN. LAERT. et HESYCH.... TATIEN, ASSYR..... son contemporain, p. 262.

UN PERSONNAGE dans Athénée. l. XII, p. 510. Personnage dont on ne connaît rien.

BASILE LE GRAND, περὶ τῆς γῆς, auteur des bas siècles de l'Empire romain.

BRYANT, 1796, le seul auteur qui la place en Egypte, sur sa seule autorité, *Bryant*, p. 62.

INSCRIPTIONS GRECQUES

Trouvées dans la Troade.

N.° I.

INSCRIPTION trouvée au cap Sigée.

Φανοδικε ειμι τε	Φανεδικε
Ερμοκρατεες τε προκο	εμι τερμοκ
νησιε καγω κρατκρα	ρατεος τε
Καπισατον καὶ ηθμ	Προκοννη
ον ες πρυτανειον ε	σιε κρητηρ
δωκα μνημα Σιγει	α δ[ε καὶ υποκ
ευσι εαν δε τι πασκ	ρητηριον κ
ω μελεδαινειν μεω	αι ηθμον ες π
Σιγειεις καὶ μ' εποι	ρυτανηιον
ησεν Ο Αισωπος καὶ	εδωκεν Σιγει
Οι αδελφοὶ.	ευσιν

Cette double inscription se lit sur un marbre placé jadis dans l'enceinte de Troye, tiré de là pour orner le Pry-

tanée des Sigéens, et servant aujourd'hui de siége aux chrétiens grecs, lorsqu'ils se rassemblent aux portes de leur église. Personne n'ignore avec quelle sagacité Edm. Chishull a expliqué ce monument, le plus respectable peut-être de tous ceux que le tems a épargnés. L'ouvrage de ce savant Anglais est entre les mains de tout le monde. Il développe tout ce que cette double inscription présente de singulier ou d'utile pour l'étude et la connaissance des antiquités grecques. Je me contenterai donc de rappeler ici que le marbre sur lequel elle est gravée est un parallélogramme d'environ huit pieds de hauteur et d'un pied et demi de large. Il formait vraisemblablement un de ces hermes, c'est-à-dire, de ces figures ou représentations informes qui, dans l'enfance de l'art, chez les Grecs, servaient de statues et supportaient des têtes grossièrement travaillées. L'une et l'autre inscription,

exemple unique aujourd'hui d'un genre d'écriture dont Pausanias lui-même, il y a déjà seize siècles, n'avait pu rencontrer qu'un modèle, sont tracées en lignes boustrophédoniennes, c'est-à-dire, qui imitent le retour des bœufs labourant, au bout du sillon.

Non attollebant dextram ; sed meta prioris
Principium versùs posterioris erat.

L'une et l'autre, mais sur-tout la première, qui est aussi la plus longue, conçue en idiôme mi-partie attique et lesbien, n'offrent que de ces lettres de Cadmus ou de Palamède, qui formaient seules l'alphabet grec, antérieurement au siècle de Simonides, et qui furent originairement communes aux Etrusques et aux Latins, comme aux Eoliens et aux Ioniens. On y voit employée, comme un simple signe d'aspiration, la lettre *H*, devenue par la suite, pour les Grecs, la troisième voyelle ; l'*E* long, mais qui tient la huitième place

dans l'alphabet des Hébreux et des Latins. Ce n'est pas la seule particularité importante qu'on y remarque ; le célèbre auteur du *Voyage d'Anacharsis* en a très-ingénieusement tiré parti, pour fonder les principes de sa Palœographie numismatique, comme on en pourra juger par une savante dissertation trouvée dans ses manuscrits, et qui va être incessamment publiée.

La seconde inscription peut sans doute paraître une simple copie, une copie même imparfaite et mutilée de la première. Toutefois, les signes de haute antiquité dont elle est également empreinte, la font remonter, pour le moins, au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et par-là suppléent abondamment au défaut d'intérêt dans le sujet intrinsèque.

En effet, ces deux inscriptions roulent uniquement sur le don qu'un étranger nommé Phanodique et fils d'Hermocrate le Proconésien, avait

fait au Prytanée des Sigéens d'une coupe (ou cratère), d'une soucoupe et d'un filtre (ou couloir). Dans l'une et l'autre inscription, c'est la statue, ou plutôt le personnage qu'elle représentait, qui parle et qui dit :

« Je suis Phanodique, fils d'Hermocrate le Proconésien. J'ai donné aux Sigéens, pour l'usage du Prytanée, une coupe, une soucoupe et un filtre, monumens (de ma générosité). Si j'éprouvais quelque dommage, ô Sigéens ! ayez soin (de le réparer). Je suis l'ouvrage d'Æsopus et de ses frères. »

N.° II.

Fragment d'inscription trouvé sur une plaque de marbre, dans les ruines du temple d'Apollon-Thymbréen.

ϕ Ατταλὶς ϕΥΛΗ (au lieu de ϕι...)
Attalis tribus

Σεξτον Ιουλιον Φι..... (le reste du nom est effacé.)
Sextum Julium
τον κοσμον της πΟΛΕ
ornamentum (sive primum magistratum) ur-
ως (1) επαρχον σπειρης
bis, præfectum cohorti
ΦΛαβιανης γυμνασιαρ
Flavianæ, qui gymnasiorum
ΧΗσαντα λαμπρως και φιΛΟ
præses fuit splendidè et lau-
τειμως και πρωτον
tè, et qui primus
Των απ αιωνος και
ab omni ævo, et

---

(1) On a traduit τον κοσμον par *ornement*, ou *premier magistrat de la ville*. En effet, κοσμος a souvent cette dernière signification, et répondait en Crète au mot d'*Ephore* à Lacédémone, où Lycurgue avait apporté les lois de Minos pour fonder son couvent militaire si vanté. La seule différence est qu'il n'y avait que cinq Ephores à Lacédémone, et dix *Cosmes*, ou κοσμοι, dans l'île de Crète. C'est Aristote qui fait cette observation (de Rep. l. II, ch. VIII, p. 211, éd. d'Heinsius. Leyde, 1621, in-8°.) Strabon, l. X, p. 482, éd. de Paris, 1620, les appelle κοσμιοι, au lieu de κοσμοι. *Voyez* les inscriptions

ΜΕχρι νΥΝ (je lis ainsi, au lieu de λεχρινι) μονοΝ
usque nunc solus, o'cum ελαΙΟΝ

μετρησαντα 'τους
dim usus est, (distribuit)

τε βουλευτας και πο
et senatores et

λειτας παντας αΛΕΙ
cives cunctos

ψαντα (c'est ainsi que je lis, au lieu d'αιψαντα) εκ λουτρων
unxit ex balneis

ΗΑΝδημει (c'est ainsi que je restitue le mot δημει)
omnes prorsus qui in urbe aderant.

---

des différens peuples de la Crète, rapportées par Pricaeus, p. 63 et 64, sur l'*Apologie d'Apulée*, Montfaucon, *Diarium Italicum*, p. 72. Meursius, *in Creta*, p. 167. Wesseling *ad Itinerar.* p. 650, indiqués par Alberti sur Hesychius, au mot κοσμος, et Chishull, p. 123, *Antiquit. Asiatic.*

Chishull cite plusieurs inscriptions de diverses villes de la Crète, qui appelaient leurs κοσμοι du nom de κοσμιοι. Consultez aussi la page 360 et les suivantes du profond et judicieux ouvrage nouvellement donné à Paris, in-8°., par un savant distingué, sous le titre : *Des anciens Gouvernemens fédératifs et de la législation de la Crète.*

N.° III.

Inscription trouvée dans les mêmes ruines, sur une plaque de marbre.

.....Ιλιει και πολει κοινωνουσαι τηΣ ¹
Iliensi et urbi participes
σιας και του αγωνος και της πανηγυρεΩΣ
sacrorum, et ludi, et festæ diei.
αυτοκρατορα Καισαρα θεOY
Imperatorem Cæsarem, Dei
υιον θεον σεΒΑΣτον,
filium, Deum, Augustum,
ανυπερβλητοις πραξεσιν κεχΡΗμενον
insuperabilibus præclarè gestis conspicuum,

¹ Au premier coup-d'œil, on reconnaissait ces magistrats, parce qu'ils laissaient croître leur barbe et leurs cheveux. Sénèque, *Controversiarum*, l. IV, *Controvers.* 27, p. 327, t. III, ed. Amstelodami, 1672, in-8°. et l. IX. *Declamatione* IV, p. 506 : *mos est barbam et capillos magistratui Cretensium submittere.*

Si les magistrats de la Troade Eolienne ne s'appelaient pas κοσμοι comme ceux des républiques de la Crète, alors il faudra simplement traduire l'*ornement de la ville*.

και ευεργεσιαις ταις εις απΑΝ
et beneficiis erga omnes
τας ανθρωπΟΥΣ
homines.
Ιππαρχος Ηγησιδημου Ιλιευς συνεδΡΕΥΩΝ
Hipparchus Hegesidemi filius, Iliensis, in concilio assidens,
(ou συνεδΡΟΝ, cum basi. Je lis Ηγησιδημου, au lieu de η της ιδημου).
τον ανδριαντα ανεθηκεν εκ των ιδΙΩΝ
statuam consecravit propriâ pecuniâ,
δια την προς τον Σεβαστον
ob suam erga Augustum,
και ευεργεΤΗΝ
et bene de se meritum,
και σΩτηρα εαυτου ευσεβΕΙΑΝ
et servatorem suum, pietatem.

N.º IV.

Inscription gravée sur une plaque de marbre brisée en deux morceaux, dont l'un a été trouvé dans les ruines du temple d'Apollon-Thimbréen, et l'autre au village de Tchiblak, site très-probable de la nouvelle Ilium.

lignes.
1. . . . . θεων ερμε . . . ε
2. . . . . .

lignes.

3. τους θεους οσιως και ευσεβως
4. . . . . .
5. . . . . .
6. . . . . .
7. . . . . .
8. εξ αππεριτων ετων δεμενων χρημΑΣΙ και σπουδΗ
9. . . . . Φιλανθρωπια
10. των εις τον απαντα χρονον αϝαθη τυχη και σωτηρις... τας
11. εν αυτουερμιου υερατις τους τετραπεταμεν χρηματα
12. . . . . .
13. εχειν εντεν.... τας ειδια γεϝραμμενας
14. τοις μεθ εαυτου εκατον και παραδουναι
15. εχειν ενθεματω . . . .
16. . . . . ον απο της προσοδου γινεσθαι τας της
17. Αλεξανδρειας και των Ιλιαχων πωμπην και θυσιαν εν τω
18. παναθηναιω του ετους απο της προσοδου
19. Φιλης ερεθησομενοις Φιλαρχαι εν τω παναθηναιω
20. τα τριο ... λονα Φελην δραχμας εκατον
21. ευσαιβοι (lisez : υς και βους) θηλειαι .... ευρυοντος
22. στεμματα προΦερισθαι . . . .
23. τους των Φιλαρχων . . . . εστην ακολουθηναι
24. χϙ προθυεσθαι τω Δι . . . επιγραψαντας
25. λογον θεσθαι της δαπανης προβαλα επιτελες . . . δεκα
26. των παντων των χϙ θεων παντων της δε πομπης επιμελητας
27. ως καλα καλος πομπευσοτιν ως χϙ . . .

lignes.

28. τους της ευταξιας επιμελησομενους επαξια πομπης καθισταναι

29 θυντας την ραβδω . . . κ̀ τους κατασταθεντας εχειν

30 ιδια (au lieu de ιλια) ταξιν εν οις επιτετακται τηνδε την πομπην εκ των βασιλικων.

Cette inscription signifie qu'avec un certain revenu on fera tous les ans la dépense de la fête d'Alexandria-Troas, des jeux Iliaques, et celle des sacrifices dans la fête de Minerve ; c'est, sans doute, la solemnité dont il est parlé dans l'inscription précédente, n°. 3. του αγωνος και της πανηγυρεως. *Voyez* ce que j'ai dit, tome II, p. 136 et 137.

On y fait mention du prix que coûtaient les victimes, des bandelettes qu'il fallait présenter, du sacrifice qu'il fallait, avant tout, offrir à Jupiter, et des maîtres de cérémonie qui avaient une place marquée et qui étaient chargés du soin de présider à la fête, et d'y faire régner l'ordre et la décence convenable.

Minerve avait un culte particulier, et était singulièrement honorée dans la Troade. *Voyez* ce que Strabon dit de son temple à Ilium (p. 593, l. XIII, éd. de Paris, 1620, in-fol.) ainsi que Tite-Live) liv. XXXV, ch. XLIII et l. XXXVII, ch. IX.) et Virgile (ÆNeid. l. I, v. 483.)

Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
Crinibus Iliades passis peplumque ferebant.

Comparez Homère (Il. l. VI, v. 299 et suiv.)

N.° V.

Inscription trouvée au village d'Erkessighy, sur un sarcophage apporté d'Alexandria-Troas.

Μαρκυς Παυλινυς Αιλιυς Αυρηλιυς
Marcus Paulinus Ælius Aurelius
Αιλιου Αγαθοποδος Οθωνιακου υιος Αυρελιου
Ælii Agathopodis Otho filius, Aurelii
Παυλεινου τε καὶ γενομενου παγκρατιαστου ου
Paulini qui fuit et Pancratiastes, cujus
καὶ εν τω σμινθειω εΣΤΗκεν ανδριας καὶ ενθαδε εν τω
et in Apollinis Sminthei templo erecta est statua, et hic in

ασκλΗπειω εθηκα την σορον εμαυτω και τω γλυκωτατω
Æsculapii templo, posui sepulcrum mihi, et dulcissimo
παΙΔι τω πΡογεγραμμενω Αυριλιω Παυλεινω και τοις
filio suprascripto Aurelio Paulino, et iis
εκ του
qui ex

(je lis παιδι, au lieu de παρι).

ΓΕΝΟΥΣ μου. ει δε τις τολμηση ανοιξαι ταυτην
meo genere sunt. Si quis autem ausus fuerit reserare hoc
την σορΟΝ η
sepulcrum, vel

(je lis γενους μου, au lieu d'ενοισμου).

ΝΕΚρον αλλοτριον Η οστεα τινος εγκαθεσθαι δωσΕΙ
cadaver alienum, vel ossa cujusdam, in eo deponere,
προς
solvet

Τιμον τη Τρωαδεων Πολει
mulctam Troadensium urbi

χ βφι και τω ιερωτατω ταμειω χβφ
Drachmas 2510, et sanctissimo ærario.

La première ligne de cette inscription offre une singularité remarquable, c'est qu'elle est écrite en caractères latins, *Marcus, Paulinus Ælius Aurilius*, au lieu d'*Aurelius*, à cause de la prononciation de l'H, ou *êta*, qui, dès ce tems, et beaucoup au-

paravant, se confondait avec celle de l'*iota*, comme je l'ai remarqué, tome II, p. 128.

Polémon, cité par Clément d'Alexandrie (*in cohortatione ad gentes*, t. I, p. 34, éd. de Potter. Oxford 1715, in-fol.), dit que les habitans de la Troade avaient de la vénération pour les rats de leur pays, qu'ils appelaient *sminthi*, parce que ces animaux avaient rongé les cordes des arcs de leurs ennemis, et que c'est ce qui avait fait donner à Apollon le surnom de *Sminthien* (1).

---

(1) *Voy.* Strabon, p. 604, 605 et 611; Eustathe, p. 34, éd. de Rome, t. I; le Pseudo-Didyme sur le 1er. livre de l'Iliade, v. 39, et sur le culte et le temple de Minerve à Ilium; l'épigramme de Tymneas, p. 505, nº. 1, t. I des *Analecta* de M. Brunck; et celle d'Agathias, p. 54, nº. 60, t. III, *ibid.*

N.° VI.

Inscription trouvée par M. Akerblad, à une demi-lieue à l'ouest des sources du Scamandre.

. . . . σιας καὶ του αγωνος
. . . . αθηναιης παναγυρεως
. . . . Δημητριου Ιλιαδα
. . . . οσιος καιηφορησασαν
ευσεβειας ενεκεν της προς την θεαν.

M. Akerblad a rétabli cette Inscription de la manière suivante :

ΚΟΙΝΟΝ ΤΗΣ Θυσίας καὶ του αγῶνος
ΚΑΙ ΤΗΣ αθηναιης παναγυρεως

Ici le nom de la Canephore à l'accusatif.

Δημητριον Ιλιαδα
ΑΝΕΘΗΚΕ οσιως Καιηφορησασαν
ευσεβειας ενεκεν της προς την θεαν.

Cette inscription rappelle un monument qui fut élevé par ceux qui contribuaient aux sacrifices, aux jeux et aux fêtes de Minerve, en l'honneur d'une troyenne nommée..... fille de Démétrius, qui avait rempli saintement l'emploi de Canephore, et qui

avait mérité cet honneur par sa piété envers la déesse.

N.° VII.

Inscription trouvée par M. Akerblad, au village de Tchiblak, situation présumée de la nouvelle Ilium.

τΙΒΕριωι κλαυδιωι καισαΡΙ σΕ
ΒΑΣΤΩ γερμανικωι και ιουλιΑ σΕ
ΒΑΣτηι αγριππεινηι και τοΙΣ
Υιοις αυτων και τη συγΓΕΝΕΙΚ
και τηι Αθηνα τηι ιλιαΔΙ
ΚΑΙ ΤΩ δημω τιβεριος κλαυΔΙΟΑ
ΘΕΟ φανους υιος φιλοκτητεν
ΚΑι η γυνη αυτου κλαυδΙΑ
. . . . νος θυγατηρ παρμεν .
ΤΗν στοαν και τα εν αυτΗ
ΤΑυτα κατασκευασαντΟ
ΚΑΙ Εκ των Ιλιων ανεθηκΑΝ.

Cette inscription rappelle un portique qu'un certain Tiberius Claudius et sa femme Claudia avaient bâti et dédié à l'empereur Claude, à sa femme Agrippine, à leur famille, à la Minerve troyenne et au peuple. Suétone

(Claud. 25) rapporte en effet que l'empereur Claude honora la nouvelle Ilium d'une protection particulière. « *Iliensibus quasi Rom. gentis autoribus, tributa in perpetuum remisit recitatâ vetere epistolâ graecâ, senatûs populique romani Seleuco regi amicitiam et societatem demum pollicentis, si consanguineos suos Ilienses ab omni onere immunes praestitisset.* »

INSCRIPTIONS LATINES

Trouvées dans la Troade, par M. Willis, négotiant anglais à Constantinople.

On les représente ici telles qu'elles se trouvent dans un nouvel ouvrage sur la Troade, publié en Allemagne.

N.° VIII.

FORTISSIMI ET INVICTIS-
SIMI CAESARI ON GALER.
AVR. VAL. MAXIMIANI
PRINCIPI IVBENTVTI.

Ab alterâ parte.

CEN. POPVLI
C. IVLIVS. C. F. ANT. IVNIANVS
I. VIR. ITER. II. VIR QVINQ. AED.
SACERDOTALI ET. II. VIRALI
MENT. ET. IVRE CONCIONAN
IVS PEDESTRIB. ET EQVESTR.

N.o IX.

Q. LOLLIO. Q. F.
ANIFRONTON
TRIB. MILIT. C. III AVG
PRAEF. FABR. TERT.
PRAEF. EQVITVM ALAE
NVMID. II VIR. PONT.
CIVITATES. XXXX IIII
EX PPOVIN. AFRICA
QVAE. SVB EO. CENSAE SVNT.

N.o X.

Inscription trouvée par Lechevalier, sur la route de Ieni-Keu *au cap Sigée.*

C. MARCIVS. MARSVS.
V. F. SIBI ET SVIS.

N.o XI.

Inscription trouvée par le même, sur une des fenêtres de la mosquée de Kemalli.

DIVI. CLAV.
... VSTI.... ROM. DIVI. AV
...NT. MAX. TRIB. POT.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

TOME Ier.

Page 40, *lig.* 6, aeris, *lisez* aerias.
ibid, *lig.* 16, fûts, *lisez* de fûts.
43, *lig.* 15, Antipaxe, *lisez* Antipaxo.
45, *lig.* 6, à l'entrée, *lisez* aux environs.
159, *lig.* 15, ενιππȣ, *lisez* ευιππȣ.
181, *à la note*, τνη, *lisez* την
192, *lig.* 18, Statius, *lisez* Stace.
281, *lig.* 11, Pourquoi Hérodote ne le dit-il pas? *lisez* Pourquoi? Hérodote ne le dit pas.

TOME II.

Page 61, *lig.* 16, encore moins, *lisez* ni.
232, *lig.* 4, chant de bataille, *lisez* champ de bataille.

TOME III.

Page 9, *lig.* 9, à, *lisez* de.
80, *lig.* 11, Odysseys, *lisez* Odysseias.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

LD URL OCT 13 1982

DISCHARGE-URL

OCT 20 1982

41584

3 1158 00766 7057

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

AA 000 102 792 9